

LETTRES LETTERS CARTAS

FROM
THE
PRESIDENT
1994-1998

**Immanuel
Wallerstein**

**Association
internationale
de sociologie**

**International
Sociological
Association**

**Asociación
Internacional
de Sociología**

Juillet 1998

RAPPORT AUX MEMBRES

par Immanuel Wallerstein

Pendant les quatre dernières années, en collaboration avec le Comité exécutif de l'Association internationale de sociologie (AIS), je me suis penché sur quatre problèmes organisationnels de notre association : l'élaboration d'un sérieux débat intellectuel collectif, l'internationalisation de la sociologie, l'usage approprié des langues officielles et la participation active des membres individuels dans notre association. Permettez-moi de passer en revue le travail que nous avons accompli ainsi que les difficultés que nous avons rencontrées.

1) L'AIS comme lieu de débat intellectuel collectif

Comme toutes les associations savantes internationales, l'AIS éprouve des problèmes fondamentaux : elle compte trop de membres, elle rassemble trop de groupes différents de chercheurs et elle leur offre trop peu d'occasions de se rencontrer pour discuter. L'AIS vise à séparer le grand nombre de personnes qui participent à ses rencontres quadriennales en petits groupes plus homogènes (les comités de recherche), ce qui permet de rassembler les personnes qui travaillent dans les mêmes secteurs de la profession et qui partagent vraisemblablement plus d'intérêts communs. Cela est évidemment compréhensible et souhaitable, mais les personnes qui participent aux congrès mondiaux sont portées à passer la plus grande partie de leur temps avec un sous-groupe particulier, ce qui nous prive d'une arène pour un débat vraiment collectif. Nous ne nous attendons donc plus à participer à un débat collectif et c'est l'une des raisons pour lesquelles de nombreuses personnes n'assistent pas à nos congrès, considérant que sur le plan intellectuel, ils manquent d'intérêt. Ce qui, évidemment, réduit encore les chances qu'un tel débat se produise. Nous sommes dans un véritable cercle vicieux.

Depuis quatre ans, nous avons fait plusieurs tentatives pour sortir de ce cercle vicieux. Nous avons d'abord planifié le programme de la rencontre de Montréal. Nous avons formé un comité du programme fort et vraiment international, et nous avons demandé à ses membres de nous proposer un thème et une structure qui encourageraient un tel débat. Vous connaissez déjà le thème : «Le savoir social : héritage, défis, perspectives». Ce thème nous semblait pertinent puisque nous célébrons cette année le cinquantième anniversaire de l'AIS mais aussi, parce que nous sommes à l'aube d'un nouveau millénaire. Cependant, nous l'avons choisi parce qu'il soulève les questions les plus générales possible sur l'ensemble de nos activités collectives et qu'il ne peut être abordé intelligemment que si nous oublions nos spécialités pour nous intéresser aux questions plus vastes. En particulier, pour les deuxième et troisième séances présidentielles, j'ai choisi deux sujets fondamentaux pour nous : «Le savoir social face à la multiplicité des langues et des cultures» et «L'avenir de la sociologie et des sciences sociales au vingt et unième siècle».

Le comité du programme a aussi chargé les organisateurs des séances présidentielles et des six symposiums (quatre sessions chacun) de voir à ce que chaque session devienne une arène de débat et non seulement une occasion de présenter des exposés n'ayant aucun rapport entre eux. Le comité leur propose d'essayer une variété de présentations qui favoriseront les échanges intellectuels pendant ces séances. Nous verrons si les changements de présentation peuvent vraiment faire une différence dans la qualité de la discussion. Nous avons également déterminé que dans le cadre d'un congrès, un débat réunissant des milliers de participants n'est possible que s'il est préparé de différentes façons. Nous en avons élaboré trois. Parlons d'abord des lettres présidentielles, publiées dans les trois langues officielles, qui avaient pour but de poser de nouveau certaines questions et ainsi encourager, avant le congrès, une réflexion sur les sujets soulevés dans ces lettres. Vous trouverez une copie de ces lettres en annexe à ce rapport.

REPORT TO THE MEMBERS**by Immanuel Wallerstein**

In the past four years, I have sought, working with the Executive Committee of ISA, to address four major organizational concerns of our organization: the development of serious collective intellectual debate; the internationalization of sociology; the appropriate use of the official languages; participation of the individual members in our work. Let me review what we have done, or tried to do, and what have been the difficulties.

1) ISA as a locus of collective intellectual debate

The basic difficulty that ISA faces, as do all the international scholarly associations, is that it is too big, that it brings together too many different groups of researchers, and that it provides too little space for them to talk to each other. Instead, ISA tends to break down the large numbers who come to its quadrennial meetings into smaller more homogeneous groups (the Research Committees) which bring together persons who are devoted to a particular kind of work and who presumably share considerable common interests. This is of course both understandable and desirable. But it does have the consequence that persons attending the world congresses tend to spend most of their time with a particular subgroup and that we therefore lack an arena of truly collective debate. As a result, we have all begun to expect that there is to be no collective debate, and that is one of the reasons that many persons stay away from our Congresses, finding them of insufficient intellectual interest. And this in turn makes the occurrence of such debate ever less likely. This is a typical vicious circle.

We have tried to cut into that vicious circle in the past four years in several ways. The first way was the planning of the Program of the Montreal meetings. We chose a strong and truly international Program Committee and charged them with coming up with a theme and a structure that would in fact encourage such debate. You know the theme - "Social Knowledge: Heritage, Challenges, Perspectives." We considered it not only relevant to the fact that we are celebrating the 50th Anniversary of ISA but that we are at the turn of the century and the millennium. But we opted for this theme because it raised the most general possible questions about our collective activity as a whole, and could only be intelligently addressed by moving out of our specialized corners to that arena we sometimes call "the larger issues." In particular, I have chosen for the second and third Presidential Sessions on two fundamental questions for us: "Social Knowledge and the Multiplicity of Languages and Cultures" and "The Future of Sociology and the Social Sciences in the Twenty-first Century."

In addition, the Program Committee instructed the organizers of the Presidential Sessions and the six Symposia (each with four sessions) to seek to make these each of the sessions arenas of debate and not simply the locus of a succession of unconnected papers, suggesting they try a variety of formats that would encourage intellectual exchange during the session. We shall see whether the shift in format can make an effective difference in the quality of the discussion.

We also decided that a "debate" at a Congress with thousands of participants is only really possible if it is prepared in various ways. There have been three forms of preparation. One has been the Presidential Letters, published in the three official languages, which were intended to pose certain questions anew and thereby encourage pre-Congress reflection on the issues raised in the successive letters. These letters are reprinted as an annex to this report.

The second, more important, form was the organization of so-called Regional Colloquia during 1996-97. We were able to organize ten of them in different parts of the world: the Arab world, East Asia, East-Central Europe, Latin America, the Lusophone world, North America, Northern Europe, South Asia,

Informe de Immanuel Wallerstein a los miembros

Durante los últimos cuatro años en colaboración con el Comité Ejecutivo de AIS, he intentado ocuparme de cuatro importantes cuestiones que, desde el punto de vista organizativo, han sido de primordial interés para nuestra organización, a saber: el desarrollo de un debate colectivo rigurosamente intelectual, la internacionalización de la sociología, el uso adecuado de los idiomas oficiales y la participación de los miembros individuales en nuestras actividades. Quisiera exponer qué es lo que hemos hecho o intentado hacer y qué dificultades hemos encontrado.

1) AIS como el foro de un debate intelectual colectivo

La principal dificultad a la cual se enfrenta la AIS, igual que todas las asociaciones científicas internacionales, es que es demasiado grande, que reúne demasiados grupos de investigadores y que no les proporciona suficientes facilidades para que puedan dialogar entre ellos. Es más, la AIS tiende a dividir al gran número de participantes que cada cuatro años acuden a nuestros congresos en grupos más reducidos y homogéneos (los Comités de Investigación) en los que se juntan las personas que se dedican a determinada clase de trabajo y que suponemos tienen bastantes intereses en común. Esto es, por supuesto, razonable y conveniente. Sin embargo, a raíz de esa distribución, las personas que asisten al congreso mundial suelen pasar la mayoría de su tiempo en un subgrupo determinado y, por lo tanto, no hay condiciones adecuadas para un debate auténticamente colectivo. Como resultado de eso, nadie espera que se produzca un debate colectivo y ese es uno de los motivos por los que muchas personas no vienen a los congresos, ya que los perciben como carentes de suficiente interés intelectual. Esto, a su vez, hace aún menos probable que se produzca ese debate. Se trata de un típico círculo vicioso.

Durante los últimos cuatro años, hemos intentado de varias maneras romper ese círculo vicioso. Primero con la planificación del programa del congreso en Montreal. Hemos nombrado un Comité de Programa fuerte y realmente internacional al que hemos encargado que elaborase un tema y una estructura propicias para esa clase de debate. El tema es conocido por todos: Saber Social: Herencia, Desafíos y Perspectivas. Hemos pensado que no sólo sería relevante para la celebración del 50º aniversario de la AIS, sino también con la proximidad del fin de siglo y del milenio. Además, hemos optado por este tema porque trata de aquellas cuestiones más generales que posiblemente surjan respecto a nuestra actividad colectiva en su conjunto y que sólo podrán ser abordadas con propiedad si salimos de nuestras parcelas de especialización al campo de lo que a veces llamamos «cuestiones más amplias». En concreto, para la segunda y tercera Sesión Presidencial, he elegido dos cuestiones que nos atañen de forma fundamental: «El saber social y la multiplicidad de lenguas y culturas» y «El futuro de la sociología y las ciencias sociales en el siglo veintiuno».

Por otra parte, el Comité de Programa recomendó a los organizadores de las Sesiones Presidenciales y de los seis Simposios (cada uno de los cuales se desarrollará en cuatro sesiones) que conviertan cada una de esas sesiones en foros de debate, en lugar de centros para una serie de ponencias inconexas. Además, el Comité sugirió que los organizadores adopten varias fórmulas para facilitar el intercambio intelectual durante las sesiones. Veremos si ese cambio favorece la calidad de la discusión.

Asimismo, hemos decidido que un debate en un congreso con miles de asistentes sólo es posible si se prepara de varias maneras. De modo que la preparación ha tenido tres formas. Una de ellas son las Cartas del Presidente publicadas en los tres idiomas oficiales y en las cuales se plantean ciertas cuestiones de antemano, con el ánimo de provocar una reflexión sobre esos temas antes de que se celebre el Congreso. Las cartas vienen reproducidas en el anexo de este informe.

La deuxième, et plus importante, façon de préparer ce débat a été d'organiser des colloques régionaux en 1996 et en 1997. Nous avons organisé dix de ces rencontres un peu partout dans le monde : en Asie de l'Est, en Europe est-centrale, en Amérique latine, dans les pays lusophones, en Amérique du Nord, dans le nord de l'Europe, en Asie du Sud, en Afrique du Sud, dans le sud de l'Europe et dans le monde arabe. Ces colloques étaient tous organisés de la même façon. Les participants devaient débattre le thème du congrès, mais dans une perspective régionale. Les organisateurs devaient réunir quelque vingt-cinq personnes venant de différentes parties de la région pour une discussion sur le sujet en question. Afin d'éviter que ce débat ne prenne une allure trop « provinciale », l' AIS a invité jusqu'à cinq personnes de l'extérieur de ces régions à participer à ces rencontres. Chaque région devait remettre un volume contenant des exposés choisis, accompagnés d'une introduction substantielle du rédacteur. En avril de cette année, ces dix volumes ont été offerts en vente (à un coût minime), particulièrement aux participants du congrès. L' AIS a également commandé et mis en vente un volume traitant de la « perspective féministe ». Enfin, les rédacteurs des volumes élaborés avant le congrès se sont réunis en novembre 1997 pour discuter leurs points communs et leurs différences. Cette rencontre fut enregistrée sur bande vidéo et les vidéocassettes ont aussi été offertes en vente. Finalement, une onzième conférence régionale s'est tenue en Asie du Sud-Est en 1998.

Nous espérons que de nombreux participants au congrès de Montréal auront lu ces volumes et que ces derniers auront fourni un soutien intellectuel à nos discussions collectives. Un dernier effort a été fait dans ce sens : six experts venant de tous les coins de la planète et exprimant différents points de vue ont été invités à présenter un exposé sur le thème général du congrès. Ces spécialistes se sont subséquentement rencontrés, ont débattu leurs arguments et ont récrit leurs exposés. L'ensemble des documents a paru dans le numéro de la revue *Current Sociology* publié en avril 1998. Encore une fois, nous espérons que plusieurs congressistes auront lu ces textes. Tout cela sera peut-être encore insuffisant. Le reste appartient aux participants du congrès eux-mêmes. Mais nous pouvons au moins dire que nous avons fait un effort afin d'encourager un débat collectif sérieux.

Je crois que, dans les quatre prochaines années, l' AIS devra avoir comme priorité de chercher d'autres façons d'encourager un débat collectif. On peut penser à de nouvelles formules pour les colloques organisés partout dans le monde, à une organisation différente du temps lors des congrès internationaux ou peut-être à un troisième mode de fonctionnement.

2) L'internationalisation de la sociologie

L'idée même d'une association internationale suppose qu'elle soit vraiment internationale, c'est-à-dire qu'elle rayonne partout dans le monde. Nous savons que depuis ses débuts, l' AIS éprouve des difficultés à faire de cet objectif essentiel plus que de vœux pieux. Il s'agit d'une bataille incessante. Premièrement, le support économique qui sous-tend les structures universitaires telles qu'elles existent dans différentes parties du monde crée un préjugé en faveur des pays les plus riches. Depuis la fondation de notre association, les chercheurs de l'Amérique du Nord et, plus tard, ceux de l'ouest de l'Europe et du Japon ont pu bénéficier d'un support financier beaucoup plus important que ceux d'autres pays, ce qui leur a donné une plus grande latitude pour entreprendre des recherches et publier leurs écrits. De plus, il a toujours été plus facile pour eux d'assister aux rencontres internationales. Même si, en 1998, la situation est de beaucoup meilleure (i.e. la tendance dans la même direction s'est minimisée) qu'en 1948, la brèche qui sépare les pays favorisés des autres est encore énorme.

Et ce n'est pas tout. Les différences dans le support économique ont des conséquences qui élargissent cette brèche. Le pourcentage de la population qui se consacre au travail de recherche n'est d'aucune façon le même d'un pays à l'autre. Non seulement y a-t-il moins de ressources pour les chercheurs, il y a aussi moins de chercheurs. On dénote aussi des conséquences sur le plan culturel. Les érudits des quelques pays favorisés bénéficiant de plus de ressources, ils écrivent davantage et leurs

Southern Africa, and Southern Europe. Each of these Colloquia was organized in the same way. They were asked to discuss the theme of the Congress, but as seen from a regional perspective. The organizers were asked to invite circa 25 persons from various parts of the "region" to debate with each other. And, to keep the discussions from being too "provincial," ISA helped bring to these regional meetings up to five persons from "outside" the region. Each region was expected to produce a short volume of selected papers, with a substantive introduction by the editor(s). And these ten volumes were made available as of April of this year for purchase (at a very low cost), especially by persons coming to the Congress. In addition, ISA commissioned a volume on the "Feminist Perspective," which was also put on sale. Finally, the editors of the pre-Congress volumes met with each other in November 1997 and discussed their commonalities and difference. This meeting was recorded on video, and the videocassettes were also made available for purchase. Finally, in 1998, an eleventh regional conference was held in Southeast Asia.

The hope is that many of the participants at Montreal would have read these volumes before coming and that they would provide an intellectual underpinning to our collective discussions. Finally, one other effort was made in this direction. Six scholars, coming from different parts of the world, and having different points of view, were asked to write papers on the general theme of the Congress. These scholars then met together, debated their arguments, and rewrote their papers. The collection of papers came out as the pre-Congress issue of *Current Sociology* (April 1998). Once again, it was hoped that many of the participants in the Congress would have read these papers before they came. All of this may not be enough. The rest is up to the participants in the Congress themselves. But we can at least say that we have made an effort to encourage serious collective debate.

I believe that, in the next four years, ISA must seek out, as a priority, further ways of encouraging collective debate - perhaps new forms of colloquia around the world, perhaps a reallocation of time at the world Congresses, perhaps third modes of doing this.

2) Internationalization of sociology

The whole point of an international association is that it be international, that is, world-wide. We know that ISA has been struggling since its inception to make this essential objective more than a pious verity. It is an uphill battle. First of all, the economic underpinnings of university structures in different parts of the world create a strong bias towards the richer countries. Since our founding, scholars in North America, and later those in Western Europe and Japan, have had much stronger financial support than scholars elsewhere, and have consequently found it easier to engage in research and produce scholarly writings. They have also found it easier to attend international meetings. While the situation in 1998 is no doubt much, much better (that is, less severely tilted in one direction) than in 1948, the gap between the few favored countries and the others is still enormous.

Nor is this all. The difference in economic underpinnings has consequences which reinforce the gap. The percentage of the population engaged in scholarly work is by no means the same in the various countries. So not only fewer resources for the scholars, but fewer scholars. Furthermore, there are cultural consequences. Scholars from the few favored countries, having greater resources, tend to write more and to have their work distributed more widely. They thereupon receive a "rent" in the form of a greater reputation and a wider acceptance of their views. And this in turn makes it still more difficult for scholars from the less rich countries to have their voice heard. These inequalities are of course reproduced as well even inside the richer countries, where women and "minorities" have historically suffered the same kind of disadvantages.

What can the ISA do about this? Frankly speaking, not all that much. We have tried to help in the following limited ways. We have revised our fee schedule, both for individual membership and for registration at the Congresses, such that it now has three

La segunda forma de preparación ha sido más importante. Durante el período 1996-97, hemos celebrado unos Coloquios Regionales. Hemos podido organizar diez de ellos en diferentes partes del mundo: en los países árabes, Asia Oriental, Europa del Este y Central, América Latina, países lusófonos, Norteamérica, Europa del Norte, Asia del Sur, el Sur de África y el Sur de Europa. Todos esos coloquios se organizaron del mismo modo, proponiendo que se discutiera el tema genérico del Congreso desde la perspectiva de las regiones correspondientes. Los organizadores debían invitar a aproximadamente veinticinco personas de varias partes de su región para celebrar un debate entre ellas. Además, para evitar unas discusiones excesivamente provincianas, la AIS facilitó que hasta cinco personas «externas» a cada región pudieran participar en los Coloquios Regionales. Cada región debía publicar un breve volumen con ponencias seleccionadas y con una introducción de sustancial importancia que aportaría el editor. Desde el mes de abril de este año, los diez volúmenes están disponibles a precio muy reducido, sobre todo para las personas que vayan a asistir al Congreso. Asimismo, la AIS encargó un volumen sobre "La perspectiva feminista", que también está a la venta. Por último, los editores de estos volúmenes se reunieron en noviembre del 1997 y discutieron los puntos que tienen en común y las diferencias que destacan. La reunión ha sido grabada en video y los videocasetes están a la venta. Cabe agregar que, en 1998, se celebró una undécima Conferencia Regional en el Asia Suroccidental.

Es de esperar que muchos participantes hayan leído estos documentos cuando asistan a Montreal y así refuercen el aporte intelectual a nuestra discusión colectiva. Se ha tomado una última medida en este sentido. Se encargó a seis académicos de diferentes partes del mundo y con diferentes puntos de vista que escribieran trabajos monográficos sobre el tema genérico del Congreso. Más tarde, se reunieron, discutieron sus argumentos y modificaron las monografías. Todos esos trabajos fueron publicados juntos como una edición especial de *Current Sociology* (abril 1998). También en este caso, se espera que muchos asistentes los hayan leído antes de viajar al Congreso. Tal vez todos estos preparativos no basten. Lo demás depende de los propios asistentes al Congreso. Al menos podemos decir que hemos hecho un esfuerzo para estimular un debate colectivo riguroso.

Creo que, durante los próximos cuatro años, la AIS debe dar prioridad a la búsqueda de más caminos para alentar el debate colectivo, tal vez, mediante nuevas formas de celebrar los coloquios en distintas partes del mundo, o redistribuyendo la utilización del tiempo del Congreso Mundial o persiguiendo ese fin de algún otro modo.

2) La internacionalización de la sociología

El motivo para tener una asociación internacional es que sea realmente internacional, es decir, a escala mundial. Sabemos que, desde su fundación, la AIS ha estado luchando para que ese objetivo esencial llegue a ser algo más que un deseo piadoso. Es una lucha muy ardua. En primer término, las características de orden económico de las estructuras universitarias de diferentes partes del mundo favorecen considerablemente a los países más ricos. Desde que se fundó la AIS, los académicos de Norteamérica y, más tarde, los de Europa Occidental y Japón han contado con mucho más apoyo económico que los académicos de otras partes. Por eso les resultó más fácil dedicarse a la investigación y publicar trabajos científicos. También les resultó más fácil asistir a las reuniones internacionales. Qué duda cabe que, en 1998, esta situación ha mejorado considerablemente con respecto a 1948 (es decir, la balanza ya no se inclina tanto a un lado). Sin embargo, la distancia entre unos pocos países privilegiados y los otros sigue siendo enorme.

Y eso no es todo. Las consecuencias de ese contraste en la situación económica perpetúan aquella diferencia. La proporción de los habitantes que se dedican al trabajo científico dista mucho de ser la misma en los distintos países. De modo que no sólo suelen haber menos recursos para los académicos, sino también menos académicos. Además, aparecen consecuencias de naturaleza cultural. Los académicos pertenecientes a los pocos países

œuvres sont beaucoup plus accessibles. Ils jouissent donc d'une plus grande réputation et leurs opinions sont acceptées par plus de monde, ce qui ajoute aux difficultés des chercheurs des pays plus pauvres à se faire entendre. Ce déséquilibre se reproduit même à l'intérieur des pays plus riches où historiquement, les femmes et les minorités ont subi les mêmes désavantages.

Que peut faire l'AIS face à cette situation? Franchement, très peu. Nous avons essayé d'apporter notre aide mais nos moyens sont restreints. Nous avons révisé les frais de cotisation, pour l'adhésion individuelle à notre association et pour l'enregistrement aux congrès, de telle sorte qu'il existe maintenant trois niveaux d'inscription, avec des frais très minimes pour les personnes venant de pays qui ont un PNB de moins de 2000 \$ par habitant. Nous avons utilisé une classification basée sur les statistiques des Nations unies et qui peut être ajustée automatiquement à tous les quatre ans. Nous avons donc l'espoir que financièrement, il sera plus facile pour les chercheurs des pays plus démunis de participer aux activités de l'AIS. Nous avons aussi depuis longtemps un programme de subventions pour les congrès à l'intention des participants de ces pays. Évidemment, cette aide se limite aux fonds de l'AIS et cette dernière est plutôt pauvre. Nous soumettons des demandes de subventions à l'UNESCO et aux pays hôtes des congrès, mais c'est toujours insuffisant.

Nous avons aussi chargé les membres du comité du programme de voir à ce que les représentants de pays défavorisés ne soient pas oubliés lors de la sélection des invités et de porter une attention particulière à la participation des femmes. Nous n'entendons pas par là contredire nos autres considérations quant à la qualité des débats des séances présidentielles et des symposiums que nous voulons très productifs et qui doivent encourager l'excellence sur le plan scientifique. Nous croyons que ces deux objectifs peuvent être atteints sans que l'un ne nuise à l'autre.

Les membres du comité des nominations ont eux aussi réfléchi à la nécessité de renforcer le caractère international de l'AIS. Là encore, il était très important de mettre en nomination des personnes très compétentes, mais nous étions convaincus que la compétence n'est pas limitée à un lieu géographique ou à un genre (féminin ou masculin). Le conseil de recherche a encouragé les comités de recherche à se préoccuper des mêmes questions et dans l'ensemble, les résultats sont positifs même si ils sont parfois lents à se manifester. Je pense que la plus importante conclusion à tirer est que l'internationalisation de la sociologie ne se produit pas spontanément ou, du moins, pas assez rapidement. Comme organisation, nous devons y travailler. Beaucoup de temps passera encore avant que ça ne devienne si automatique qu'on puisse l'ignorer.

Je crois que l'internationalisation de la sociologie ne constitue pas simplement une nécessité organisationnelle ou politique mais un élément fondamental pour améliorer notre capacité collective à acquérir le savoir social. Si l'AIS est incapable de servir cet objectif, elle n'a aucune raison d'exister.

3) L'usage approprié des langues officielles

L'AIS a trois langues officielles. Nos règlements l'affirment, mais qu'en est-il vraiment? Il est clair que pour de nombreuses personnes il s'agit là d'un simple geste symbolique et que, en pratique, elles pensent que nous devrions n'utiliser que la langue anglaise. Mais un deuxième groupe, allant dans la direction opposée, exige régulièrement une utilisation accrue du français et de l'espagnol dans notre organisation. Il y a aussi un troisième groupe qui voudrait que de nouvelles langues officielles soient utilisées, soit comme quatrième langue ou soit comme langue de substitution pour le français ou l'espagnol. Il est aussi très clair que dans notre organisation, il y a peu de sujets qui provoquent un débat plus passionné, même féroce (certains pourraient dire irrationnel). Pendant les quatre dernières années, nous avons tenté d'aborder la question d'une manière un peu plus calme. Nous avons la chance d'avoir certains fonds qui nous avaient été offerts par différentes agences françaises de 1992 à 1994 et nous avons convaincu ces dernières de nous permettre de les utiliser afin d'ouvrir un Bureau international

tiers, with very low charges for persons coming with countries of less than \$2000 GNP-PC. We have used a classification based on United Nations statistics, one that can be automatically adjusted each four years. We thus hope it will become more financially possible for scholars from less well-endowed countries to be active in ISA. We also have long had a program of Congress grants, which are intended to help participants from these countries. But of course the limit on this help is the limit of ISA funds, and the ISA is quite poor. We apply such UNESCO and Congress host country grants as we can obtain towards this end. But it is never enough.

We also instructed the Program Committee, in considering whom they should invite, to take care that they did not overlook possibilities of inviting persons from outside the favored countries, and also to remember issues of gender. We of course did not intend that this consideration contradict our other wish that the quality of the debates in the Presidential Sessions and the Symposia be very strong, and be one that encouraged high scholarly achievement. We do not believe the two objectives need to be sacrificed, one to the other.

The Nominations Committee, also, bore in mind the necessity to reinforce the international character of ISA. Here again, it was always first of all a matter of nominating very competent persons, but competence, we were convinced, is not limited to one geographic region or to one gender. The Research Council in turn has encouraged the Research Committees to bear in mind the same concerns, and on the whole this is having beneficial results, if sometimes slowly. I think the one important conclusion to draw is that the internationalization of sociology does not occur spontaneously, or at least not at a sufficient pace. We have to work at it, as an organization. It will be a long time yet until it will be so automatic that it can be organizationally ignored.

I believe that the internationalization of sociology is not merely an organizational and political necessity but a fundamental element in furthering our collective capacity to obtain social knowledge. If ISA cannot further this objective, ISA has no reason to exist.

3) The appropriate use of the official languages

ISA has three official languages. Our Statutes say so. But what does this mean? It is clear that, for many persons, it is meant merely as a symbolic gesture, and that in practice, these persons feel, we should actually use only English. But a second group, going in the opposite direction, regularly demands increased use of French and Spanish within the organization. And there is a third group who wish to add additional official languages, either as a fourth language or as a substitute for either French or Spanish. It is also clear that there are few subjects about which there is more passionate, even ferocious, (indeed some might think, irrational) debate within the organization.

In these past four years, we have tried to approach the question a bit more dispassionately. We had the good fortune of having some unexpended funds that had been given to us by various French agencies in the period 1992-94, and we were able to convince them to permit us to use them for the purpose of establishing a Bureau of International Sociology as a temporary institution to study the question of the consequences of the multiplicity of languages and cultures for the practice of social science.

The details of the work of this Bureau are spelled out in a separate publication, a Report by its President, Alain Touraine, which is being distributed to participants at the Montreal Congress. The group did not "resolve" the issues, but did come up with a series of practical suggestions that they believed would represent progress in the "appropriate" use of the official languages, a set of policies that would maximize the intellectual benefits of the use of multiple languages (rather than one) while minimizing the organizational losses involved. You may read the recommendations they made in the report of the Bureau. Furthermore, I asked Alain Touraine to organize the second Presidential Session precisely on this theme, and to invite persons who had participated in the two meetings organized by the

privilegiados, al contar con más recursos, suelen escribir más y su trabajo suele tener mayor difusión. Gracias a eso, se benefician de la «renta» que les brinda su mayor renombre y una aceptación más amplia de sus puntos de vista. Lo cual, a su vez, impide aún más transmitir sus ideas a los académicos de los países menos ricos. Esta desigualdad también ocurre, sin duda, dentro de los países más ricos, donde las mujeres y las "minorías" siempre han padecido esa misma clase de desventajas.

Qué puede hacer la AIS al respecto? Francamente, no mucho. Hemos tratado de ayudar con las siguientes medidas, dentro de nuestras modestas posibilidades. Hemos modificado la estructura de las cuotas, tanto de afiliación individual, como de inscripción al Congreso, de tal manera que ahora se sitúan en tres niveles. Las personas provenientes de aquellos países donde el PNB per capita es inferior a los \$2000 pagan muy poco. Hemos hecho una clasificación basada en la estadística de las Naciones Unidas, que se actualizará automáticamente cada cuatro años. Esperamos que, de esta forma, la participación en la AIS se vuelva más asequible para los académicos de los países menos pudientes. También, desde hace tiempo, tenemos un programa de becas para el Congreso, cuya finalidad es ayudar a los participantes provenientes de esos países. Por supuesto los límites de esta ayuda son los mismos que las limitaciones de la AIS, que es muy pobre. Concedemos todas las dotaciones de la UNESCO y del país anfitrión del Congreso que podemos conseguir para este fin y que nunca son suficientes..

Asimismo, hemos pedido al Comité de Programa que, al considerar a quién deben invitar, no desestime la posibilidad de invitar a personas no pertenecientes a los países privilegiados y que no se olvide de tener en cuenta la participación de las mujeres. De ninguna manera pretendemos que esos motivos entren en conflicto con el otro deseo que tenemos, que la calidad de los debates en las Sesiones Presidenciales y en los Simposios sea muy elevada y que favorezca logros de alto nivel científico. Creemos que no hay por qué sacrificará ninguno de esos dos objetivos a favor del otro.

El Comité de Nominaciones, por su lado, tomó en cuenta la necesidad de reforzar el carácter internacional de la AIS. Con respecto a este particular, siempre se trataba de señalar sobre todo a las personas más competentes. Sin embargo, estábamos convencidos de que la competencia no se limita a un área geográfica determinada ni a ninguno de los dos sexos. A su vez, el Consejo de Investigación ha pedido a los Comités de Investigación que tuvieran en cuenta los mismos criterios, lo que, en general, está brindando buenos resultados, aunque a veces, lentamente. Creo que una conclusión importante que podemos sacar es que la internacionalización de la sociología no surge espontáneamente, o al menos no avanza a un ritmo satisfactorio. Tenemos que haremos un esfuerzo como organización. Aun pasará mucho tiempo antes de que el proceso se vuelva tan automático que la organización pueda dejar de ocuparse de él.

A mi juicio, la internacionalización de la sociología no es meramente una necesidad organizacional y política sino un elemento fundamental en el desarrollo de nuestra capacidad colectiva para adquirir saber social. A menos que la AIS pueda perseguir ese objetivo, no se justifica su existencia.

3) El uso adecuado de los idiomas oficiales

La AIS ha adoptado tres idiomas oficiales. Lo dicen nuestros Estatutos. Pero eso, ¿qué significado tiene? Está claro que, para algunas personas, sólo se trata de un gesto simbólico y que en efecto creen que, en realidad, sólo deberíamos utilizar el inglés. En cambio, existe otro grupo que sostiene lo contrario y consistentemente reclama la utilización del francés y del español dentro de la organización. Además, existe un tercer grupo que desea añadir otros idiomas, o bien como cuarto idioma oficial, o bien en lugar del francés o español. También está claro que pocos temas despiertan tanto debate apasionado e incluso violento (cabría pensar, irracional) en el seno de esta organización.

Durante los últimos cuatro años, hemos intentado enfocar esta cuestión un poco menos apasionadamente. Teníamos la suerte de contar con ciertos fondos que aun no habíamos gastado

de sociologie, une institution temporaire, pour faire des études sur l'incidence de la multiplicité des langues et des cultures dans la pratique des sciences sociales.

Un rapport du président, Alain Touraine, expliquant en détail le travail accompli par ce bureau a été publié séparément et sera distribué aux participants du congrès de Montréal. Les membres de ce groupe n'ont pas résolu tous les problèmes mais ont apporté une série de suggestions pratiques qui, selon eux, aideront à faire avancer l'usage approprié des langues officielles. Ils ont défini un ensemble de politiques qui, sur le plan intellectuel, maximiseront les bénéfices de l'utilisation de langues multiples (plutôt que d'une seule) tout en minimisant les pertes encourues sur le plan organisationnel. Vous pourrez lire leurs recommandations dans le rapport du bureau. Aussi, j'ai demandé à Alain Touraine d'organiser la deuxième séance présidentielle sur ce thème spécifique et d'inviter les personnes qui ont participé aux deux rencontres planifiées par le bureau à préparer un table ronde pour discuter de cette question de nouveau, en présence de tout le monde.

Ma position personnelle est claire. L'utilisation de langues multiples, bien qu'elle entraîne des contraintes administratives, est intellectuellement essentielle à l'avenir scientifique des sciences sociales. Empiriquement, je crois que, même si dans un sens l'anglais est la langue de l'avenir, dans un autre sens les langues multiples peuvent l'être tout autant. Le fait est que, depuis les années 70, partout dans le monde, l'anglais est devenu la deuxième langue apprise par les chercheurs. En conséquence, aujourd'hui, presque tous ceux qui ont moins de quarante ans (et, au fil des ans, pratiquement tout le monde) peuvent lire l'anglais et nombreux sont ceux qui peuvent aussi le comprendre et le parler. Sur le plan administratif, il devient donc facile de tenir des rencontres internationales en anglais seulement.

Cette situation est particulièrement avantageuse pour ceux dont la langue maternelle est l'anglais et pour ceux dont la langue scientifique est l'anglais (exemple : un chercheur hindou dont la langue habituelle n'est peut-être pas l'anglais mais qui a fait des études avancées, a enseigné et a rédigé des textes scientifiques en anglais). Je présume que les deux groupes mis ensemble comptent aujourd'hui pour cinquante à soixante pour cent de l'ensemble des chercheurs au niveau planétaire. Cependant, il est aussi vrai que l'expansion continue des universités à travers le monde fera en sorte que ce nombre diminuera en proportion avec le reste. (Le pourcentage d'utilisation d'autres langues que l'anglais sur Internet depuis quelques années est une bonne indication de cette tendance.) Je prévois que le pourcentage des auteurs de langue anglaise baissera dans les vingt-cinq prochaines années pour s'établir au plus à quarante pour cent.

Le problème auquel nous devons faire face est que l'autre moitié des chercheurs au niveau mondial peut très bien lire, comprendre et même parler l'anglais, mais ils utilisent d'autres langues pour leurs écrits. Il s'agit là d'un sérieux désavantage pour les chercheurs qui ne peuvent pas lire les textes de leurs confrères puisque, en fait, très peu d'entre eux sont, ou seront un jour, traduits. Évidemment, les auteurs anglophones sont les plus touchés par ce problème puisqu'il existe peu de chances qu'ils apprennent à lire d'autres langues. Même si aucun de nous ne peut lire dans toutes les langues, il est quand même plausible qu'un chercheur sérieux puisse maîtriser trois, cinq ou sept langues suffisamment pour pouvoir les lire. Il est certain que l'AIS devrait encourager une telle initiative, et elle le fait, entre autres, en créant des normes. Selon moi, le fait que l'AIS ait trois langues officielles représente avant tout la formulation d'une norme, l'affirmation que les chercheurs devraient au moins être capables de lire ces langues. Il est beaucoup moins important que nous puissions tous les parler, sauf que les parler (et entendre les autres les parler lors des rencontres entre chercheurs) renforce la norme de l'importance de pouvoir les lire.

Quelles langues devraient être choisies alors? Dans ce domaine, il faut procéder lentement et suivre les tendances démographiques des écrits en sciences sociales au niveau planétaire. Il est certain qu'il existe une littérature considérable en français et en espagnol. Mais c'est le même cas en ce qui concerne l'allemand. Cette langue a été éliminée de la liste des langues uti-

Bureau to form a round table and discuss this question once again in the presence of all of us.

I have made my own position clear. The use of multiple languages, while having some negative administrative effects, is intellectually essential to the scientific future of social science. I believe, in any case, that empirically, while the future is with English in one sense, it is with multiple languages in another. The sense in which the future is with English is the fact that, since the 1970's, English has become, everywhere in the world, the second language a scholar learns. Consequently, today, virtually everyone under 40, and as the years go by, virtually everyone, can read English, and many can understand it and speak it as well. It therefore becomes administratively easy to hold international meetings in English only.

This is of course particularly advantageous to those whose native language is English, plus those whose native scholarly language is English. (I refer by the latter phrase, native scholarly language, to scholars located, say in India, whose home language may not be English but whose higher education, teaching, and scholarly writing is entirely in English.) I estimate the two groups combined to be 50-60% of world scholars today. However, it is also true that, with the continuing expansion of universities throughout the world, it is likely that this native-English group will diminish as a proportion of the whole. (One measure of this tendency is that the percentage of non-English usage on the internet has been going up in recent years.) Let me guess that the percentage of English-writers will settle down over the next 25 years as at most 40% of world scholars.

The problem we face is the following. The other half of world scholars may well read, understand, and even speak English, but they write in other languages. It is a serious handicap to scholars if they cannot read what other scholars write. And so very little is ever, or will ever be, translated. Those with the biggest handicap are of course the native-English writers, since they are the least likely to acquire the ability to read other languages. While none of us can read every language, it is quite feasible for serious scholars to master 3-5-7 languages sufficiently to read them. And it clearly should be a function of ISA to encourage this. One of the ways in which we encourage the acquisition of reading skills in multiple languages is by creating norms. For me, the fact that there are three official languages represents first and foremost the statement of a norm, the assertion that scholars ought to be able to read these languages, at least. It is far less important that we all speak them, except that speaking them (and hearing others speak them at scholarly meetings) does reinforce the norm of the importance of reading them.

Which languages then? Here we have to move slowly in accordance with the shifting demographics of world social science writing. There clearly exists a large and significant literature in French and Spanish. But there is equally a large and significant literature in German. German was eliminated from the list of scholarly languages in 1945 for geopolitical reasons. But the world has moved on. And the amount of current writing in German, not to speak of writing in the period 1750-1945, means that it is now time to welcome German back into the family of official languages. Will other languages make the same demand? Perhaps in the future. It depends, as I suggest, on the demographics of scholarly writing. It may be that we shall want to adopt still other official languages in the future.

For the present, I favor an amendment to our Statutes that would make German an official language as of 2002.

4) Governance and individual participation

ISA is unusual, perhaps unique, among international scholarly associations in having two categories of members: individual members and collective members. This is, I believe, a great strength. But it creates a major problem of deciding on the appropriate role of the individual members in the governance of the association. Historically, those who elected out governing bodies were the representatives of the National Associations. Over time, this was modified so that this role was shared with

y que habíamos recibido de varias agencias francesas durante el período 1992-1994. Pudimos convencerlas que nos permitiesen utilizar esos fondos para fundar el Buro de la Sociología Internacional (BSI), que sería una institución de existencia limitada, encargada de estudiar la cuestión de las consecuencias de la multiplicidad de lenguas y culturas en la práctica de las ciencias sociales.

Los detalles sobre el estudio realizado por el BSI vienen publicados aparte, junto con el Informe de su presidente, Alain Touraine, y se distribuirá a los asistentes al Congreso de Montreal. El grupo no ha "resuelto" los problemas, pero ha aportado toda una serie de sugerencias prácticas que, a su juicio, representarían un avance hacia el «correcto» uso de los idiomas oficiales. Se trata de un conjunto de políticas con las cuales se aprovecharía al máximo el uso de varios idiomas (en lugar de uno) y, a la vez, se reducirían al mínimo los costes para la organización. Las recomendaciones vienen publicadas en el informe del BSI. Además, le he pedido a Alain Touraine que organice la segunda Sesión Presidencial justamente para tratar este tema y que invite a unas personas que habían participado en las dos reuniones organizadas por el BSI, con el fin de que formen una mesa redonda y discutan este problema nuevamente delante de todos nosotros.

Yo mismo he llegado a una conclusión clara. La utilización de varios idiomas presenta algunos inconvenientes administrativos, pero es esencial desde el punto de vista intelectual para el futuro científico de la ciencia social. De todos modos creo que, si bien, visto con perspectiva empírica, el futuro está en la utilización del inglés en un sentido, en otro sentido, está en el uso de varios idiomas. El sentido de que el futuro se inclina por el inglés, lo indica el hecho de que ese idioma, desde la década de 1970, se ha convertido en la segunda lengua que aprenden los académicos en todas partes del mundo. En consecuencia, actualmente, prácticamente todos los que tienen menos de cuarenta años pueden leer inglés y muchos comprenden el inglés hablado o incluso lo hablan. A medida que pasan los años, esa situación incluirá a casi todos. Por lo tanto, desde el punto de vista administrativo, resulta fácil organizar una reunión internacional con el inglés como el único idioma.

Eso representa, sin duda, una gran ventaja para aquellos cuyo idioma de origen es el inglés y para aquellas personas cuya formación científica de origen haya sido en inglés. (Con la frase «formación científica de origen», me refiero a los académicos que viven, por ejemplo, en la India y, aunque tal vez no hablen inglés en su casa, han cursado los estudios superiores, enseñan y escriben sus trabajos científicos sólo en inglés). Según mi estimación, ambos grupos juntos componen actualmente entre un 50% y un 60% de todos los académicos del mundo. Sin embargo, también es cierto que, debido a la continua proliferación de universidades en todo el mundo, es posible que la proporción del grupo anglófono de origen disminuya dentro del conjunto total (Un indicio de esa tendencia ha sido la creciente proporción del uso de idiomas distintos al inglés en Internet). Cabe la posibilidad de que, dentro de veinticinco años, la proporción de todos los estudiosos que escriban en inglés se situará en un 40% como máximo.

Lo que nos preocupa es lo siguiente. Si bien la otra mitad de los estudiosos del mundo, tal vez lea, entienda e incluso hable en inglés, pero escribe en otros idiomas. Eso pone en gran desventaja a los académicos que no pueden leer lo que escriben aquellos colegas. Lamentablemente, es muy poco lo que se traduce o jamás llegará a traducirse. Los que cuentan con la mayor desventaja son los que escriben en inglés en razón de su origen, porque es menos probable que vayan a aprender a leer en otros idiomas. Aunque nadie es capaz de leer en todos los idiomas, es probable que algún académico serio llegue a dominar tres, cinco o siete idiomas lo suficientemente bien como para leer en ellos. No cabe duda que fomentar esa tendencia debería ser una de las funciones de AIS. Una de las formas de fomentar la adquisición de la habilidad de leer en varios idiomas es creando normas. A mi juicio, el hecho de que tenemos tres idiomas oficiales representa sobre todo la manifestación de una norma. Se trata de una afirmación de que los académicos deben, por lo menos, saber leer en esos idiomas. No es tan importante que todos

lisées par les chercheurs en 1945 pour des raisons géopolitiques. Mais le monde a évolué et la grande quantité des écrits produits présentement en allemand (sans parler de la période de 1750 à 1945) est le signe qu'il est maintenant temps d'accueillir de nouveau l'allemand dans la famille des langues officielles. Est-ce qu'on fera la même demande pour d'autres langues? Peut-être dans l'avenir. Comme je l'ai déjà dit, tout dépend des tendances démographiques des écrits scientifiques. Il est possible que nous adoptions d'autres langues officielles dans l'avenir.

Pour ce qui est du présent, je propose un amendement à nos règlements pour que l'allemand devienne un langage officielle de l'AIS en 2002.

4) Administration et participation individuelle

L'AIS est exceptionnelle, peut-être même unique, parmi les associations savantes internationales puisqu'elle compte deux catégories de membres : des membres individuels et des membres collectifs. Il s'agit là d'une grande force pour nous, mais cette situation pose un problème important quant au rôle des membres individuels dans l'administration de notre association. Historiquement, les représentants des associations nationales éalisaient les gouvernants. Au fil des ans, des modifications ont permis que ce rôle soit partagé avec les représentants des comités de recherche. Nous avons maintenant une structure par laquelle notre comité exécutif est choisi par un collège électoral composé d'une centaine de personnes partagées également entre les associations nationales et les comités de recherche. Il est aussi requis que, sauf pour le président et les quatre vice-présidents, les autres membres du comité exécutif soient élus en nombre égal par le conseil des associations nationales et le conseil de recherche. Seuls les membres individuels ne participent pas aux élections. Hypothétiquement, une alternative serait d'organiser un vote par courrier pour tous les membres individuels, une pratique utilisée par un certain nombre d'associations nationales pour élire leurs dirigeants.

Ceux qui préfèrent la structure du collège électoral soutiennent qu'il est très important de garder un équilibre entre les effectifs représentant des régions géographiques et les effectifs représentant différents intérêts scientifiques, et que le système actuel maximise les probabilités dans ce sens. Ils affirment aussi qu'il serait difficile pour l'ensemble des membres d'avoir les connaissances qui leur permettraient de faire un choix judicieux parmi un si grand nombre possible de nominations. Enfin, ils font remarquer que les membres individuels ne sont pas répartis également dans le monde mais que, comme mentionné dans la section sur l'internationalisation de la sociologie, ils viennent surtout de l'Amérique du Nord, de l'ouest de l'Europe et du Japon, et qu'en conséquence, un comité exécutif élu par des membres individuels risque de ne pas avoir un caractère suffisamment international. Tous ces arguments sont très convaincants.

D'un autre côté, ceux qui veulent une élection par les membres individuels soutiennent que sur le plan organisationnel, aucun autre système n'est démocratique. Ils affirment aussi que nous décourageons l'inscription de nouveaux membres parce que de nombreuses personnes considèrent l'adhésion à notre association comme une dépense d'argent qui ne rapporte pas. Il est très important pour ces personnes d'avoir un rôle à jouer dans le choix des dirigeants de l'organisation. Enfin, ils affirment que le collège électoral favorise les initiés qui ne sont peut-être pas du tout les personnes les plus aptes intellectuellement à élire. Ces arguments sont aussi très persuasifs.

Les membres du comité exécutif ont débattu cette question mais aucune solution n'a reçu l'assentiment d'une majorité. J'ai une proposition à faire. Il est vrai que, face à une longue liste de nominations, de nombreux (peut-être la plupart) membres individuels n'ont peut-être pas les connaissances nécessaires pour faire un choix judicieux. Il est vrai aussi que les listes de membres individuels de l'AIS sont géographiquement disproportionnées. Cependant, on peut espérer qu'à la suite d'une révision de la structure des coûts, ce problème se résorbera dans l'avenir. D'un autre côté, il est vrai que plusieurs membres in-

the representatives of the Research Committees. We now have a structure in which our officers are chosen by an electoral college of approximately 100 persons, half of whom come from the National Associations and half of whom come from the Research Committees. Furthermore, it is required that, apart from the President and the four Vice-Presidents, the other members of the Executive Committee be elected in equal numbers by the Council of National Associations and the Research Council. The only ones who have no say in the elections are the individual members. The hypothetical alternative would be to have a mail ballot of the entire individual membership, a practice of some of our National Associations in choosing their officers.

Those who like the electoral college structure argue that it is very important to balance geographic representation and representation of different scholarly interests, and that the present system maximizes the likelihood that this will be done. They also say it would be hard for a very dispersed membership to have the knowledge to permit them to choose intelligently among so wide a possible list of nominees. Finally, they often point to the fact that the individual members are not distributed evenly over the globe but that, for the reasons discussed under the theme of internationalizing sociology, they come overwhelmingly from North America, western Europe, and Japan, and that consequently an Executive Committee elected by the individual members risks being insufficiently international. These are all very strong arguments.

On the other side, those who want election by individual members make the argument that no other system is organizationally democratic. Furthermore, they say we discourage persons from joining ISA because many of those who are not presently members do not join because they perceive membership as merely paying money and receiving very little in return. It is argued that a role in choosing the leadership of the organization is for these persons very important. Finally, they say an electoral college system favors bureaucratic insiders, who may not at all be the intellectually optimal persons to elect. These are also strong arguments.

The Executive Committee debated what to do about this, but no solution commanded the necessary majority. I have the following proposal. It is true that, faced with a long list of nominees, many (perhaps most) individual members may not have the familiarity with their abilities to choose intelligently. It is also true that the ISA individual membership rolls are lopsided geographically. It may however be hoped that, with the revision in the rate structure, this will be far less true in the future.

On the other side, it is true that many individual members complain of being left out of the picture. And it is true that, as a result, our Executive often lacks legitimacy in the eyes of the individual members. Finally, it seems to me very important that the President of ISA be someone who truly commands worldwide esteem for his/her scholarship and leadership role and should therefore be someone who appeals to a majority of the individual members.

Why cannot we cut the pie in two? Continue to use the electoral college system for the Vice-Presidents (who are assigned specific technical tasks) and the 16 members of the Executive Committee, but have the President, once the candidates have been chosen by the Nominations Committee, be elected by mail ballot before the quadrennial Congress, and announced there. This, it seems to me, would ensure that the President had wide membership support, but would also ensure that the Vice-Presidents are chosen with care for their ability to perform technical tasks, and that the Executive Committee represents adequately the two collective constituencies, the National Associations and the Research Committees.

I favor an amendment to the Statutes that would put such a direct election of the President in effect for the 2002 Congress.

sepamos hablar en esos idiomas, pero el hablarlos y escuchar lo que dicen los demás en las reuniones de académicos, da un mayor relieve a la norma sobre la importancia de saber leer en ellos.

Ahora bien, ¿qué otros idiomas? En ese sentido, debemos avanzar lentamente, conforme va cambiando el panorama demográfico de las publicaciones en el campo de las ciencias sociales a escala mundial. Qué duda cabe que existe una rica y considerable producción literaria en francés y español. Sin embargo, existe una producción literaria igualmente rica y considerable en alemán. En 1945, el alemán quedó desterrado de entre las lenguas de uso científico por motivos geopolíticos.

El mundo ha avanzado desde entonces. El actual volumen de publicaciones en alemán, incluso si no advirtiéramos la contribución aportada durante el período 1750-1945, indica que ha llegado el momento de darle de nuevo la bienvenida al alemán en la familia de las lenguas oficiales. ¿Surgirá la misma demanda de algunos otros idiomas? Tal vez, más adelante. Eso depende, tal y como lo he sugerido, del panorama demográfico de las publicaciones científicas. Es posible que nos convenga adoptar aún más lenguas oficiales en el futuro.

Por ahora, estoy a favor de introducir una enmienda en nuestros Estatutos, para que el alemán sea una de las lenguas oficiales a partir del año 2002.

4) El sistema de gobierno y la participación individual

El extraño y tal vez único rasgo distintivo de AIS entre las asociaciones científicas internacionales es que tiene dos categorías de afiliados: afiliados individuales y colectivos. A mi juicio, ese rasgo le da gran fortaleza, pero también le crea un importante problema a la hora de decidir cuál es el papel que le corresponde al miembro individual dentro del sistema por el que se gobierna la Asociación. Antiguamente, la elección de los cargos de nuestra Asociación correspondía a los representantes de las Asociaciones Nacionales. Más tarde, eso quedó modificado, de modo que esa función era compartida con los representantes de los Comités de Investigación. Actualmente, tenemos una estructura en la cual nuestros cargos son elegidos por un colegio electoral compuesto de aproximadamente cien personas, la mitad de las cuales pertenecen a las Asociaciones Nacionales y la otra mitad, a los Comités de Investigación. Además, aparte del Presidente y de los cuatro Vicepresidentes, los restantes miembros de la Junta Ejecutiva deben ser elegidos, en números iguales, por el Consejo de las Asociaciones Nacionales y por el Consejo de Investigación. Los únicos que no tienen voto en las elecciones son los miembros individuales. Una posibilidad hipotética podría ser la participación en las elecciones de todos los afiliados individuales por correo, tal y como lo practican algunas de nuestras Asociaciones Nacionales para elegir a sus cargos.

Los que están a favor del sistema basado en el colegio electoral sostienen que es muy importante mantener un equilibrio entre la representación geográfica y la de los distintos intereses científicos y que, con el sistema actual, tenemos mayor seguridad de mantenerlo. También sostienen que sería difícil que un número de miembros tan disperso pudiera disponer de suficientes datos para elegir conscientemente entre tantos candidatos posibles. Por último, muchas veces señalan el hecho de que los miembros individuales no están distribuidos en el mundo de forma pareja, sino que, por las razones indicadas en el apartado sobre la internacionalización de la sociología, viven en Norteamérica, Europa Occidental y Japón, con el consiguiente peligro de que una Junta Ejecutiva elegida por los afiliados individuales no sea bastante internacional. Todos esos argumentos tienen mucho peso.

En cambio, los que desean que la elección se haga mediante el voto de los miembros individuales sostienen que ningún otro sistema es democrático desde el punto de vista organizativo. Además, creen que no alentamos a la gente a unirse a la AIS y que muchas personas que no están asociadas actualmente no lo han hecho porque creen que la afiliación sólo consiste en pagar dinero y recibir muy poco a cambio. Mantienen que, para esas

dividuels se plaignent d'être ignorés. Il est aussi vrai que, conséquemment, notre comité exécutif manque souvent de légitimité aux yeux des membres individuels. Enfin, il me semble très important que le président de l'AIS soit quelqu'un qui impose mondialement l'estime pour son érudition et son rôle de leader. Il devrait donc être quelqu'un qui plaît à la majorité des membres individuels.

Pourquoi ne pas couper la poire en deux? Continuer d'utiliser le système du collège électoral pour élire les vice-présidents (à qui on assigne des tâches techniques spécifiques) et les seize membres du comité exécutif, mais une fois les candidats choisis par le comité des nominations, élire le président par vote expédié par courrier avant le congrès quadriennal et annoncer le résultat lors du congrès. Il me semble que cette façon de procéder assurerait au président un appui important de l'ensemble des membres, mais permettrait aussi que les vice-présidents soient choisis en portant une attention particulière à leur capacité d'effectuer des tâches techniques, et que le comité exécutif représente adéquatement les deux groupes collectifs : les associations nationales et les comités de recherche.

Je propose un amendement à nos règlements qui permettrait une telle élection directe du président pour le congrès de l'an 2002.

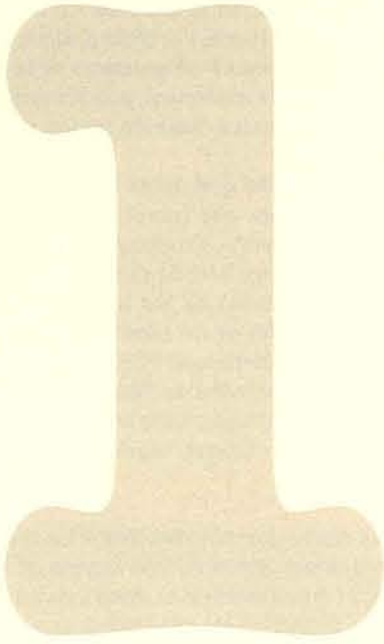
personas, su intervención en la elección de los cargos de la organización es muy importante. Por último, dicen que el sistema de colegio electoral favorece a los burócratas de la organización que, desde el punto de vista intelectual, pueden no ser los mejores candidatos. Esos argumentos también tienen mucho peso.

La Junta Ejecutiva discutió qué debía hacer al respecto, pero ninguna de las soluciones que fueron propuestas obtuvo el necesario apoyo de la mayoría. Propongo lo siguiente. Es cierto que, enfrentados a una larga lista de candidatos, es posible que muchos (tal vez la mayoría) de los miembros individuales desconozcan las cualidades de los candidatos para elegir conscientemente. También es cierto que el número de los miembros individuales de ISA manifiesta un desequilibrio en su distribución geográfica. Sin embargo, cabe esperar que, tras la revisión de la estructura de las cuotas, ese desequilibrio disminuya en el futuro.

Por otro lado, es cierto que muchos afiliados individuales se quejan de que no tienen intervención alguna en la gestión de la asociación. Así como también es cierto, que en consecuencia, nuestra Junta Ejecutiva muchas veces carece de legitimidad a los ojos de los afiliados individuales. Por último, me parece muy importante que el o la presidente de la AIS sea alguien que goce de reconocimiento en todo el mundo por su condición de académico y por su papel de liderazgo y que, por lo tanto, sea alguien que interese a la mayoría de los afiliados individuales.

Es posible satisfacer ambas posiciones? Mantengamos el sistema de colegio electoral para elegir a los Vicepresidentes (que desempeñan funciones técnicas concretas) y para los dieciséis miembros de la Junta Ejecutiva. Pero elijamos al presidente entre los candidatos propuestos por el Comité de Nominaciones, votemos por correo por los miembros individuales antes de cada Congreso cuatrienal y anunciemos allí el resultado. Me parece que eso le asegurará al Presidente un amplio apoyo de los afiliados, a la vez que garantizará que los Vicepresidentes sean elegidos por su capacidad para desempeñar tareas técnicas y que la Junta Ejecutiva represente adecuadamente las dos circunscripciones colectivas, o sea, tanto a las Asociaciones Nacionales como a los Comités de Investigación.

Estoy a favor de una enmienda de los Estatutos para que esa forma directa de elegir al Presidente entre en vigencia para el Congreso del año 2002.



Le 31 octobre 1994

Lettre du Président, No 1

L'état actuel de la sociologie dans le monde

Ceci est la première longue lettre que j'adresse à tous les membres de l'AIS (membres individuels, associations nationales, comités de recherche). Je me propose d'envoyer de telles lettres avec régularité via le courrier électronique une fois que notre réseau sera tout à fait établi (en envoyant des copies par la poste à tous ceux qui n'ont pas les facilités du courrier électronique). J'espère que cela servira de communication directe dans les deux sens. Je recevrai ainsi avec plaisir vos communications directes en retour.

Je sais combien est grande et répandue l'insatisfaction sur l'état de notre organisation. J'ai entendu des plaintes (à Bielefeld, depuis lors et avant) à propos de la pertinence et de la qualité de nos propos intellectuels, et des difficultés de communication, aussi bien entre nous dans les réunions qu'entre les membres et les officiers de l'association. J'ai entendu des plaintes directement opposées quant à la place excessive occupée dans les réunions et dans les structures de direction soit par les Nord-Américains, soit par des personnes du Tiers-Monde. La plupart de ces plaintes sont diffuses et non spécifiques, mais elles s'ajoutent néanmoins à un mécontentement qui est troublant.

Je crois personnellement que si le murmure au sein de l'association est naturellement en partie le résultat de son histoire interne, il est aussi en partie le reflet d'un plus grand malaise existant dans le système mondial en général, un malaise qui a eu un impact direct sur les institutions de production de savoir.

L'AIS a été fondée à une ère d'hégémonie dans le système-monde, quand les Etats-Unis étaient à leur apogée dans l'économie-monde, qu'ils dominaient l'arène géopolitique, et qu'ils pouvaient imposer leurs normes culturelles avec un succès considérable. Ce n'était donc pas une surprise que les sociologues américains fussent de loin le groupe le plus nombreux et que, pour un temps, les États-Unis fussent le principal, sinon le seul foyer majeur de production intellectuelle. Mais bien entendu cela a changé.

L'Europe Occidentale a connu une renaissance économique et intellectuelle. Le quasi-monopole des États-Unis a diminué. Ce qu'on appelait le Tiers-Monde s'est affirmé politiquement et le nombre de sociologues dans ces régions s'est accru considérablement. Le monde ex-Soviétique décida de faire une rentrée dans le monde des institutions scientifiques à la fin des années 1950's et la «sociologie» devint une étiquette légitime sous laquelle il devint permis de travailler. Puis le Japon et l'Asie de l'Est firent leur entrée dans l'économie-monde. La production intellectuelle s'accrût en conséquence.

Ainsi, si notre point de départ est fixé à 1945, il a eu depuis lors une internationalisation de la sociologie à partir d'une discipline dont le centre était aux États-Unis. Si notre point de départ est fixé à 1914, la sociologie s'est développée au-delà des frontières des cinq pays dans lesquels la plupart des développements antérieurs s'étaient produits: la Grande Bretagne, la France, l'Allemagne, l'Italie, et les États-Unis. Mais naturellement l'accroissement a été très inégal, et les bases économiques pour l'activité scientifique sont encore très polarisées.

Tandis qu'il y avait dès l'origine de très grands débats au sein de la «sociologie» et plus généralement au sein de sciences sociales à propos de perspectives et de paradigmes, de théories et de méthodologies, la plupart des scientifiques de l'époque étaient assez confiants quand à la validité et la fécondité de leurs approches, considérant qu'avec le temps et du travail ils attendraient à coup sûr un état de plus grande connaissance et de clarté. L'optimisme scientifique reflétait un optimisme social, lui-même expression de l'apparent succès de la «modernité».

October 31, 1994

Letter from the President, No. 1

The Present State of World Sociology

This is the first long letter I am addressing to all members of ISA (individual members, national associations, research committees). I intend to send such letters regularly - via E-mail as soon as our network is fully established (with mailed copies to those without E-mail facilities). I hope this will serve as a mode of direct communication that goes two ways. I therefore welcome direct communications from you in return.

I am aware of great and diffuse dissatisfaction with the state of our organization. I have heard complaints (at Bielefeld, since then, and before then) about the relevance and the quality of our intellectual discourse, and the difficulties of communication, both among ourselves at meetings and between the members and the officers of the association. I have heard directly opposing complaints about the excessive role in the meetings and in the governance structures of, on the one hand, North Americans and, on the other hand, of persons from the Third World. Most of these complaints are diffuse and not specific, but they nonetheless add up to a discontent that is troubling.

I believe myself that, while the grumbling within the association is of course in part the result of its internal history, it is also in part the reflection of the larger unease that exists within the world-system as a whole, an unease which has had a direct impact on the institutions of knowledge production.

The ISA was founded in an era of U.S. hegemony in the world-system, when the U.S. was supreme in the world-economy, dominated the geopolitical arena, and was able to impose its cultural norms with considerable success. It was thus no surprise that U.S. sociologists were numerically by far the largest group and that, for a while, the U.S. was the main locus, even the only major one, of intellectual production. But of course that changed.

Western Europe revived economically and intellectually. The U.S. quasi-monopoly receded. The so-called Third World asserted itself politically and the number of sociologists in these areas expanded dramatically. The ex-Soviet world decided to make a reentry into the world scientific institutions in the late 1950's and "sociology" became a legitimate label under which to do work. And Japan and East Asia surged forward in the world-economy. The amount of intellectual production grew accordingly.

So, if our baseline is 1945, then there has been an internationalization of sociology from a U.S.-centered discipline. If our baseline is 1914, sociology has grown beyond the boundaries of the five countries in which most of the previous work had been done: Great Britain, France, Germany, Italy, and the U.S. But of course the growth has been very uneven, and the economic bases for scientific activity is still quite polarized.

While these have been from the beginning very great debates within "sociology" and more generally within the social sciences about perspectives and paradigms, theories and methodologies, most scholars were previously quite self-confident that the approaches they favored were valid and fruitful and that in time and with work they would surely reach a state of greater knowledge and clarity. There was a scientific optimism that reflected a social optimism, itself the expression of the seeming success story of "modernity".

For 25 years now, symbolically since 1968, this scientific optimism has been receding, reflecting a decline in social optimism. The events of the last few years - most notably the collapse of the Communisms - has not stanchd this decline in optimism. If anything, it has fed it further.

31 de octubre de 1994

Carta No 1 del Presidente

El estado actual de la sociología en el mundo

Esta es la primera carta extensa que escribo a todos los miembros de la Asociación Internacional de Sociología (miembros individuales, asociaciones nacionales, comités de investigación). Es mi intención enviar frecuentemente cartas como ésta por correo electrónico tan pronto como nuestra red esté totalmente establecida (o por correo normal para los que no tengan correo electrónico). Espero que esto sirva como un medio de comunicación en ambos sentidos. Por esta razón serán bienvenidas sus respuestas.

Soy consciente de que existe una gran insatisfacción extendida con el estado de nuestra organización. He oído quejas (en Bielefeld, antes y después) sobre la relevancia y calidad de nuestro discurso intelectual y sobre las dificultades de comunicación, tanto entre nosotros durante las conferencias como entre los miembros y los ejecutivos de la asociación. He oído quejas directamente opuestas sobre el excesivo papel de los representantes de América del Norte por un lado, y del Tercer Mundo por otro lado, en las conferencias y en las estructuras de gobierno de la asociación. Aunque la mayoría de estas quejas son difusas, imprecisas, revelan un sentimiento de descontento que es perturbante.

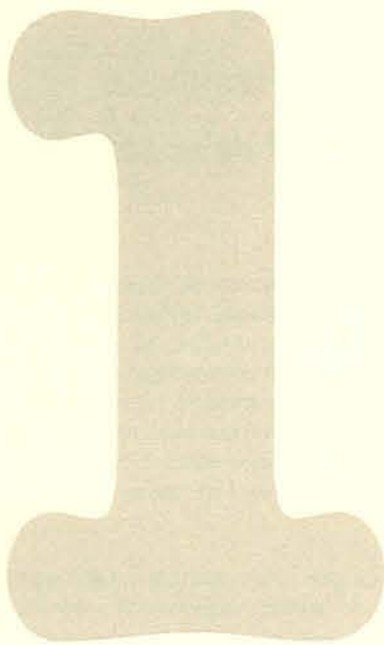
Personalmente creo que, aunque este descontento es, por supuesto, el resultado en parte de la historia interna de la asociación, es también en parte el reflejo de un malestar más profundo que existe en el sistema-mundo en su totalidad, un malestar que tiene un impacto directo sobre las instituciones de la producción del saber.

La AIS fue fundada durante la época de hegemonía de los Estados Unidos en el sistema-mundo, cuando los Estados Unidos tenían la supremacía en la economía-mundo, dominaban la escena geopolítica, y conseguían imponer sus normas culturales con gran éxito. Por ello, no es sorprendente que los sociólogos estadounidenses formaran, por un tiempo, el grupo numéricamente mayor, ni que Estados Unidos fuera el lugar principal de la producción intelectual. Pero todo esto, por supuesto, ha cambiado.

Europa Occidental revivió económicamente e intelectualmente. El cuasi-monopolio de los Estados Unidos retrocedió. El llamado Tercer Mundo se afirmó políticamente y el número de sociólogos en estas regiones creció de forma espectacular. El mundo ex-soviético decidió reintegrarse al mundo de las instituciones científicas al final de los años 50 y «sociología» se convirtió en una palabra legítima bajo la cual trabajar. Y Japón y Asia Oriental surgieron con fuerza en la economía-mundo. Por lo tanto, la cantidad de producción intelectual ha crecido también.

Entonces, si nuestro punto de partida es el año 1945, se ha producido una internacionalización de la sociología desde una disciplina centrada en Estados Unidos. Si nuestro punto de partida es 1914, la sociología ha crecido más allá de las fronteras de los cinco países en los que más trabajo previo se había realizado: Gran Bretaña, Francia, Alemania, Italia y los Estados Unidos. Pero, por supuesto, el crecimiento ha sido muy desigual, y las bases económicas para la actividad científica siguen estando bastante polarizadas.

Aunque dentro de la «sociología» y más en general dentro de las ciencias sociales ha habido un gran debate sobre las perspectivas y paradigmas, teorías y metodologías, la mayoría de los académicos confiaban en que sus enfoques eran válidos y provechosos y que con tiempo y trabajo, seguramente llegarían a un nivel de conocimiento y clarificación más profundo. Este optimismo científico reflejaba un optimismo social que a su vez era la expresión del aparente éxito de la «modernidad».



Depuis maintenant 25 ans, symboliquement depuis 1968, cet optimisme scientifique a été en retrait, reflétant le déclin de l'optimisme social. Les événements des dernières années - plus notablement l'écroulement des Communismes - n'ont pas arrêté ce déclin de l'optimisme. Ils l'ont plutôt alimenté davantage.

Dans le monde du savoir, la sociologie fait face à de nouveaux défis pour sa propre image. Le premier est la sérieuse brouille qui est survenue entre les disciplines présumément séparées des sciences sociales. Les catégories traditionnelles de l'économie, la science politique, la sociologie, de l'histoire et de l'anthropologie ont perdu leur caractère distinctif et ce, de diverses façons: quant aux sujets de recherche, quant aux méthodologies particulières, quant aux épistémologies concurrentes. Il est évident que l'enchevêtrement fonctionnel est énorme aujourd'hui.

De façon encore plus importante, les «trois cultures» (selon Wolf Lepenies) sont elles aussi en train de se confondre. Sans doute, il y a toujours eu des discussions à propos des deux (ou trois) cultures. Mais quand C.P. Snow écrivit son livre il y a environ 40 ans, il n'avait pas de doute (et ses lecteurs n'en avaient pas non plus) que la science et la littérature étaient des entreprises intellectuelles très différentes. Le but de son livre était de favoriser la compréhension interculturelle. Il y a quelques années, cependant, un mathématicien français, Ivar Ekeland, écrivit un livre pour démontrer que les questions discutées dans les sagas islandaises et celles à la fine pointe des mathématiques contemporaines étaient les mêmes. Le but de son livre était de suggérer que les deux cultures en formaient une seule.

Ce n'est pas le moment de discuter de mes propres points de vue sur comment nous devrions traiter intellectuellement cette nouvelle «confusion» dans des champs qui semblaient si relativement séparés il y a peu de temps. Je voudrais plutôt signaler tout simplement que l' AIS doit devenir un lieu central pour y discuter des questions sérieuses et très fondamentales auxquelles nous faisons face en tant que chercheurs, questions qui mènent à des interrogations à propos de la discipline en tant que discipline. Pour ce faire, nous devons transformer le style de nos congrès. Ils doivent cesser d'être des lieux où diverses personnes lisent successivement des papiers sur des matières diverses, que l'auditoire tolère avec une impatience croissante. Ils doivent revenir à leur fonction originale de congrès scientifiques, et devenir à nouveau des forums pour des débats précis, directs et intellectuellement sérieux portant sur les principales questions intellectuelles que nous affrontons. J'espère que le XIV^{ème} Congrès Mondial de Sociologie à Montréal (juillet 1998) présentera justement cette sorte de débat.

Nous centrer sur des questions centrales, reprendre la confrontation directe d'idées et de perspectives, cela est essentiel aussi bien en soi que pour attirer de nouveau à notre organisation tous ceux qui par leur absence ont témoigné leur désintérêt et leur déconsidération. Nous devons cependant faire plus que revitaliser le Congrès. Nous devons nous assurer que tous nos comités de recherche font ce que quelques uns sont en train de très bien faire: prévoir les moyens par lesquels aussi bien les chercheurs plus reconnus dans des champs particuliers que les jeunes chercheurs puissent contribuer efficacement à notre action internationale.

Nous devons en conséquence faire attention aux structures de gouvernement et de participation, aussi bien dans les comités de recherche (qui sont pour la plupart des membres des lieux de discussion plus immédiatement pertinents à leurs yeux) que dans la structure centrale de l' AIS. L' AIS a été construite elle-même sur trois piliers: les associations nationales, les comités de recherche, et les membres individuels. Avec nos nouveaux statuts, nous avons finalement impliqué pour la première fois les comités de recherche dans le choix des officiers. Nous devons maintenant trouver la façon d'impliquer également les membres individuels. Cela sera à l'ordre du jour du Comité Exécutif. J'aimerais aussi trouver une manière significative pour impliquer, davantage que jusqu'à présent, dans la vie de l'organisation, le nombre croissant d'associations sociologiques régionales ou transnationales de langues particulières.

In the world of knowledge, sociology has been facing new challenges to its self-image. The first is the serious blurring that has occurred between the presumably separate disciplines of the social sciences. The traditional categories of economics, political science, sociology, history, and anthropology have lost their distinctiveness in many ways: as topical arenas, as particular methodologies, as competing epistemologies. It is quite clearly the case that the functional overlap today is enormous.

Even more importantly, the "three cultures" (of Wolf Lepenies) are in the process of blurring as well. To be sure, there have always been arguments about the two (or three) cultures. But when C.P. Snow wrote his book some 40 years ago, he had no doubt (and his readers had no doubt) that science and literature were quite different intellectual enterprises. The point of his book was to promote intercultural understanding. A few years ago, however, a French mathematician, Ivar Ekeland, wrote a book to demonstrate that the issues discussed in Icelandic sagas and those at the cutting edge of contemporary mathematics were the same issues. The point of his book was to suggest that the two cultures were one culture.

This is not the moment to discuss my own views of how we should deal intellectually with this new "confusion" in arenas that seemed so relatively separate not so long ago. Rather, I wish simply to make the point that the ISA itself must become a central locale for the discussion about the serious and very fundamental issues that face us as scholars and which open up questions about discipline as a discipline. To do this, we must transform the focus of our congresses. They must cease to be places where various persons successively read papers on diverse topics, which audiences tolerate with increasing impatience. They must return to the original function of scientific congresses, and become once again forums of focused, intellectually serious, direct debate about the major intellectual issues that confront us. I hope that the XIV World Congress of Sociology in Montréal (July 1998) will provide precisely this kind of debate.

A focus on central issues, and a renewal of direct confrontation of ideas and perspectives is both essential in itself and in order to attract back to our organization all those who have shown their disinterest and disdain by staying away. We must however do more than revitalize the Congress. We must make sure that all our research committees are doing what some are doing very well: providing a means by which both the senior scholars in particular fields and younger scholars can contribute effectively to our world-level enterprise.

We will therefore have to pay attention to the structures of governance and participation, both in the research committees (which for most members are the arenas of discussion most immediately relevant to them) and in the central ISA structure. ISA has constructed itself on three pillars: the national associations, the Research Committees, and the individual members. With our new statutes, we have finally involved the research committees for the first time in the choice of officers. We must now find a way to involve the individual members as well. This will be on the agenda of the Executive Committee. I would also like to find meaningful ways to involve, more than up to now, the growing number of regional or language-based transnational sociological associations in the ongoing life of the organization.

This then brings me to the question of language. We have long had two official languages and have recently added Spanish to French and English. Despite this fact, Bielefeld was the most monolingual Congress I have attended since 1959. We must do something to make ISA an arena in which all sociologists can feel linguistically comfortable.

Any language solution has pluses and minuses. I intend to explore these with you in a future letter. But I am convinced that geopolitically and scientifically we have moved past the peak of monolingualism, and that the future of knowledge institutions lies in multilinguality. As sociologists, we should analyze the roots of the phenomenon, the social costs of varying solutions, and offer some guidelines to useful ways of maximizing social benefit.

Desde hace 25 años, simbólicamente desde 1968, este optimismo científico viene disminuyéndose, reflejando así un declive del optimismo social. Los acontecimientos de los últimos años, de los cuales el más destacable es el colapso de los Comunismos, no han conseguido parar este declive. Al contrario, lo han alimentado.

En el mundo del conocimiento, la sociología se ha enfrentado a nuevos retos contra su propia imagen. El primero es la borrosa línea entre las presuntamente separadas disciplinas de las ciencias sociales. Las categorías tradicionales de economía, ciencias políticas, sociología, historia y antropología han perdido sus diferencias en muchos aspectos: «temas de discusión», metodologías particulares, epistemologías rivalizantes. Está claro que hoy existe un enorme solapamiento.

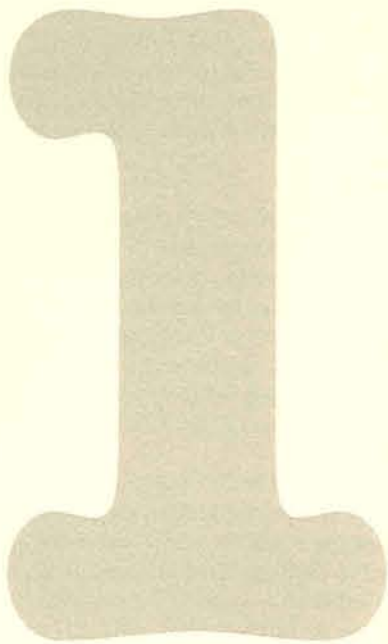
Aún más importante es el hecho que las «tres culturas» (de Wolf Lepenies) también se han vuelto borrosas. Es cierto que siempre ha habido discusiones sobre las dos (o tres) culturas, pero cuando C.P. Snow escribió su libro hace unos 40 años, no tenía duda alguna (ni sus lectores tampoco) de que ciencia y literatura constituían empresas intelectuales muy diferentes. El propósito de este libro fue promover el entendimiento intercultural. Hace algunos años, sin embargo, un matemático francés, Ivar Ekeland, escribió un libro para demostrar que los temas tratados en los cuentos de Islandia y los temas de vanguardia de la matemática moderna eran los mismos. El propósito de este libro fue sugerir que las dos culturas son una sola cultura.

Este no es el momento para hablar de mis propias ideas sobre cómo deberíamos tratar intelectualmente esta nueva "confusión" de las disciplinas que hasta hace poco parecían relativamente separadas. Quiero simplemente subrayar que la AIS debe llegar a convertirse en un centro para la discusión de los problemas fundamentales que tenemos que afrontar como académicos y que plantean cuestiones de disciplina como disciplina. Para conseguirlo, tenemos que transformar el enfoque de nuestros congresos. Tienen que dejar de ser lugares donde numerosas personas leen sucesivamente ponencias sobre diversos temas, que la audiencia tolera con impaciencia creciente. Tienen que recuperar su función original de congresos científicos, y llegar a ser otra vez un foro de debate enfocado, intelectualmente serio y directo, sobre los principales problemas intelectuales a los que nos enfrentamos. Espero que el XIV Congreso Mundial de Sociología en Montreal (Julio 1998) nos ofrecerá precisamente este tipo de debate.

Centrarse en temas importantes y volver a la confrontación directa de ideas y perspectivas es esencial para atraer de nuevo a nuestra organización a los colegas que han mostrado su desinterés y desengaño quedándose fuera. Sin embargo, tenemos que hacer más que revitalizar el congreso. Debemos asegurarnos de que todos nuestros comités de investigación estén haciendo lo que algunos hacen tan bien: ofrecer la oportunidad para que veteranos y jóvenes de campos particulares puedan contribuir eficazmente a nuestra mundial empresa.

Tendremos pues, que prestar atención a las estructuras de gobierno y participación, tanto en los comités de investigación (que para muchos miembros son los foros de discusión más inmediatos) como en las estructuras centrales de la AIS. La AIS se ha construido a sí misma sobre tres pilares: Las asociaciones nacionales, los comités de investigación y los miembros individuales. Con nuestros nuevos estatutos hemos incorporado por fin, los comités de investigación a la elección de los miembros de la junta ejecutiva. Debemos ahora buscar la forma de incorporar también a los miembros individuales. Esto estará en la agenda de la junta ejecutiva. Me gustaría también encontrar vías adecuadas para vincular más que hasta ahora las actividades de la asociación con el un creciente número de asociaciones sociológicas regionales y a las asociaciones transnacionales centradas en un idioma.

Esto me lleva al tema de los idiomas. Desde hace mucho tiempo hemos tenido dos idiomas oficiales y recientemente hemos sumado el español al francés e inglés. Sin embargo, Bielefeld ha sido el congreso más monolingüe al que yo he asistido desde 1959. Tenemos que hacer algo para conseguir que la AIS sea un



Et cela me conduit à la question de la langue. Nous avons eu pendant longtemps deux langues officielles et récemment nous avons ajouté l'espagnol au français et à l'anglais. Malgré ce fait, Bielefeld a été le Congrès le plus monolingue auquel j'ai assisté depuis 1959. Nous devons faire quelque chose pour convertir l' AIS en une organisation où tous les sociologues puissent se trouver linguistiquement à leur aise.

Toute solution de la langue a ses pour et ses contre. Je prétends les explorer avec vous dans une prochaine lettre. Mais je suis convaincu que du point de vue géopolitique et scientifique nous avons dépassé la cime du monolinguisme, et que le futur des institutions repose sur la multilingualité. En tant que sociologues, nous devrions analyser les racines de ce phénomène, les coûts sociaux des diverses solutions, et trouver des voies quant aux façons utiles d'en maximiser le bénéfice social.

Finalement, je voudrais dire que nous sommes une organisation internationale dont la portée est de facto moindre qu'elle devait l'être. Nous devons agir de manière plus globale non pour des raisons politiques, mais pour des raisons intellectuelles. Et nous le devons afin d'être le phare de la probité et de l'excellence qui est notre devoir d'érudits. J'espère que vous travaillerez avec moi pour y parvenir.

Nous nous approchons de l'an 2000. Le système-monde est en agitation et je crois en crise. Le symbolisme de l'an 2000 s'accorde avec la réalité. Essayons de faire de l' AIS une institution qui puisse nous aider dans la transition où en est le monde.

Finally, I wish to say that we are an international organization whose de facto outreach is less than it ought to be. We need to be more truly global, not for political reasons, but for intellectual ones. We need this in order to be the beacon of probity and excellence which is our scholarly duty. I hope you will work with me to make it so.

We are approaching the year 2000. The world-system is in turmoil and I believe in crisis. The symbolism of 2000 matches the reality. Let us try to make ISA an institution that can aid us in the transition through which the world is going.

foro en el que todos los sociólogos puedan sentirse lingüísticamente cómodos.

Cualquier solución lingüística tiene sus ventajas e inconvenientes. Intentaré hablar de ello en una próxima carta. Pero estoy convencido de que geopolíticamente y científicamente ya hemos pasado por el punto más alto del monolingüismo, y que el futuro de las instituciones del saber se encuentra en el multilingüismo. Como sociólogos debemos analizar las raíces de este fenómeno, los costes sociales de las distintas soluciones, y ofrecer algunas pautas para maximizar el beneficio social.

Finalmente, me gustaría decir que somos una organización internacional que de facto no tiene el alcance que debería. Necesitamos ser verdaderamente globales, no por razones políticas, sino por razones intelectuales. Lo necesitamos para ser el faro de probidad y excelencia que es nuestra obligación académica. Espero que trabajaremos todos juntos para conseguirlo.

Nos estamos acercando al año 2000. El sistema-mundo está en desorden y, creo yo, en crisis. El simbolismo del 2000 está a la altura de la realidad. Intentemos hacer de la AIS una institución que nos pueda ayudar en la transición por la que el mundo atraviesa.



Juin 1995

Lettre du Président, No 2

Sociologie et histoire

Le Comité Exécutif de l'AIS a fait savoir au Comité de Programme que le thème du Congrès de 1998 à Montréal, au moment où nous entrons dans le troisième millénaire, devrait être structuré autour d'un regard sur le passé, et d'un regard vers le futur: c'est à dire autour d'un regard sur l'héritage de la sociologie et d'une réflexion sur l'avenir de celle-ci et des sciences sociales en général.

Cela pourrait donc être le moment opportun pour nous intéresser de nouveau aux relations fragiles et incertaines entre la sociologie et l'histoire, aussi bien en tant qu'héritage que dans leurs perspectives d'avenir. En 1898, exactement un siècle avant notre congrès de Montréal, Émile Durkheim publiait le premier numéro de *L'Année sociologique*. Dans la Préface de ce numéro, Durkheim expliquait la nécessité d'avoir une publication permettant aux sociologues d'être informés de la recherche dans l'ensemble des sciences sociales. Il ajoutait ensuite:

Mais notre entreprise peut être encore utile d'une autre manière: elle peut servir à rapprocher de la sociologie certaines sciences spéciales qui s'en tiennent trop éloignées pour leur plus grand dommage et pour le nôtre.

C'est surtout à l'histoire que nous pensons en parlant ainsi. Ils sont rares, même aujourd'hui, les historiens qui s'intéressent aux recherches des sociologues et sentent qu'elles les concernent. Le caractère trop général de nos théories, leur insuffisante documentation fait qu'on les considère comme négligeables: on ne leur reconnaît guère qu'une importance philosophique. Et cependant, l'histoire ne peut être une science que dans la mesure où elle explique, et on ne peut expliquer qu'en comparant. Même la simple description n'est guère possible autrement. On ne décrit pas bien un fait unique ou dont on ne possède que de rares exemplaires parce qu'on ne le voit pas bien.

C'est donc servir la cause de l'histoire que d'amener l'historien à dépasser son point de vue ordinaire, à étendre son regard au-delà du pays et de la période qu'il se propose plus spécialement d'étudier, à se préoccuper des questions générales que soulèvent les faits particuliers qu'il observe. Or, dès qu'elle compare, l'histoire devient indistincte de la sociologie. D'un autre côté, non seulement la sociologie ne peut se passer de l'histoire, mais elle a même besoin d'historiens qui soient en même temps des sociologues. Tant qu'elle devra s'introduire comme une étrangère dans le domaine historique pour y dérober, en quelque sorte, les faits qui l'intéressent, elle ne pourra y faire que d'assez maigres provisions. Dépaysée dans un milieu auquel elle n'est pas accoutumée, il est presque inévitable qu'elle ne remarque pas, ou qu'elle n'aperçoive que d'une vue assez trouble, les choses qu'elle aurait le plus d'intérêt à bien observer. Seul, l'historien est assez familier avec l'histoire pour s'en servir avec assurance. Ainsi, bien loin qu'elles soient en antagonisme, ces deux disciplines tendent naturellement l'une vers l'autre, et tout fait prévoir qu'elles sont appelées à se confondre en une discipline commune où les éléments de l'une et de l'autre se retrouveront combinés et unifiés. Il paraît également impossible et que celui dont le rôle est de découvrir les faits ignore dans quelles comparaisons ils doivent rentrer, et que celui qui les compare ignore comment ils ont été découverts. Susciter des historiens qui sachent voir les faits historiques en sociologues, ou, ce qui revient au même, des sociologues qui possèdent toute la technique de l'histoire, voilà le but qu'il faut poursuivre de part et d'autre.¹

À la lecture de ce texte, près de cent ans plus tard, deux choses ne peuvent manquer d'attirer notre attention. Premièrement, l'un des pères reconnus de la sociologie moderne, dans les toutes premières pages de cette contribution majeure à l'organisation de la discipline qu'est la création d'une revue de référence, se

June 1995

Letter from the President, No. 2

Sociology and History

The Executive Committee of the ISA has instructed the Program Committee that the 1998 Congress in Montréal should construct its theme around a look backward and a look forward, as we move into the third millennium: a look backward at the sociological heritage, and a look forward at the future of sociology and the social sciences in general in the twenty-first century.

This may be the moment therefore when we should look again at the shaky and uncertain relations of sociology and history, both as heritage and as prospect. In 1898, precisely one century before our Congress in Montréal, Emile Durkheim published the first issue of the *Année Sociologique*. In the *Préface* he wrote for this issue, Durkheim explained the need to have a publication in which sociologists might be informed of research throughout the social sciences. And then he added:

But our enterprise may also be useful in another way: it may serve to bring nearer to sociology some sciences which has kept themselves too separate, to their great loss and ours.

It is especially of history that we are thinking in speaking in this way. Even today, it is rare for historians to be interested in the work of sociologists and feel that it is of interest to them. The overgeneral character of our theories, their insufficient documentation has meant that they are considered of negligible significance: they are not considered to be philosophically important. And nonetheless, history can be a science only to the degree that it can explain things, and one cannot explain without comparing. Even simple description is scarcely possible otherwise; we can't describe a unique fact very adequately, nor something about which we possess only a few examples, because we cannot envisage it very well.

Thus we serve the cause of history when we persuade the historian to go beyond his usual perspective, to look beyond the particular country or time period he proposes to study, and concern himself with the general questions that are raised by the particular facts he observes. But, as soon as history compares, it becomes indistinguishable from sociology. Conversely, not only can sociology not dispense with history, but it needs in fact historians who are also sociologists. As long as the sociologist is a stranger who intrudes in the domain of the historian in order to help himself, so to speak, to the data that interest him, he will never do much more than skim the surface rather superficially. Ill at ease in an unaccustomed environment, it is virtually inevitable that the sociologist will not pay attention to, or will only consider as disturbing, that data most worth noticing. Only the historian is familiar enough with history to be able to use historical data. Hence, far from being antagonistic, these two disciplines tend naturally to converge, and everything seems to indicate that they are destined to blend together (se confondre) into a common discipline in which elements from each will be combined and unified. It seems just as unthinkable that the one whose role is to uncover the data is unaware of the kinds of comparisons for which such data may be relevant as it is for the one who compares data to be unaware of they have been uncovered. Developing historians who know to look at historical data as sociologists, or what amounts to the same thing developing sociologists who possess all that techniques of the historians, is the objective we must pursue on both sides.¹

When one reads this text today, nearly a hundred years later, two things cannot fail to strike our attention. First, one of the acknowledged fathers of modern sociology, in the very opening pages of this principal organizational contribution to the discipline, the creation of a major journal, looked forward to the inevitable merger of sociology and history into a single discipline. Secondly, one hundred years later, this has not yet

Junio de 1995

Carta No. 2 del Presidente

Sociología e historia

La Junta Ejecutiva de la AIS ha dado instrucciones al Comité del Programa para elaborar el tema del próximo Congreso en 1998, en Montreal (Canadá), sobre una mirada hacia el futuro y otra hacia el pasado, en nuestro paso al tercer milenio: Una mirada al pasado sobre la herencia sociológica y otra al futuro sobre el futuro de la sociología y las ciencias sociales en general en el siglo veintiuno.

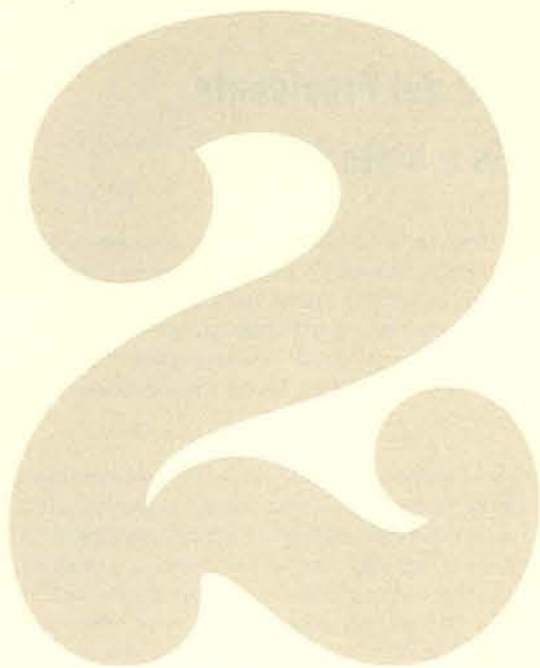
Este podría ser el momento en el que debiéramos revisar otra vez, tanto desde la herencia como desde la perspectiva, las inestables e inciertas relaciones entre sociología e historia. En 1898, exactamente un siglo antes de nuestro Congreso en Montreal, Emile Durkheim publicó el primer número de *L'Année Sociologique*. En el Prefacio que escribió para este número, Durkheim explicó la necesidad de tener una publicación en la que los sociólogos pudieran ser informados sobre la investigación en todas las ciencias sociales. Y luego añadió:

«Pero nuestra empresa puede ser útil también en otro sentido: puede servir para acercar a la sociología algunas ciencias que se encuentran demasiado separadas, por desgracia para ellas y para nosotros.

Pensamos, sobretodo, en la historia. Incluso hoy, son pocos los historiadores que se interesan por las investigaciones sociológicas y las consideran de interés. El carácter demasiado general de nuestras teorías, su insuficiente documentación ha hecho que sean consideradas como irrelevantes: no se les reconoce ninguna importancia filosófica. Y sin embargo, la historia solo puede ser ciencia en cuanto que explica, y no se puede explicar sin comparar. Ni siquiera la simple descripción es posible: No podemos describir un hecho único, ni del cual poseemos más que unos pocos ejemplos, porque no lo podemos enfocar.

De esta forma, servimos a la causa de la historia al llevar al historiador a sobrepasar su habitual punto de vista, a extender su mirada mas allá del país y del periodo que se propone estudiar, a preocuparse de cuestiones generales que se desprenden de los hechos particulares que observa. Pero, tan pronto como la historia compara, se vuelve indistinguible de la sociología. Por otro lado, la sociología no sólo no puede precindir de la historia, sino que necesita a los historiadores que sean a su vez sociólogos. Mientras la sociología se introduzca como una extraña en el campo de la historia para servirse, por así decirlo, de los datos que le interesan, no podrá más que examinarlos superficialmente. Perdida en un medio al que no está acostumbrada, es casi inevitable que no observe, o que sólo pueda observar con preocupación, los hechos en los que tendría mayor interés en observar. Solo el historiador está bastante familiarizado con la historia para poder servirse de ella con confianza. Por tanto, lejos de ser antagonistas, estas dos disciplinas tienden, naturalmente, la una hacia la otra, y todo parece indicar que están llamadas a confundirse en una disciplina común donde los elementos de una y otra se reencuentran combinados y unificados. Parece igualmente imposible que aquél cuyo papel es descubrir los hechos ignore las comparaciones que otro proporciona, y que éste que compara ignore cómo han sido descubiertos. Suscitar a historiadores para que sepan estudiar los hechos históricos como sociólogos, o lo que es lo mismo, sociólogos para que posean todas las técnicas de la historia, debe ser el objetivo a perseguir por ambas partes»¹.

Cuando uno lee este texto hoy, casi cien años más tarde, dos cosas no dejan de llamar nuestra atención. Primero, uno de los padres reconocidos de la sociología moderna, en las primeras páginas de su principal contribución a la organización de la disciplina, la creación de una revista importante, esperaba una inevitable fusión de la sociología y la historia en una única



réjouissait d'avance de l'inévitable fusion de la sociologie et de l'histoire en une discipline unique. Deuxièmement, cent ans plus tard, ce souhait ne s'est pas encore réalisé. Durkheim se trompait-il en insinuant que le «destin» de la sociologie et de l'histoire était de s'unir? Ou avons-nous commis des erreurs sur le chemin conduisant à la réalisation de ce destin?

En 1992, on a publié la correspondance à propos de *La Société Féodale*, adressée par Marc Bloch, au cours d'une période de vingt ans (1924-1943), à Henri Berr, l'éditeur de la collection dans laquelle l'ouvrage devait paraître. Je considère depuis longtemps *La Société Féodale* de Marc Bloch comme l'un des grands travaux sociologiques du vingtième siècle. C'est aussi un ouvrage qui apparaît peu fréquemment dans la bibliographie des cours de sociologie. L'explication en est simple: Marc Bloch était un historien spécialiste du Moyen-Âge, et l'Europe médiévale est considérée comme un sujet éloigné des préoccupations immédiates de la plupart des sociologues. Cependant, à la lecture de Bloch, on se rend compte que l'image qu'il avait de lui-même était très «sociologique». Par exemple, il dit de son livre:

*J'ai essayé, pour la première fois sans doute, d'analyser un type de structure sociale, avec toutes ses liaisons. Je n'ai probablement pas réussi. Mais l'effort valait, je crois, la peine d'être tenté; et il fait l'intérêt du livre.*²

De fait, Bloch était tellement «sociologique» que, lorsque Henri Berr proposa une publicité pour le livre, Bloch s'obstina pour ajouter que le livre était «au service d'une science très sûre.»³ Cela n'est pas trop difficile à interpréter. Il me semble que ce que Marc Bloch voulait dire, c'était qu'il était soucieux que le livre ait une haute validité scientifique.

Je ne raconte pas cette histoire à propos de Marc Bloch pour chanter ses louanges, pas même pour vous en conseiller la lecture (ce que je fais évidemment si ce n'est pas déjà fait), mais pour souligner le commentaire qu'il ajoute, au cours de ces lettres, sur la relation entre histoire et sociologie en tant que disciplines. En 1928, il écrit à Berr une lettre dans laquelle il déplore l'étroite conception de l'histoire «que se la font tant d'historiens, et d'ailleurs également les sociologues». Il dit ensuite des sociologues:

*Leur grande erreur, à mon sens, a été de vouloir constituer leur «science» en parallèle ou contre l'histoire, au lieu de réformer celle-ci de l'intérieur.*⁴

Cette remarque nourrit la réflexion sur l'héritage de la sociologie. Avons-nous fait une grande erreur en ne tentant pas de réformer l'histoire par l'intérieur? Durkheim aurait-il dû collaborer avec son plus jeune contemporain français et historien, Henri Berr, au lieu de travailler séparément de lui? Quelles auraient été les conséquences aujourd'hui si les deux forces s'étaient unies?

Je ne suis pas un grand amateur des spéculations historiques. Elles sont au mieux des provocations. Le plus important est d'expliquer les choses qui ont effectivement eu lieu. Et ce qui est arrivé, comme nous le savons, c'est que pendant la période s'étendant entre 1850 et 1945 l'histoire s'est établie comme une discipline principalement idiographique, se préoccupant du passé, alors que la sociologie (au côté des sciences économiques et politiques) s'est établie comme une discipline largement nomothétique, utilisant presque uniquement des données du «présent». Depuis 1945, de nombreuses voix se sont élevées à l'intérieur des deux disciplines en faveur d'un rapprochement, habituellement sous la rubrique de la «multidisciplinarité». Le terme même de multidisciplinarité, cependant, suppose deux disciplines intellectuellement séparées, dont la combinaison devrait produire un savoir utile. Il ne suppose pas ce que Durkheim écrivait en 1898:

Dès qu'elle compare, l'histoire devient indistincte de la sociologie.

Je suis personnellement d'accord avec Durkheim. De même que je ne peux pas me figurer comme crédible une analyse sociologique qui ne remplace pas entièrement les données dans leur

happened. Was Durkheim wrong in suggesting that the "destiny" of sociology and history was to unite? Or did we make some mistakes en route to fulfilling this destiny?

In 1992, the correspondence Marc Bloch addresses over a period of twenty years (1924-1943) concerning the writing of *Feudal Society* to Henri Berr, the editor of the series in which it was to appear, was published. I have long considered Marc Bloch's *Feudal Society* one of the great sociological works of the twentieth century. It is also a book that hardly ever appears on a reading list of a course in sociology. The reason is simple: Marc Bloch was a medieval historian, and medieval Europe seems a topic remote from the immediate concerns of most sociologists. Yet, reading Bloch, one realizes that his self-image was very "sociological". For example, he says of this book:

I have tried, for the first time no doubt, to analyze a type of social structure in all its interconnections. I have probably not succeeded. But the effort was worth trying, I believe; and this is what is interesting about the book ².

Indeed, Bloch was so "sociological" that, when Henri Berr proposed a blurb for the book, Bloch insisted on adding that the book was "*au service d'une science très sûre*" ³. This is not easy to translate. It seems to me that what Bloch meant was that he intended the book to have high scientific validity.

I tell this story about Bloch not to sing his praises nor even to urge you to read him (which of course I do, if you have not) but to note the comment he makes, in the course of these letters, on the relation between history and sociology as disciplines. In 1928, he wrote Berr a letter in which he deplored the narrow conception of history held by so many historians and shared by so many sociologists. He then says of the sociologists:

their great error, in my view, was to seek to construct their 'science' alongside and over history rather than reforming history from within. ⁴

This indeed is food for reflection on the heritage of sociology. Did we make a great error by not trying to reform history from within? Should Durkheim have been collaborating with, rather than working separately from, his younger French contemporary and historian, Henri Berr? What would have been the consequences today had the two joined forces?

I am not a great fan of counterfactual questions. They are at best provocations. What matters most is to explain the things that actually occurred. And what happened, as we know, is that, in the period between 1850 and 1945, history established itself as a primarily idiographic discipline devoted to the "past" while sociology (alongside economic and political science) established itself as a largely nomothetic discipline, utilizing almost exclusively data from the "present". Since 1945, there have been numerous voices within both disciplines favoring a rapprochement, usually under the rubric of "multidisciplinarity". The very term, multidisciplinarity, however, presumes two intellectually separate disciplines, whose combination may produce useful knowledge. It does not presume what Durkheim wrote in 1898:

As soon as history compares, it becomes indistinguishable from sociology.

I personally agree with Durkheim. Just as I cannot imagine that any sociological analysis is valid without placing the data fully within their historical context, so I cannot imagine that it is possible to do historical analysis without using the conceptual apparatus we have come to call sociology. But if this is so, is there any place for two separate disciplines? This seems to me one of the primary questions before us, as we are discussing the future of sociology and the social sciences as a whole in the twenty-first century.

1 *L'Année Sociologique*, I (1896-1897), Paris: Félix Alcan, 1898, ii-iii.

2 Marc Bloch, *Ecrire La Société féodale: Lettres à Henri Berr, 1924-1943*, Correspondance établie et présentée par Jacqueline Pluet-Despatin (Paris: IMEC, 1992), p. 96.

3 *Ibid.*, p. 125.

4 *Ibid.*, p. 52.

disciplina. Segundo, cien años más tarde, esto todavía no se ha producido. ¿Se equivocó Durkheim al sugerir que la «llamada» de la sociología y la historia era llegar a unirse? ¿Acaso hemos cometido algunos errores en el camino hacia la realización de esta llamada?

En 1992 se publicó la correspondencia de Marc Bloch en la que trata la preparación de su libro *La sociedad feudal*, dirigida durante un período de 20 años (1924-1943) a Henri Berr, editor de la colección en la que iba a ser incluido su libro. Desde hace mucho tiempo considero *La sociedad feudal* de Marc Bloch como uno de los más importantes trabajos sociológicos del siglo veinte. Es además un libro que casi nunca aparece en la bibliografía de un curso de sociología. La razón es muy sencilla: Marc Bloch fue un historiador medieval y la Europa medieval parece un tema lejano para los intereses inmediatos de la mayoría de los sociólogos. Sin embargo, leyendo a Bloch, uno se da cuenta de que él mismo fue muy «sociológico». Por ejemplo, dice de su libro:

«He intentado, sin duda por primera vez, analizar un tipo de estructura social, con todas sus conexiones. Probablemente no lo haya conseguido. Pero me parece que valía la pena realizar el esfuerzo; y eso es lo que hace que el libro sea interesante» ².

Den efecto, Bloch fue tan «sociológico» que cuando Henri Berr propuso un anuncio publicitario para el libro, Bloch insistió en añadir que el libro estaba "*au service d'une science très sûre*" ³. La traducción no es fácil. Me parece que Bloch quería decir que intentó dar al libro una alta validez científica.

No cuento esta historia sobre Bloch para halagarle, ni siquiera para recomendar que se le lea (que sin embargo lo recomiendo, claro si todavía no se ha hecho) sino para subrayar los comentarios que Bloch hace en estas cartas sobre la relación entre historia y sociología como disciplinas. En 1928, escribió a Berr una carta en la que deploró la estrecha concepción de la historia mantenida por muchos historiadores y compartida por otros tantos sociólogos. Más adelante habla de los sociólogos:

«El gran error, según mi opinión, ha sido el deseo de constituir su ciencia al lado y sobre la historia, en lugar de reformarla desde dentro» ⁴.

Es realmente un tema de reflexión sobre la herencia de la sociología. ¿Hemos cometido un gran error por no intentar reformar la historia desde dentro? ¿Debería Durkheim haber colaborado con su joven contemporáneo historiador francés, Henri Berr, en vez de trabajar por separado? ¿Cuáles serían hoy las consecuencias si ellos dos hubieran trabajado juntos?

No soy un gran aficionado de las preguntas hipotéticas. En el mejor de los casos, son provocaciones. Lo más importante es explicar los hechos tales que realmente hayan ocurrido. Y lo que pasó, como sabemos, es que en el período entre 1850 y 1945 la historia se estableció, ante todo, como una disciplina idiográfica dedicada al «pasado» mientras que la sociología (junto con la economía y las ciencias políticas) se estableció básicamente como una disciplina nomotética, utilizando casi exclusivamente los datos del «presente». Desde 1945, ha habido numerosas voces en ambas disciplinas a favor de un acercamiento, normalmente bajo la rúbrica de «multidisciplinarity». El propio término multidisciplinarity, sin embargo, presupone dos disciplinas intelectualmente separadas, cuya combinación puede producir un conocimiento útil. No presupone lo que Durkheim escribió en 1898:

«Tan pronto como la historia compara, se vuelve indistinguible de la sociología.»

Personalmente estoy de acuerdo con Durkheim. Solo que no me puedo imaginar que un análisis sociológico sea válido sin colocar todos los datos plenamente en su contexto histórico, por eso no puedo imaginar que sea posible hacer un análisis his-



contexte historique, je n'imagine pas qu'il soit possible de faire une analyse historique sans utiliser l'appareil conceptuel que nous sommes arrivés à nommer sociologie. Mais si tel est le cas, y a-t-il place pour deux disciplines séparées? Cette question me semble être l'une des principales qui se pose à nous, au moment où nous débattons de l'avenir de la sociologie et des sciences sociales comme un tout au vingt-et-unième siècle.

1 *L'Année Sociologique*, I (1896-1897), Paris: Félix Alcan, 1898, ii-iii.

2 Marc Bloch, *Ecrire La Société féodale: Lettres à Henri Berr, 1924-1943*, Correspondance établie et présentée par Jacqueline Pluet-Despatin (Paris: IMEC, 1992), p.96.

3 *Ibid.*, p.125.

4 *Ibid.*, p.52.

tórico sin utilizar el aparato conceptual que hemos llegado a llamar sociología. Pero si así es, ¿hay algún lugar para dos disciplinas separadas? Esto me parece una de las principales cuestiones en la discusión sobre el futuro de la sociología y de las ciencias sociales en su conjunto en el siglo veintiuno.

-
- 1 *L'Année Sociologique*, I (1896-1897), Paris: Félix Alcan, 1898, ii-iii.
 - 2 Marc Bloch, *Ecrire La Société féodale: Lettres à Henri Berr, 1924-1943*, Correspondance établie et présentée par Jacqueline Pluet-Despatin (Paris: IMEC, 1992), p.96.
 - 3 *Ibid.*, p.125.
 - 4 *Ibid.*, p.52.

Octobre 1995

Lettre du Président, No 3

Le langage de la communauté scientifique

Communiquer avec autrui nous est difficile. Nous parlons des langues conceptuelles différentes. Nous parlons des langues sociales différentes. Nous écrivons différemment que nous le faisons il y a cinquante, cent, deux cents ou cinq cents ans. Et bien évidemment nous parlons des langues phonétiques différentes. Cependant, l'objet supposé de la science sociale est de parler du monde réel aux autres et principalement aux autres scientifiques des sciences sociales. A cette fin, ceux-ci doivent comprendre ce que nous essayons de dire. Il ne peut pas exister de dialogue sans un minimum de compréhension mutuelle. Autrement, la discussion se réduit à une juxtaposition de monologues multiples.

En tant qu'association internationale, l'AIS tente de rendre le dialogue possible en s'ouvrant à de multiples langues conceptuelles et à de multiples langues sociales. Ceci est déjà suffisamment problématique, mais il semble que le plus controversé soit d'être ouvert à de nombreuses langues phonétiques. Il paraît incongru de proposer que les sociologues conservateurs et marxistes s'expriment uniquement dans une langage libéral. En revanche, beaucoup considèrent normal d'espérer des sociologues francophones et hispanophones qu'ils s'expriment en anglais.

Le plurilinguisme - c'est-à-dire l'emploi de plus d'une langue phonétique, pour lire, et, plus important encore, pour s'exprimer en public au cours des conférences scientifiques - n'est pas un problème mineur mais bien un problème épistémologique majeur de la communauté scientifique. Nous devons évaluer avec attention les échanges, les gains et les pertes des politiques et des traditions relatives à l'emploi de nombreuses langues.

Je commencerai par rappeler l'histoire des sciences sociales. Le choix des langues utilisées dans les rencontres scientifiques a toujours été effectué en fonction de deux vecteurs: la géopolitique et la répartition géographique de la communauté scientifique. De 1850 à 1945, période de création des sciences sociales modernes, pratiquement toute la communauté scientifique dite des sciences sociales (jusqu'à 95 % d'entre elle sans doute), était répartie dans seulement cinq pays: la Grande Bretagne, la France, l'Allemagne, l'Italie et les États Unis. Cinq pays, quatre langues. La géopolitique de l'époque mettait sur un pied d'égalité au moins trois de ces langues - l'anglais, le français et l'allemand - en termes de prestige et d'influence (si l'on considère le nombre d'orateurs étrangers ayant appris une de ces trois langues comme seconde langue principale).

La période de 1850 à 1945 est celle des premières rencontres internationales de scientifiques des sciences sociales. En autant que nous le sachions (la recherche à ce sujet a été vraiment insuffisante) les scientifiques se sentaient libres de réaliser leurs interventions, au cours de ces réunions internationales, dans une quelconque de ces quatre langues (mais probablement dans aucune autre). Il semble qu'aucun service de traduction n'ait été proposé (ni même de traduction consécutive). Apparemment, les scientifiques étaient supposés pouvoir comprendre d'autres langues que la leur. C'était sans doute seulement à moitié vrai, mais ce l'était, du moins à cette époque.

La seconde guerre mondiale transforma à la fois la géopolitique et la répartition géographique de la communauté scientifique. L'Allemagne et l'Italie perdirent la guerre et perdaient ainsi leur prétention à l'emploi phonétique de leur langue dans les rencontres internationales. En conséquence, les futurs scientifiques des autres parties du monde cessèrent de les apprendre comme seconde langue principale. L'Europe Centrale et de l'Est, autrefois bastion de l'utilisation linguistique de l'allemand, tomba dans le giron communiste. Le russe devint alors la seconde langue officielle, et l'anglais, la seconde langue informelle de facto.

October 1995

Letter from the President, No. 3

The Language of Scholarship

We have a hard job communicating to each other. We speak different conceptual languages. We speak different social languages. We write differently than we wrote 50, 100, 200, 500 years ago. And of course we speak different phonetic languages. Still, presumably, the object of social science is to say something about the real world to other people, and first of all to other social scientists. And, in order to do this, the other people have to understand what we are trying to say. There cannot be dialogue without a minimum of mutual comprehension. Otherwise, a discussion is merely a counterpoise of multiple monologues.

As an international association, ISA attempts to make dialogue possible by being open to multiple conceptual languages and multiple social languages. Doing this is thorny enough, but it seems that being open to multiple phonetic languages is the most controversial of all. We would think it abnormal to suggest that conservative and Marxist sociologists express themselves only in liberal language. But many do not think it abnormal to expect French-speaking and Spanish-speaking sociologists to express themselves in English.

Multilinguality - that is, the use of more than one phonetic language, in reading to be sure, but more importantly in public usage at scholarly congresses - is not a minor technical problem but a major epistemological problem of scholarship. We ought carefully to assess the trade-offs, the gains and losses, of policy and custom in relation to the use of multiple languages.

Let me begin by reminding us of the history of the social sciences. What languages are used in international meetings has always been a function of two vectors: geopolitics and the demography of scholarship. In the period 1850-1945, the period of the creation of the modern social sciences, virtually all scholarship we call social sciences (up to perhaps 95%), was located in just five countries: Great Britain, France, Germany, Italy, and the United States. Five countries, four languages. The geopolitics of the time placed at least three of these languages - English, French, and German - on a par in terms of prestige and influence (that is, the number of non-native speakers who had learned the language as the primary second languages).

The period 1850-1945 was the period during which the first international meetings of social scientists were held. As far as we know (and the research into this subject has been scanty indeed), scholars felt free in these meetings to present papers in any of the four languages (but probably in no other). There seems to have been no translation services offered (not even consecutive translation). It was apparently assumed that scholars could understand the languages other than their own. This was no doubt at most only partially true, but it was indeed partially true at the time.

The Second World War transformed both the geopolitics and the demography of scholarship. Germany (and Italy) lost the war and lost thereby their claim to phonetic usage in international meetings. As a result, potential scholars in other parts of the world ceased learning them as a primary second language. East/Central Europe, which had been a stronghold of German linguistic usage, came under Communist rule. Russian became the official second language, and English became the *de facto* informal second language.

The U.S. became not only the hegemonic power in the world-system but, for at least the first fifteen years after the war, the primary locus of world scholarship in the social sciences. Of course, non-native-English-speaking scholars began to adopt English as their primary second language, a process that has continued and been amplified in the decades since.

The major locus of resistance to the dominance of English was French. France was on the winning side in the Second World

Octubre de 1995

Carta No 3 del Presidente

El idioma del mundo académico

Comunicarnos unos con otros es un trabajo difícil. Hablamos distintos lenguajes conceptuales. Hablamos distintos lenguajes sociales. No escribimos como hace 50, 100, 200, 500 años. Y, por supuesto, hablamos distintos lenguajes fonéticos. Con todo, probablemente, el objeto de la ciencia social es decir algo sobre el mundo real a otras personas, y sobretodo, a los científicos sociales. Y, para hacer ésto, los otros tienen que comprender qué intentamos decir. No puede haber diálogo sin un mínimo de comprensión mutua. De otro modo, una discusión sería simplemente un contrapeso de múltiples monólogos.

Como asociación internacional, la AIS intenta posibilitar el diálogo abriéndose a múltiples lenguajes conceptuales y sociales. Hacer ésto es bastante espinoso, pero parece que abrirse a múltiples lenguajes fonéticos es lo más controvertido del todo. Nos parecería extraño sugerir que los sociólogos marxistas y conservadores se expresaran únicamente en un lenguaje liberal. Pero muchos no consideran extraño el dar por sentado que sociólogos franco-hablantes y anglo-hablantes se expresen en inglés.

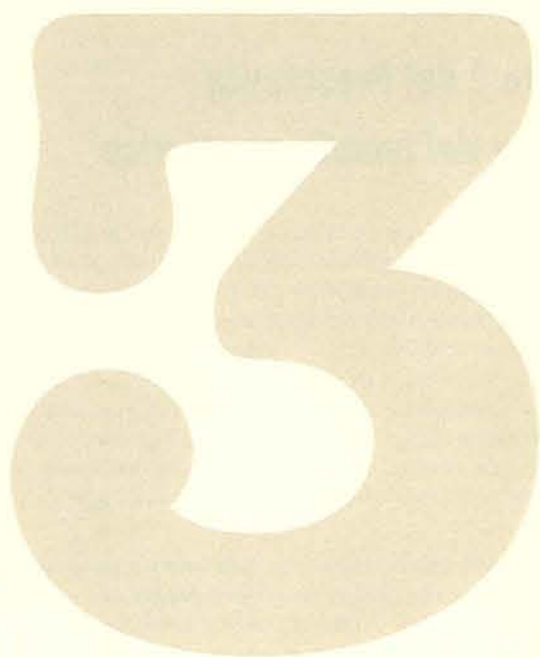
El plurilingüismo - es decir, el uso de más de un lenguaje fonético, no sólo en la lectura, sino, lo que es más importante, en el uso público en congresos académicos - no es un problema técnico menor sino un gran problema epistemológico del mundo académico. Deberíamos estimar, con mucho cuidado, los pros y contras, las ganancias y pérdidas, de la política y de la costumbre en relación con el uso de varios idiomas.

Déjeme empezar recordando la historia de las ciencias sociales. Los idiomas utilizados en reuniones internacionales han sido la función de dos vectores: La geopolítica y la demografía del mundo académico. En el período 1850-1945, el período de la creación de las ciencias sociales modernas, prácticamente todo el mundo académico al que llamamos ciencias sociales (hasta quizás el 95%) estaba localizado en solo cinco países: Gran Bretaña, Francia, Alemania, Italia y los Estados Unidos. Cinco países, y cuatro idiomas. La geopolítica de la época puso por lo menos a tres de estos idiomas - inglés, francés y alemán - al mismo nivel de prestigio e influencia (es decir, el número de hablantes no-nativos que aprendió alguno de estos lenguajes como segundo idioma principal).

El período 1850-1945 fue el período en el que se celebraron las primeras reuniones internacionales de científicos sociales. Por lo que sabemos (y la investigación sobre este tema ha sido verdaderamente muy escasa) los académicos se sentían libres en estas reuniones de presentar ponencias en cualquiera de los cuatro idiomas (pero probablemente no en ningún otro). Parece que no se ofrecían servicios de traducción (ni siquiera traducción consecutiva). Aparentemente se dio por sentado que los académicos podían entender idiomas distintos al suyo. Sin duda eso fue solo parcialmente verdad, pero en efecto, lo fue.

La Segunda Guerra Mundial transformó tanto la geopolítica como la demografía del mundo académico. Alemania (e Italia) perdieron la guerra y por tanto perdieron su expectativa al uso de su idioma en reuniones internacionales. Como resultado, posibles académicos de otras partes del mundo dejaron de aprenderlos como segundo idioma principal. La Europa del Este/Central, que fue una plaza fuerte del idioma alemán, se encontró bajo el sistema comunista. El ruso se convirtió en el segundo idioma oficial, y el inglés en el segundo idioma informal *de facto*.

Estados Unidos se convirtió no sólo en el poder hegemónico en el sistema-mundo sino, por lo menos durante los primeros quince años posteriores a la guerra, en el primer lugar académico para las ciencias sociales. Por supuesto, los académicos



Les États-Unis détenaient non seulement un pouvoir hégémonique sur le monde mais aussi devenaient le foyer de la communauté scientifique internationale des sciences sociales, au moins dans les quinze premières années de l'après-guerre. Bien évidemment, les scientifiques qui n'étaient pas anglophones choisirent peu à peu l'anglais comme seconde langue principale, phénomène qui se poursuivit et s'amplifia dans les décennies suivantes.

Le principal foyer de résistance à la prédominance de l'anglais fut le français. La France faisait partie des vainqueurs de la seconde guerre mondiale et les gouvernements français (de toutes tendances politiques) s'attachèrent à redonner à la France un rôle géopolitique, et par conséquent, géoculturel de premier ordre. L'Organisation des Nations Unies accorda au français un statut égal à celui de l'anglais comme langue de *travail*. La répartition géographique de la communauté scientifique y concourait également. Il y avait des francophones dans un certain nombre de pays dotés d'importantes communautés en sciences sociales, et le français était encore la seconde langue prépondérante non seulement dans les anciens territoires coloniaux français mais aussi en Europe latine et dans certains pays de l'Amérique Latine. Cependant, à partir de 1945, à la fois l'Europe et l'Amérique Latine abandonnèrent peu à peu le français comme seconde langue scientifique au profit de l'anglais. Par la suite, au fil des décennies, l'utilisation du français a constamment diminué, en pourcentage d'interventions données en français.

Toutefois, entre-temps, la répartition géographique du monde académique évoluait. Le nombre de scientifiques hispanophones augmentait régulièrement, et leur revendication à l'usage de l'espagnol se faisait plus forte. L'AIS reconnut officiellement cette revendication au travers d'une modification de ses statuts en 1994, faisant de l'espagnol la troisième langue officielle de l'association.

En projetant vers l'avenir, la géopolitique et la répartition géographique de la communauté scientifique vont encore changer. Le rôle hégémonique des États-Unis est en déclin. La montée de l'Allemagne et du Japon est plutôt évidente. L'effondrement des systèmes communistes en Europe Centrale et de l'Est a été suivi par un renouveau de l'influence allemande dans cette partie du monde, et nous pouvons prévoir une renaissance de l'utilisation de l'allemand par les jeunes scientifiques. L'Union Européenne a largement mis l'accent sur le plurilinguisme, et dans la pratique cette attitude aide le français et l'allemand à se réaffirmer dans les autres pays européens. Les scientifiques vont certainement réagir en conséquence. Le nombre de scientifiques ayant l'allemand pour langue maternelle a augmenté considérablement et continuera vraisemblablement d'augmenter en pourcentage au niveau mondial. Quoique l'anglais soit largement utilisé comme seconde langue scientifique principale dans les pays germanophones, on peut facilement prévoir que les germanophones feront, dans un proche avenir, la même demande auprès des organisations internationales que celle que les hispanophones ont faite, avec succès, ces dernières années.

D'autres pays leur succéderont-ils? Il est difficile de l'affirmer. Les Japonais ont une prétention qui repose à la fois sur la géopolitique et la répartition géographique de la communauté scientifique, mais le japonais n'est pas une langue indo-européenne et la plupart des scientifiques du monde le considèrent difficile à apprendre. Les revendications des Portugais, des Russes, des Arabes et des Chinois ne seraient pas absurdes, mais actuellement, elles ne seraient pas volontiers admises par les autres scientifiques. Où devrait ou pourrait s'arrêter la liste?

En quoi ceci importe-t-il? La question doit être débattue à deux niveaux - celui de l'épistémologie et celui de l'organisation pragmatique de la communication. Au niveau de l'épistémologie, l'utilisation de plusieurs langues dépend de la diversité des perspectives culturelles. Les langues phonétiques ne sont pas plus les reflets les unes des autres que ne le sont les langues conceptuelles et sociales. Même des langues relativement proches les unes des autres posent des problèmes de traduction, et, bien sûr, plus l'écart linguistique s'accroît, plus la possi-

War and French governments (of all persuasions) have been anxious to reassert France's role as a primary geopolitical, and hence geocultural, actor. The United Nations gave French equal status to English as a *working* language. The demography of scholarship helped too. There were native French users in a number of countries with important social science communities, and French as a second language was still primary not merely in former French colonial territories but in Latin Europe and many parts of Latin America as well. In the years since 1945, however, both Latin Europe and Latin America began to foreswear French as the second scholarly language in favor of English. Hence, as the decades went on, the usage of French in international meetings has steadily declined in terms of the percentage of papers given in French.

Meanwhile, however, scholarly demography changed. The numbers of Spanish-speaking scholars grew steadily, and they have increasingly laid claim to the use of Spanish. The ISA gave official recognition to this claim by amending its statutes in 1994, making Spanish the third official language of the association.

Projecting ahead, both geopolitics and scholarly demography are changing. The U.S. hegemonic role is declining. The rise of Germany and Japan is quite evident. The collapse of the Communisms in East/Central Europe has been followed by a renewed German influence in this part of the world, and we may anticipate a revival of the usage of German by younger scholars. The European Union has placed great emphasis on multilinguality, and in practice this is helping both French and German to reassert themselves in other European countries. Scholars will react accordingly. Finally, the number of scholars for whom German is their native language has grown considerably and will continue to grow as a percentage of the world total. It is not difficult to predict that, despite the widespread usage of English in German-speaking countries as the principal second scholarly language, German-speakers will shortly be making the same demand on international organizations that Spanish-speakers have successfully made in recent years.

Will others come after? It is hard to say. The Japanese have a claim based on both geopolitics and scholarly demography, but Japanese is a non-Indo-European language and classified by most world scholars as difficult to learn. The claims of Portuguese, Italian, Russian, Arabic, and Chinese would not be absurd but at present would not be readily admitted by other scholars. Where would or could the list end?

Why does this matter? The question has to be discussed at two levels - epistemology, and pragmatic organization of communication. At the level of epistemology, the use of multiple languages is a question of the diversity of cultural perspectives. Phonetic languages are no more the mirror images of each other than are conceptual or social languages. Even languages that are quite close to each other present many difficulties in translation and, of course, as the linguistic gap grows, so accordingly does the possibility of translation. This presents a far graver problem than monolingual persons realize. The core of communication among social scientists are what we call concepts, and each "concept", usually represented by a single term or phrase, contains an implicit theory of history (or if you prefer of social structure). The theories are not identical from language to language, because the cultural histories are quite different. Reducing discussion to a single language eliminates whole viewpoints. Dialogue edges toward monologue. Linguistic diversity has all the merits attributed to biological diversity. It is equally worth preserving and is equally something of which we must avail ourselves actively in order to maximize scientific gain.

This would suggest that every scholar ought to utilize effectively a very large number of languages, logically all languages. But, as with most processes, after a certain point, the marginal gain would not be worth marginal cost. The question of costs is of course very relevant. There are individual costs and collective costs. The individual costs are largely the investment of time to learn another language. We know, however, two relevant things about language acquisition. In general, it is easiest to learn a second language when one is young. And in general the first

no anglo-hablantes empezaron a adoptar el inglés como segundo idioma principal, en un proceso que ha continuado y se ha ampliado desde entonces.

El mayor foco de resistencia al dominio del inglés fue el francés. Francia se encontraba del lado vencedor en la Segunda Guerra Mundial y los gobiernos franceses (de cualquier ideología) estaban ansiosos por reafirmar el papel de Francia como actor principal en el plano geopolítico, y por lo tanto en el plano geocultural. Las Naciones Unidas dieron al francés el mismo estatus de idioma de trabajo que al inglés. La demografía del mundo académico también ayudó. Había nativos de lengua francesa en varios países con importantes comunidades de ciencias sociales, y el francés como segundo idioma era aún importante no sólo en las antiguas colonias francesas sino también en la Europa latina y en muchas partes de América Latina. Desde 1945, sin embargo, tanto la Europa latina como América Latina empezaron a considerar como segundo idioma el inglés, en vez del francés. Por ello, con el paso del tiempo, el uso del francés en reuniones internacionales ha ido disminuyendo progresivamente en términos de porcentaje de ponencias presentadas en francés.

Mientras tanto, sin embargo, la demografía académica cambió. El número de académicos hispanoparlantes creció de forma constante y la exigencia del uso del español incrementó. La AIS reconoció oficialmente esta expectativa al modificar sus estatutos en 1994, haciendo del español el tercer idioma oficial de la asociación.

Mirando hacia adelante, tanto la geopolítica como la demografía del mundo académico están cambiando. El papel hegemónico de los Estados Unidos está en declive. El ascenso de Alemania y Japón es bastante evidente. A la caída de los comunismos en la Europa del Este/Central, ha seguido una renovada influencia alemana en esta parte del mundo, y podemos anticipar un resurgimiento del uso del alemán por los jóvenes académicos. La Unión Europea ha puesto gran énfasis en el plurilingüismo, y en la práctica esto está ayudando a que tanto el francés como el alemán se reafirmen en otros países europeos. Los académicos reaccionarán de acuerdo con ello. Finalmente, el número de académicos para los que el alemán es su lengua nativa ha crecido considerablemente y va a continuar creciendo como porcentaje del total mundial. No es difícil predecir que, a pesar del extendido uso del inglés como segundo idioma principal entre los países de habla alemana, los germanoparlantes harán dentro de poco la misma demanda a las organizaciones internacionales que los hispanoparlantes han hecho con éxito en los últimos años.

¿Vendrán otros después? Es difícil decirlo. Los japoneses tienen una expectativa basada tanto en la geopolítica como en la demografía del mundo académico, pero el japonés no es un idioma indo-europeo y está clasificado por la mayoría de los académicos del mundo como un idioma difícil de aprender. Las demandas del portugués, italiano, ruso, árabe y chino no serían absurdas pero de momento no serían fácilmente admitidas por otros académicos. ¿Cuándo llegaremos al final de la lista?

¿Por qué importa esto? Hay que discutir este asunto en dos niveles, epistemológico y organización pragmática de la comunicación. En el nivel epistemológico, el uso de varios idiomas es un asunto relacionado con la diversidad de perspectivas culturales. Los lenguajes fonéticos no son más imágenes reflejadas de cada uno que los lenguajes conceptuales o sociales. Incluso los idiomas que se parecen presentan muchas dificultades de traducción y, por supuesto, cuanto más crece la separación lingüística, más aumenta la posibilidad de traducción. Esto presenta un problema mucho más grave de lo que las personas monolingües podrían imaginar. La esencia de la comunicación entre científicos sociales son los llamados conceptos, y cada «concepto», normalmente representado por un sólo término o frase, contiene una teoría implícita de la historia (o si se prefiere, de la estructura social). Las teorías no son idénticas de un idioma a otro, porque las historias culturales son bastante diferentes. Reduciendo la discusión a un idioma único eliminamos puntos de vista completos. El diálogo se acerca



bilité de traduire diminue. Ceci représente un problème beaucoup plus grave que ne se l'imaginent les personnes monolingues. Le cœur de la communication entre les chercheurs en sciences sociales est constitué de ce que nous appelons «concepts», et chaque «concept», représenté d'ordinaire par un seul terme ou expression, contient une théorie implicite de l'histoire (ou si vous préférez, de la structure sociale). Les théories ne sont pas identiques d'une langue à une autre, parce que les histoires culturelles sont relativement différentes. Mener la discussion dans une seule langue empêche de connaître des points de vue en entiers. Le dialogue tend à devenir alors un monologue. La diversité linguistique a tous les mérites attribués à la diversité biologique. Elle doit être également préservée et elle doit également nous servir à maximiser le profit scientifique.

Ceci signifierait que chaque scientifique devrait utiliser effectivement un grand nombre de langues, logiquement toutes les langues. Cependant, comme dans beaucoup de processus, à partir d'un certain point, la marge de profit n'équivaldrait pas le coût marginal. La question des coûts est bien évidemment pertinente. Il existe des coûts individuels et des coûts collectifs. Les coûts individuels sont pour la plupart le temps consacré à l'apprentissage d'une autre langue. Nous connaissons cependant deux données essentielles dans l'acquisition d'une langue. En général, il est plus facile d'apprendre une deuxième langue quand on est jeune. De même, la première langue étrangère est plus difficile à acquérir que les suivantes. En conséquence, dans la mesure où il existe des normes culturelles en faveur du plurilinguisme des scientifiques, davantage de personnes apprendront au moins une langue dans leur jeunesse, et davantage de personnes ayant acquis, jeunes, une seconde langue, pourraient entreprendre d'en acquérir une troisième et une quatrième. Les organisations scientifiques sont évidemment les premières créatrices de normes scientifiques.

Cependant, il y a en plus les coûts collectifs. L'emploi de plusieurs langues au sein d'une association scientifique coûte du temps et de l'argent. Plus il y a de langues admises, plus cela coûte du temps et de l'argent. Pour l'AIS, la question dans l'immédiat est évidente. Nos statuts reconnaissent l'existence de trois langues officielles. Comment mettons-nous en oeuvre cette clause afin de maximiser la communication effective? Il existe fondamentalement trois possibilités de résoudre le problème linguistique qui se pose à une association comme l'AIS, lors de ses congrès ou de réunions de plus petite taille.

- 1 Autoriser l'emploi des trois langues pour les interventions et les discussions, mais différencier les séances selon des critères linguistiques. Ceci supprime le besoin d'une traduction phonétique, mais également les avantages épistémologiques du dialogue inter-linguistique.
- 2 Autoriser l'utilisation des trois langues dans toutes les séances et assurer un service de traduction. Ceci permet à chacun de s'exprimer dans la langue qu'il préfère des trois, et, on le suppose, à tous de comprendre ce qui est dit. C'est le plus compliqué des procédés et il est cher. Si l'on recourt à la traduction consécutive, cela représente aussi une dépense considérable en temps. Quant à la traduction simultanée, il est extrêmement difficile d'en vérifier sa qualité. Les personnes qui écoutent ce qui est dit dans d'autres langues au travers d'une traduction, bénéficient-elles vraiment de la valeur du dialogue inter-linguistique, ou bien, les nuances du discours se perdent-elles dans la rapidité de la traduction?
- 3 Autoriser l'emploi des trois langues dans toutes les séances sans assurer de traduction (ou en autorisant tout au plus les traductions chuchotées). C'est, du point de vue de l'organisation, aussi facile à mettre en oeuvre que les séances tenues en une seule langue. Le dialogue inter-linguistique est ainsi maximisé. Mais ce procédé suppose que tous les participants puissent comprendre (au moins de façon approximative) trois langues. Actuellement, en ce qui concerne l'AIS, les trilingues ne représentent probablement pas plus de 10 % des personnes participant aux congrès, et les bilingues, moins de la moitié (je parle seulement des trois langues officielles).

other language is the most difficult to learn and subsequent ones are easier. Hence, to the degree that there are cultural norms in favor of scholarly multilinguality, more persons will learn languages in younger years, and more persons, having acquired a second language young, may move on to a third and fourth. It is of course scholarly organizations that are the primary creator of scholarly norms.

There are however in addition the collective costs. The use of multiple languages in a scholarly association costs money and time. The more languages are admissible, the more money and time it costs. For ISA, the immediate question is straightforward. Our statutes state that we have three official languages. How do we implement this in order to maximize real communication? There are basically three ways in which an association like ISA can treat the linguistic issue at its congresses, or smaller meetings.

- 1 Allow the use of all three languages for papers and discussion, but segregate sessions linguistically. This eliminates the need for phonetic translation. But it eliminates the epistemological merits of cross-linguistic dialogue.
- 2 Allow to use of all three languages in any session and provide translation services. This permits everyone to speak in the preferred of the three languages and presumably allows everyone to understand what is said. This is the most difficult organizationally, and it is expensive in money. If consecutive translation is used, it is also expensive in time. If simultaneous translation is used, it is extremely difficult to verify the quality of the translation. If persons hear what is said in other language via a translation, are they really getting the value of cross-linguistic dialogue, or will the nuances be lost in the rapidity of the translation?
- 3 Allow the use of all three languages in any session and provide no translation (or at most, allowing so-called whispered translations). This is as easy organizationally as monolingual sessions. It maximizes cross-linguistic dialogue. But it assumes all present can comprehend (at least more or less) three languages. At present, in ISA, trilingual members are probably no more than 10% of persons attending congresses and bilingual ones probably less than half. (I am speaking only of the three official languages.) *De facto*, in recent congresses, we have used solution 1 except for certain plenaries for which we have used solution 2. In practice, this has meant that over 90% of the communication has come to be in English.

Many members shrug their shoulders and say, so what? English, they say, is the Latin of our time. It is a great virtue that we have achieved a *lingua franca* of scholarly communication. I do not believe this is a sensible reaction. In the first place, I do not believe the trend toward English usage will continue. I believe that geopolitics and the demography of scholarship have begun to reverse the tide and that the scene will look very different 10-20 years from now. Secondly, I do not believe we should dispense so casually with the merits of linguistic diversity. Quite the contrary, I think we should nourish and accentuate them. Thirdly, I do not think we actually communicate all that well in our *lingua franca*. The fact is that at least half of our non-native-English speakers speak English badly. Many find it impossible to speak with the nuances and sophistication they intend. Many speakers are quite difficult for others to comprehend. Many of our members are consequently silent. We lose participants in our dialogue.

The ideal situation of course would be if we all were trilingual (perhaps later quadrilingual) and if everyone spoke their preferred language of the three - without translation. But this ideal requires a social situation in which say 50-75% of world scholars were trilingual. We are by no means there. There is no simple solution to this problem. But it is one we can ignore only at our great intellectual peril. We must search for organizational solutions. We must transform the norms. After all, a mere 50 years ago serious social scientists were expected to read, really

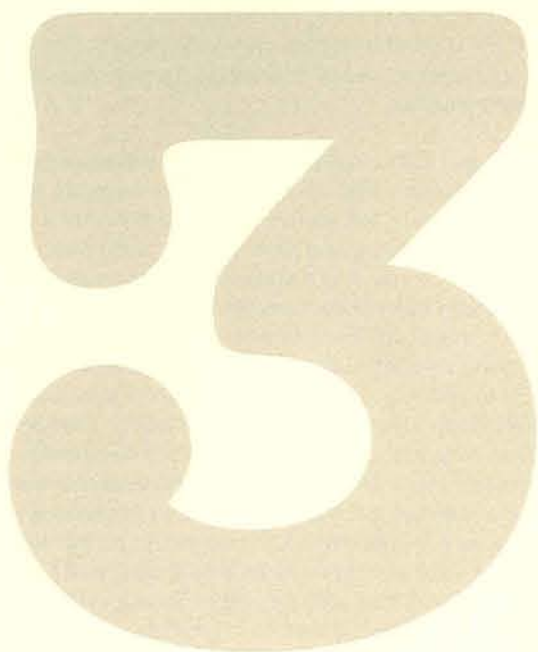
al monólogo. La diversidad lingüística tiene todos los méritos atribuidos a la diversidad biológica. Merece la pena preservarla y deberíamos aprovecharnos activamente de ella para maximizar el rendimiento científico.

Esto supondría que cada académico utilizara eficazmente un gran número de idiomas, lógicamente todos los idiomas. Pero, como en la mayoría de los procesos, a partir de un cierto momento, el beneficio marginal no supera el coste marginal. El problema de los costes es por supuesto considerable. Hay costes individuales y colectivos. Los costes individuales son en gran medida la inversión de tiempo para aprender otro idioma. Sabemos, sin embargo, dos cosas importantes sobre el aprendizaje de un nuevo idioma. En general, lo más fácil es aprender el segundo idioma cuando uno es joven. Y en general, el primer idioma extranjero es el más difícil de aprender y los siguientes son más fáciles. Por ello, cuando existen normas culturales en favor del plurilingüismo académico, más personas aprenden idiomas en su juventud, y más personas, habiendo aprendido un segundo idioma en su juventud, pueden dar paso a un tercer o cuarto idioma. Es obvio que las organizaciones académicas son el principal autor de las normas académicas.

Hay además costes colectivos. El uso de varios idiomas en una asociación académica cuesta dinero y tiempo. Cuantos más idiomas, más dinero y tiempo gastado. Para la AIS, la pregunta es sencilla. Según nuestros estatutos, tenemos tres idiomas oficiales. ¿Cómo los implementamos para maximizar una comunicación real? Hay básicamente tres maneras con las que una asociación como la AIS puede tratar el asunto lingüístico en sus congresos o reuniones más pequeñas.

- 1 Permitir el uso de los tres idiomas para ponencias y discusiones, pero segregar las sesiones lingüísticamente. Esto elimina la necesidad de traducción fonética, pero elimina los méritos epistemológicos del diálogo interlingüístico.
- 2 Permitir el uso de los tres idiomas en cualquier sesión y asegurar los servicios de traducción. Esto permite hablar a cada uno en cualquiera de los tres idiomas, y presuntamente permite entender a todos qué se está diciendo. Esto es lo más difícil de organizar y cuesta mucho dinero. Si opta por la traducción consecutiva, se gasta mucho en tiempo. Si se opta por la traducción simultánea, es extremadamente difícil verificar la calidad de la traducción. Si la gente oye lo que se se está diciendo en otros idiomas a través de una traducción, ¿captarán realmente el valor del diálogo interlingüístico o perderán los matices en la rapidez de la traducción?
- 3 Permitir el uso de los tres idiomas en cualquier sesión y no asegurar traducción (o como máximo, permitir lo que se llama traducción en susurro). Eso es tan fácil de organizar como las sesiones monolingües. Maximiza el diálogo interlingüístico, pero presupone que todos los presentes comprenden (más o menos) tres idiomas. De momento, en la AIS, los miembros trilingües no sobrepasan probablemente el 10% de los participantes de congresos y los bilingües llegan probablemente a menos de la mitad. (Me refiero solamente a los tres idiomas oficiales). *De facto*, en recientes congresos, hemos utilizado la solución (1) excepto para algunas sesiones plenarias en las que hemos utilizado la solución (2). En la práctica, esto significa que más del 90% de la comunicación se ha llevado a cabo en inglés.

Muchos miembros se encogen de hombros y se preguntan: ¿Y qué? El inglés, dicen, es el latín de nuestra época. Es una gran virtud que hayamos conseguido una *lingua franca* de la comunicación académica. No creo que sea una reacción sensata. En primer lugar, no creo que la tendencia hacia el uso del inglés vaya a continuar. Me parece que la geopolítica y la demografía del mundo académico han empezado a cambiar de rumbo y que el escenario tendrá un aspecto muy diferente dentro de 10-20 años. En segundo lugar, no creo que debamos prescindir tan despreocupadamente de los méritos de la diversidad lingüística. Al contrario, pienso que deberíamos fomentarlos y acentuarlos. En tercer lugar, no creo que comuniquemos realmente tan bien en nuestra *lingua franca*. De hecho, por lo me-



De fait, lors des derniers congrès, nous avons recouru à la solution 1, à l'exception de certaines assemblées plénières pour lesquelles nous avons utilisé la solution 2. Concrètement, cela signifie que plus de 90 % des interventions ont été réalisées en anglais.

Beaucoup de membres haussent les épaules et disent «et alors?». L'anglais, selon eux, est le latin de notre époque. Quel avantage remarquable d'être parvenu à une «lingua franca» de la communication scientifique ! Je ne pense pas que ce soit une réaction raisonnable. En premier lieu, je ne crois pas que la tendance à l'utilisation de l'anglais persistera. Je crois que la géopolitique et la répartition géographique de la communauté scientifique ont commencé à inverser cette évolution et que la situation sera très différente d'ici dix à vingt ans. Deuxièmement, je ne crois pas que nous devions abandonner si légèrement les avantages de la diversité linguistique. Bien au contraire, je pense que nous devrions les maintenir et les approfondir. Troisièmement, je ne pense pas du tout que nous communiquions tous vraiment bien dans notre «lingua franca». En fait, la moitié au moins des nos membres anglophones non-natifs parlent mal l'anglais. Beaucoup ne parviennent pas à parler avec les nuances et la sophistication qu'ils prétendent. En conséquence, une grande partie de nos membres se tait. Nos échanges perdent ainsi des participants.

L'idéal serait bien sûr que nous soyons tous trilingues (et plus tard quadrilingues peut-être) et que chacun parle la langue qu'il préfère des trois - sans traduction. Mais cette situation idéale requiert un contexte social dans lequel environ 50 à 75% des scientifiques du monde seraient trilingues. Nous n'en sommes pas du tout là. Il n'y a pas de solution simple à ce problème. Mais nous ne pouvons pas l'ignorer sans risques intellectuels. Nous devons rechercher des solutions au niveau de l'organisation. Nous devons transformer les normes. Après tout, il y a seulement cinquante ans, on attendait d'un scientifique en sciences sociales compétent qu'il sache réellement lire au moins trois langues (à cette époque, l'anglais, le français et l'allemand). Est-il vraiment impensable que nous y parvenions également aujourd'hui?

L'AIS doit engager une réflexion à ce sujet dans les trois années à venir. Les opinions de nos membres aux origines linguistiques diverses sont les bienvenues.

Note:

J'ai abordé les problèmes de traduction dans les sciences sociales, dont je traite ici, dans l'article «Scholarly Concepts: Translation or Interpretation?», paru dans l'ouvrage sous la direction de Marilyn Gaddis Rose, *Translation Horizons: Beyond the Boundaries of Translation Spectrum*, Translation Perspectives, IX, 1996, 109-119.

read, at least three languages (at that time English, French, and German). Is it so unthinkable that we can reach what was the expectation of our predecessors?

ISA shall be engaging in a reflection on these issues over the coming three years. We welcome the views of our members who come from so many different linguistic backgrounds.

Note:

I have discussed the problems of written translation in the social sciences which is relevant to these issues. It is entitled "Scholarly Concepts: Translation or Interpretation?" and is due to appear in Marilyn Gaddis Rose, ed., *Translation Horizons: Beyond the Boundaries of Translation Spectrum* (Translation Perspectives IX, 1996, 109-119).

nos la mitad de nuestros angloparlantes no nativos no hablan bien el inglés. A muchos les resulta imposible hablar con los matices y la sofisticación que desean. A otros es bastante difícil entenderlos. Por consiguiente, muchos de nuestros miembros se callan y perdemos participantes en nuestro diálogo.

La situación ideal sería, por supuesto, que todos fuéramos trilingües (y quizás, más adelante, quadrilingües) y que habláramos, sin traducción, en cualquiera de los tres idiomas. Pero este ideal requiere una situación social en la que un 50-75% de los académicos del mundo fueran trilingües. Pero no es el caso. No existe una solución sencilla para este problema, pero no podemos ignorarlo sin correr un gran riesgo intelectual. Tenemos que buscar soluciones desde el punto de vista de la organización. Tenemos que transformar las normas. Después de todo, hace tan sólo 50 años esperábamos que reconocidos científicos sociales leyeran, verdaderamente, al menos tres idiomas (en aquella época inglés, francés y alemán). ¿Es tan imposible que podamos volver a conseguir las expectativas de nuestros predecesores?

La AIS deberá reflexionar sobre estos problemas en los próximos tres años. Serán bienvenidas las opiniones de nuestros miembros de tan distintos orígenes lingüísticos.

Nota:

He escrito un artículo sobre los problemas de la traducción escrita en las ciencias sociales: «Scholarly Concepts: Translation or Interpretation?», publicado en Marilyn Gaddis Rose, ed., *Translation Horizons: Beyond the Boundaries of Translation Spectrum*

4

Mai 1996

Lettre du Président, No 4

L'internationalisation de l'AIS

Internationaliser une organisation internationale peut sembler un objectif curieux. Cependant, la réalité est, chacun sait, que l'Association Internationale de Sociologie, de même que toutes les autres associations mondiales de scientifiques, est moins internationale qu'elle ne doit et qu'elle ne prétend l'être.

L'histoire des sciences sociales et la géopolitique mondiale sont les deux paramètres les plus contraignants qui déterminent notre association. Les deux sont évidents. Les sciences sociales furent construites, en tant que disciplines universitaires, seulement à la fin du dix-neuvième siècle et dans cinq pays principalement: le Royaume Uni, la France, l'Allemagne, l'Italie et les États-Unis. Certes, vers 1945 elles se sont constituées formellement dans beaucoup d'autres pays, et presque partout ailleurs dans la période après 1945. Mais leurs capacités organisationnelles demeurent déséquilibrées géographiquement.

Cette réalité historique est amplifiée par le fait que la distribution des ressources financières est également déséquilibrée, ce qui signifie que les sociologues du «Sud» ne disposent pas des moyens élémentaires dont disposent les sociologues du «Nord»: centres de documentation adéquats, réseaux de communication rapides (aujourd'hui, l'accès à Internet), fonds de recherche, fonds de déplacements professionnels, salaires convenables et tout le matériel de base nécessaire à notre travail.

L'Association Internationale de Sociologie n'est pas en mesure de modifier ces contraintes de façon significative. La question est de savoir ce qu'elle peut faire pour minimiser leurs effets négatifs. La première question est: pourquoi l'Association doit-elle s'en préoccuper? La réponse me semble évidente mais je ne suis pas sûr que tout le monde soit vraiment d'accord. Les sociologues ont toujours admis, entre autres hypothèses de base, que les réalités sociales sont construites socialement et que si quelqu'un les construisait différemment, le résultat serait différent. Peu de sociologues sont «essentialistes», ce qui veut dire, dans ce cas, que peu de sociologues pensent que la raison pour laquelle la sociologie est plus forte dans certains pays soit en rapport avec la biologie, le climat ou des différences culturelles pratiquement inchangeables. En outre, les sociologues ont tendance à penser que la perspective sociale de l'individu, et par conséquent sa perspective intellectuelle, varie selon la position sociale de l'individu. Beaucoup de sociologues tirent de cette hypothèse la conviction que la recherche de représentations plausibles de la réalité sociale est majorée en apportant à cette réalité une multiplicité de perspectives.

Tout cela représente, je le reconnais, des vérités préliminaires mais qui méritent d'être soulignées. En effet, ce que j'ai dit constitue quasiment des dévotions auxquelles hommage est sans cesse rendu. Mais peu de choses sont faites pour en tenir compte. Que pouvons nous faire en pratique? Car il existe une troisième contrainte pour une association comme l'AIS. Elle est très pauvre et ne peut, par des largesses, rétablir tant soit peu la distribution déséquilibrée des ressources du monde scientifique.

La première chose que l'AIS peut faire - la plus simple financièrement mais peut être la plus importante intellectuellement - est de transformer les normes. Il nous faut reconnaître que malgré notre aspiration et/ou notre croyance à la possibilité de propositions universelles, le poids de nos particularités (nos diverses situations sociales) est aujourd'hui si grand et si déterminant pour la nature de notre recherche et notre interprétation des résultats, que nous devons systématiquement en tenir compte aussi bien au niveau de la science sociale que nous pratiquons qu'au niveau de nos réflexions sur cette science sociale. Les particularités que nous tous apportons à notre travail ne déterminent/influencent/déforment pas seulement nos évaluations de la réalité (c'est-à-dire, reflètent notre politique au sens large du terme) mais elles déterminent/influencent/déforment nos épistémologies de nombreuses (complexes) façons. Le premier effet est plus visible que le second.

May 1996

Letter from the President, No. 4

Internationalizing the ISA

Internationalizing an international organization may seem to be a curious objective. Yet, the reality is, as everyone knows, that the International Sociological Association, like every other world scholarly associations today, is less international than it should be and claims to be.

The historical construction of the social sciences and the geopolitics of the world-system are the two major constraining parameters within which our association lives. Both are obvious. The social sciences emerged, as university disciplines, only in the late nineteenth century, and originally primarily in five countries: Great Britain, France, Germany, Italy, and the United States. To be sure, by 1945 they came to be established formally in many other countries, and almost everywhere in the period since 1945. But the geographic spread of their organizational strength remains lopsided.

The historical reality is compounded and maintained by the fact that financial resources are equally lopsided in their distribution, which means that sociologists in the "South" do not have at their distribution many of the elementary facilities that are available to many sociologists in the "North": adequate library facilities, rapid communications networks (today, access to the Internet), research funds, travel funds, adequate salaries, and all the other material bases of our work.

The ISA is in no position to affect significantly these constraints. The question is what can it do to minimize their negative effects? The first question is, why should the Association care? The answer seems to me obvious, but I am not sure everyone really agrees. Sociologists have always had, as one of their basic premises, that social realities are socially constructed, and that if one constructs them differently, the outcome will be different. Few sociologists are "essentialists", which means, in this case, that few sociologists believe that the reason that sociology is stronger in some countries than in others has to do with biology or climate or virtually unchangeable cultural differences. In addition, sociologists have tended to believe that one's social perspective, and hence one's intellectual perspective, varies according to one's social position. Many sociologists derive from this premise the belief that the search for plausible representations of social reality is enhanced by bringing to bear on this reality a multiplicity of perspectives.

This is all, as I say, introductory verities but worth underlining. Indeed, what I have said constitutes virtual pieties, to which constant obeisance is made. But little is done about it. What in fact can we do? For there is a third constraint for an association like the ISA. It is very poor, and cannot by largesse compensate in any significant way for lopsided distribution of world resources for scholarship.

The first thing ISA can do - the easiest financially, but perhaps the most important intellectually - is to transform the norms. We need to recognize that, however much we aim at and/or believe in the possibility of universal propositions, the weight of our particularism (our varying social locations) is today so great, and so consequential for the nature of our research and our interpretation of its results, that we must systematically take it into account in both the social science we do and our reflections upon this social science. The particularism that we all bring to bear on our work not only determines/influences/distorts our evaluations of reality (that is to say, reflects our politics in the broad sense of the term) but determines/influences/distorts in many (complex) ways our epistemologies. The former effect is more visible than the latter.

We can ameliorate the situation in two ways: from the top down and from the bottom up. Both are necessary. Both are already going on. Both need to be reinforced. To ameliorate the situation from the top down means that an organization like the ISA needs to be constantly conscious of the importance of allow-

Mayo de 1996

Carta No 4 del Presidente

La internacionalización de la AIS

La internacionalización de una organización internacional puede parecernos un objetivo curioso. Sin embargo, la realidad es que, como todos sabemos, la Asociación Internacional de Sociología, como cualquier otra asociación académica mundial hoy en día, es menos internacional de lo que debería ser y de lo que pretende ser.

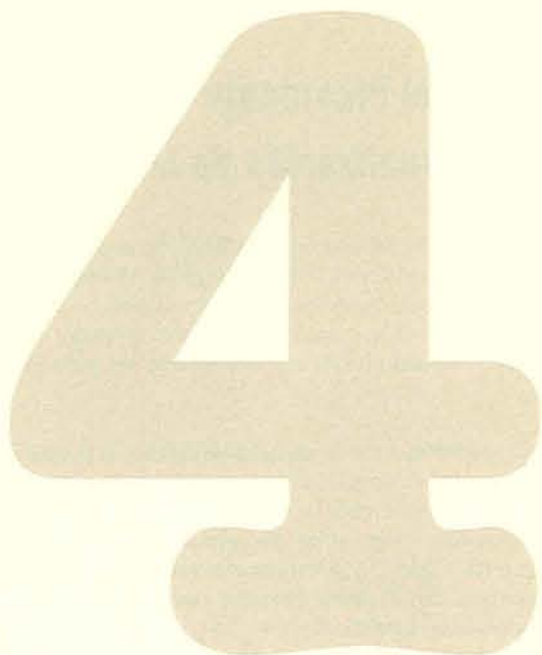
La construcción histórica de las ciencias sociales y la geopolítica del sistema-mundo son dos de los parámetros más coercitivos en los que vive nuestra asociación. Ambos son obvios. Las ciencias sociales surgieron, como disciplinas universitarias, tan sólo a últimos del siglo XIX, y originariamente en cinco países principalmente: Gran Bretaña, Francia, Alemania, Italia y los Estados Unidos. Con seguridad, ya en 1945 se habían establecido formalmente en otros muchos países y, en casi todos a partir de 1945. Sin embargo, la difusión geográfica de su poder organizativo quedó sesgada.

La realidad histórica está construida y sostenida por el hecho de que los recursos financieros están igualmente desequilibrados, lo cual significa que los sociólogos en el «Sur» no tienen a su alcance muchas de las instalaciones elementales que están a la disposición de muchos sociólogos en el «Norte»: bibliotecas adecuadas, redes de comunicación rápidas (hoy, acceso a Internet), fondos para investigación, fondos para viajes, salarios adecuados, y las demás bases materiales de nuestro trabajo.

La AIS no se encuentra en la situación para poder cambiar de manera importante estas limitaciones. La cuestión es qué puede hacerse para minimizar los efectos negativos. La primera pregunta es: ¿Por qué la Asociación ha de preocuparse de ello? La respuesta me parece obvia, pero no estoy seguro de que todos estén realmente de acuerdo. Los sociólogos siempre han tenido como una de sus premisas básicas, que las realidades sociales están construidas socialmente y que si alguien las construye de modo diferente el resultado será diferente. Pocos sociólogos son «esencialistas» lo que, en este caso, significa que pocos sociólogos creen que la razón de que la sociología es más fuerte en unos países que en otros tiene que ver con la biología o el clima o con diferencias culturales inalterables. Además, los sociólogos han tendido a creer que una perspectiva social, y por tanto una perspectiva intelectual, varía según la posición social. Muchos sociólogos deducen de esta premisa la creencia de que la búsqueda de representaciones plausibles de la realidad social se realiza mostrando en esta realidad una multiplicidad de perspectivas.

Todo esto son, como ya digo, verdades introductorias pero que merece la pena subrayar. En efecto, lo que he dicho constituye una verdad esencial, a la que se le rinde un homenaje constante. Pero poco se ha hecho sobre ello. ¿Qué podemos hacer?, porque además, hay un tercer límite para una asociación como la AIS. La Asociación es muy pobre, y no puede compensar con generosidad la desequilibrada distribución de los recursos globales del mundo académico.

Lo primero que la AIS puede hacer - la más fácil desde el punto de vista financiero, pero probablemente la más importante intelectualmente - es transformar las normas. Debemos reconocer que, por mucho que aspiremos a la posibilidad de propuestas y/o creamos en ellas, el peso de nuestro particularismo (nuestras diversas posiciones sociales) es hoy tan grande, y de tanta consecuencia para la naturaleza de nuestra investigación y de nuestra interpretación de sus resultados, que debemos tenerlo en cuenta sistemáticamente tanto en la ciencia social en la que trabajamos como en las reflexiones que hacemos sobre ella. El particularismo que mostramos todos en nuestro trabajo no sólo determina/influye/distorsiona nuestras evaluaciones de la realidad (es decir, refleja nuestros principios en el sentido amplio de la palabra) sino que determina/influye/distorsiona de muchas (complejas) maneras nuestras epistemologías. El primer efecto es más visible que el segundo.



Nous pouvons améliorer la situation de deux façons: de haut en bas ou de bas en haut. Les deux sont nécessaires. Les deux sont déjà en marche. Les deux ont besoin d'être renforcées. Améliorer la situation de haut en bas signifie qu'une organisation comme l'AIS a besoin d'être constamment consciente de l'importance de ménager une place à toutes les opinions et de la nécessité de travailler fort pour surmonter la sous-représentation numérique dans nos rangs de nombreuses opinions en les sur-représentant lors de la distribution des invitations à nos congrès et colloques pour qu'elles puissent y jouer un rôle intellectuel. Nous devons considérer ceci non comme un geste de bien-être social, voire de justice sociale, mais comme un acte nécessaire pour maximiser le gain intellectuel collectif.

L'amélioration de bas en haut est plus importante et plus difficile. A vrai dire, la sociologie (et tous les modes de connaissance) ne sera vraiment internationale que lorsqu'elle disposera de bases multiples et fortes. Il est important qu'il existe des centres actifs de travail dans différents lieux, possédant chacun une véritable vie interne et une capacité d'interactions suffisante pour engendrer ses propres micro-traditions et sens des priorités. Un premier mécanisme sont les associations régionales. J'ai été récemment invité à assister au XX^{ème} Congrès de la Asociación Latinoamericana de Sociología. Je ne sais pas à quoi ressemblèrent les dix-neuf premiers, mais je peux affirmer que ce vingtième congrès fut extrêmement animé intellectuellement parlant (2000 délégués, y compris un groupe considérable d'étudiants avec leurs propres sessions) et qu'une voix latino-américaine distincte et marquée se fit entendre. Un deuxième mécanisme sont les publications de la région, diffusées avant tout dans la région et présentant leurs résultats en fonction de leurs modes d'analyses. Bien sûr, si, et dans la mesure où, il est possible de créer un lieu de recherche vraiment singulier et très fort qui en plus dépasse le cadre régional, l'impact mondial sera peut être plus important.

Je n'appelle point à l'isolationnisme régional. J'appelle à la création de bases institutionnelles solides pour une sociologie mondiale. A partir du seul moment où ces structures régionales seront vraiment actives, et vraiment originales, nous serons en mesure de surmonter la version particulariste de revendication universaliste qui prédomine aujourd'hui. C'est ce propos qui fut à l'origine de ma précédente lettre sur le langage de la communauté scientifique. Loin d'être une question administrative (les commodités de la communication), la question du plurilinguisme est un autre aspect de l'effort de création d'un «universalisme pluraliste».

ing space for all points of view and working hard at overcoming the numerical underrepresentation in our ranks of any points of view by overrepresenting them proportionately in our allocation of invitations to play intellectual roles at our congresses and colloquia. We must regard this not as acts of social welfare or even social justice but as acts required in order to maximize collective intellectual gain.

The bottom up is more important and more difficult. In reality, sociology (and all modes of knowledge) will only be truly international when there are strong multiple bases. What is important is that there are vibrant nodes of work in different loci, each of which has a real internal life and sufficient interaction to create its own minitransmissions and sense of priorities. One mechanism is regional associations. I was recently invited to attend the XXth Congress of the *Asociación Latinoamericana de Sociología*. I do not know what the first nineteen were like, but I can say that the twentieth was extremely alive intellectually (2000 delegates, including a significant group of students, with their own sessions) and with a distinctive and unmistakable Latin American voice. Another mechanism is publications of the region, circulating first of all in the region and addressing its issues in terms of its modes of analyses. Of course, if, and to the extent that, one can create very strong singular research loci with outreach in the region, the worldwide impact will be perhaps greatest.

I am in no sense calling for the creation of solid institutional bases for a world sociology. Only when these regional bases are truly vibrant, and truly original, will be able to begin to overcome the particularist variety of universalist claims which now prevails. It was this concern that led to my previous letter on the languages of scholarship. Far from being an administrative question (the conveniences of communication), the question of multilinguality is another aspect of the effort to construct a "pluralistic universalism".

Podemos mejorar la situación de dos maneras: de arriba a abajo y de abajo a arriba. Ambas son necesarias. Ambas están en marcha. Ambas necesitan ser reforzadas. Para mejorar la situación de arriba a abajo significa que una organización como la AIS debe ser consciente constantemente de la importancia de dejar sitio a todos los puntos de vista y de esforzarse para aumentar su baja representación numérica entre nuestros rangos, dándoles una representación proporcional al invitarlos a jugar un papel intelectual en nuestros congresos y coloquios. Debemos considerarlo no como un acto de caridad social, ni siquiera de justicia social, sino como acto requerido para maximizar los beneficios intelectuales colectivos.

De abajo a arriba es más importante y más difícil. En realidad, la sociología (y todas las formas del saber) llegará a ser sólo verdaderamente internacional cuando existan las múltiples fuertes bases. Lo importante es que haya vibrantes nodos de trabajo en diferentes lugares, en los que haya una verdadera vida interna y suficiente interacción para crear sus propias minitransmisiones y sentido de prioridades. Un tipo de mecanismo son las asociaciones regionales. Recientemente me invitaron a participar en el XX Congreso de la *Asociación Latinoamericana de Sociología*. No sé cómo se desarrollaron los otros diecinueve, pero puedo decir que el vigésimo fue extremadamente vivo intelectualmente (2000 delegados, incluyendo un grupo considerable de estudiantes con sesiones propias) y dotado de un distintivo e inconfundible carácter latinoamericano. Otro mecanismo son las publicaciones de la región, distribuidas sobretudo en la región y que tratan de sus problemas bajo puntos de análisis propios. Naturalmente, y hasta cierto punto, si se pueden crear centros de investigación muy fuertes con proyección en toda la región, el impacto mundial será probablemente más grande.

De ningún modo quiero proponer un aislamiento regional. Propongo la creación de bases institucionales sólidas para la sociología mundial. Sólo cuando estas bases regionales sean realmente vibrantes, y realmente originales, serán capaces de empezar a sobrepasar la variedad particularista de afirmaciones universalistas que prevalecen hoy en día. Fue esta preocupación la que me llevó a escribir mi carta anterior sobre el idioma del mundo académico. Lejos de ser un problema administrativo (las conveniencias de la comunicación), el problema del plurilingüismo es otro aspecto del esfuerzo por construir un «universalismo pluralista».

5

Novembre 1996

Lettre du Président No 5

La sociologie à un carrefour intellectuel

Nous nous approchons de la fin du vingtième siècle et de la fin du millénaire. Nous savons que d'un point de vue historique ces moments sont perçus avec un mélange de respect, de peur et d'inquiétude, et souvent aussi avec un espoir messianique. Je crois, cependant, qu'il existe des raisons plus importantes que les accidents du calendrier pour mettre en évidence que la sociologie en tant qu'ensemble intellectuel et organisationnel se trouve à un carrefour. D'un point de vue intellectuel, nous pouvons faire remonter nos traditions, définies de manière stricte, à peut-être 150 ans. D'un point de vue organisationnel, nous existons depuis tout au plus 100 ans, et cela seulement dans quelques pays. En 1998, lors du XIV^{ème} Congrès Mondial de Montréal, l'Association Internationale de Sociologie ne fêtera que son cinquantième anniversaire.

Dans un sens, nous sommes adultes. Je crois que nous pouvons affirmer qu'aujourd'hui nous avons effectivement un héritage, qui est largement partagé par des personnes qui se dénomment sociologues. Il existe certainement un groupe vaste et étendu de personnes qualifiées qui portent cette étiquette. Toutefois, le public ne nous estime pas trop et notre propre estime laisse à désirer. Je dis cela par rapport aux commentaires que j'ai souvent entendus ces cinq dernières années, et cela presque partout, à l'effet que la discipline est atomisée, n'a pas de centre et manque de direction commune. Personnellement, je crois que l'on peut affirmer la même chose à propos de presque tous les groupes disciplinaires à l'intérieur des sciences sociales et au-delà. Mais pourtant nous l'entendons dire par des sociologues. (D'autres groupes font peut-être circuler le même type d'évaluation; je ne sais pas.)

En tout cas, comme les Thomas nous ont enseigné, «quand les hommes (sic!) définissent une situation comme réelle, elle est réelle dans ses conséquences». Je crois qu'il existe de bonnes raisons pour que les sociologues aient le sentiment de se trouver dans une sorte de crise. Le récent rapport de la Commission Gulbenkian que j'ai moi-même présidée, *Ouvrir les sciences sociales*¹, analyse quelles conditions dans le monde de l'après-1945 ont créé ce sentiment de confusion, d'empiétement et d'incertitude au sujet de la justification sous-jacente aux sciences sociales, et je ne vais pas répéter ici ces propos. Je me soucie plus de ce que l'AIS en tant qu'organisation peut faire pour répondre à ce besoin collectif de ses membres.

Nous avons choisi pour le Congrès de Montréal un thème qui, espérons-le, permettra aux participants de débattre cette question dans tous ses aspects. Le titre choisi par le Comité du Programme est "La connaissance sociale: héritage, défis et perspectives". Ces mots sont censés orienter le débat dans trois directions: vers le passé, notre héritage; vers le présent, les défis de l'héritage; vers le futur, les perspectives de la sociologie et des sciences sociales au XXI^{ème} siècle.

Le premier problème est comment tenir un débat. Il n'est pas si simple dans un congrès qui va compter au moins 5000 participants, et peut-être jusqu'à 7000, de faire en sorte que tout le monde ait le sentiment de participer à un quelconque débat, quelle que soit son importance. Le Comité du Programme fera son possible, en faisant des Symposia des lieux de discussions authentiques. Nous ne voulons pas avoir des séries d'interventions monotones et sans rapport entre elles, mais plutôt des tables rondes ou des débats ou d'autres mécanismes qui seront axés sur des problèmes intellectuels dont nous avons besoin de discuter, nous permettant d'en parler directement les uns avec les autres.

En outre, l'AIS organise une série de colloques à l'échelle régionale (petits en taille, mais à travers le monde entier) où cette question aura été discutée du point de vue de chaque région.

November 1996

Letter from the President, No. 5

Sociology at an Intellectual Crossroads

We are approaching the end of the twentieth century and the end of a millenium. We know that, historically, such moments are seen with a mixture of awe, fear, and uneasiness, and sometimes also with messianic hope. I think however there are more substantial reasons than the accidents of the calendar to suggest that sociology as an intellectual and organizational construct is at a crossroads. Intellectually we trace our traditions, narrowly defined, back perhaps 150 years. Organizationally, we exist at most just over 100 years, and that just in a few countries. The International Sociological Association will be celebrating only its fiftieth anniversary at its XIVth Congress in Montréal in 1998.

In a sense, we are mature. I think we can say we do have today a heritage, one indeed that is widely shared among persons who call themselves sociologists. We certainly have an extensive and widespread cadre of well-trained persons bearing the label. However, our public esteem is not very high. And our self-esteem leaves something to be desired. I say this in the light of the comments that I have heard repeatedly in the last five years, and virtually everywhere, that the discipline is splintered, has no center, and has no collective direction. Personally I think the same thing can be said about virtually every disciplinary group within the social sciences, and beyond. But we hear this nonetheless from sociologists. (Perhaps the other groups are circulating the same internal assessment among themselves; I am not sure.)

In any case, as the Thomases have taught us, "when men [sic!] define a situation as real, it is real in its consequences." I think there are good reasons why sociologists have this sense that they are in some sort of crisis. The recent report of the Gulbenkian Commission which I chaired, *Open the Social Sciences*¹, analyzes what it is in the conditions of the post-1945 world that have created this sense of confusion, overlapping, and uncertainty of underlying justification in the social sciences, and I shall not repeat the argument here. I am concerned here rather with what the ISA as an organization can do to face up to this collective need of its members.

We have chosen for the Montreal Congress a theme that we hope will permit the participants to discuss this issue in all its aspects. The title chosen by the Program Committee is "Social Knowledge: Heritage, Challenges, and Perspectives." The words are intended to point the debate in three directions: to the past, our heritage; to the present, the challenges to the heritage; to the future, the perspectives of sociology and the social sciences in the twenty-first century.

The first problem is how to have a debate. It is not easy in a congress that will have at least 5000 persons present and may have 7000 to give a sense that we are all debating anything, no matter how important. The Program Committee will do what it can, by making of the Symposia loci of authentic discussion. We intend not to have a series of unconnected papers in which speakers drone on, but round-tables, or debate-papers, or other mechanisms that will focus the attention on intellectual issues that we need to talk about, and really discuss the issues with each other.

In addition, ISA has been organizing a series of regional colloquia (small in size, but around the world) which have been discussing this basic theme from the perspective of the region. We expect that this will result in a series of small books that we can sell inexpensively to participants in the congress, and which they can receive in advance of coming to Montréal. We hope thereby to stimulate the thinking of the participants, and most of all to make it clear how differently different regions of the world speak to the same theme. The issue of *Current Sociology*

Noviembre de 1996

Carta No 5 del Presidente

La sociología en una encrucijada intelectual

Nos acercamos al final del siglo veinte y al final del milenio. Sabemos que, históricamente, tales fechas se perciben con una mezcla de temor, miedo e inquietud, y algunas veces también con una esperanza mesiánica. Pienso sin embargo que hay razones más importantes que los accidentes del calendario para sugerir que la sociología, como una construcción intelectual y organizativa, se encuentra en una encrucijada. Desde el punto de vista intelectual podemos retroceder unos 150 años en nuestras tradiciones, estrechamente definidas. Desde el punto de vista organizativo, existimos desde hace poco más de 100 años, y eso sólo en algunos países. La Asociación Internacional de Sociología celebrará sólo su 50 aniversario en el XIV Congreso Mundial de Sociología en Montréal en 1998.

En un sentido, somos adultos. Creo que podemos decir que hoy poseemos una herencia, una que realmente está ampliamente compartida por las personas que se llaman a sí mismas sociólogos. Ciertamente tenemos una extensa y amplia representación de personas bien formadas que lleva este nombre. Sin embargo, nuestra estima pública no es muy alta. Y nuestra autoestima deja que desear. Lo digo en luz de los comentarios que vengo oyendo repetidamente en los últimos cinco años en casi todos los lugares, sobre el hecho que la disciplina está fraccionada y no tiene centro ni dirección colectiva. Personalmente pienso que lo mismo puede decirse sobre prácticamente cualquier disciplina dentro de las ciencias sociales, y más allá. Pero aún así, lo oímos de boca de los sociólogos. (Quizá dentro de otras disciplinas circula la misma evaluación interna; no estoy seguro).

En cualquier caso, como los Thomas nos han enseñado, «cuando los hombres [sic!] definen una situación como real, es real en las consecuencias». Creo que son muy buenas las razones por las que los sociólogos tienen el sentimiento de que se encuentran en algo así como una crisis. En el reciente informe de la Comisión Gulbenkian que yo presidí, *Abrir las ciencias sociales*¹, se analiza en qué medida las condiciones del mundo posterior a 1945 han creado este sentimiento de confusión, de superposición y de inseguridad en la justificación fundamental de las ciencias sociales, pero no voy a repetir aquí el argumento. Me preocupa más bien aquí qué puede hacer la AIS, como organización, para enfrentarse a esta necesidad colectiva de sus miembros.

Hemos escogido para el Congreso de Montréal un tema que esperamos permita a los participantes debatir este problema en todos los aspectos. El título escogido por el Comité de Programa es «El saber social: Herencia, desafíos, perspectivas». Con estas palabras se pretende dirigir el debate en tres direcciones: al pasado, nuestra herencia; al presente, los desafíos de la herencia; al futuro, las perspectivas de la sociología y de las ciencias sociales en el siglo veintiuno.

El primer problema es cómo organizar el debate. No será nada fácil, en un congreso que tendrá al menos 5.000 personas presentes, y hasta 7.000, dar la sensación de que estemos debatiendo algo, sea cual sea su importancia. El Comité de Programa hará lo posible para que los Simposia sean lugares de auténtico debate. Nos proponemos evitar una serie de ponencias desconectadas y monótonas y organizar, en cambio, mesas redondas, charlas sobre una ponencia, u otros mecanismos que centren la atención en los problemas intelectuales de los que necesitamos hablar y discutir realmente entre nosotros.

Además, la AIS ha estado organizando una serie de coloquios regionales (de tamaño pequeño, pero a través del mundo) que han estado discutiendo este tema básico desde una perspectiva regional. Esperamos que como resultado se publique una colección de pequeños libros que venderemos a un precio módico a los participantes del Congreso, quienes pueden procurárselos antes de llegar a Montreal. Esperamos estimular con ello el pensamiento de los participantes, y sobre todo dejar claro cómo

5

Nous espérons que ceci débouchera sur la publication d'une collection de petits livres que nous pourrons vendre à prix réduits aux participants du congrès, de sorte qu'ils puissent les recevoir avant de se rendre à Montréal. De cette façon, nous comptons stimuler la réflexion des participants et surtout nous voulons mettre en évidence à quel point sont différentes les approches des diverses régions du monde sur le même sujet. Le numéro de *Current Sociology* qui paraîtra juste avant le congrès abordera aussi cette question. Nous espérons que les différentes associations nationales et les comités de recherche mèneront leur propre réflexion à ce sujet et cela, si possible, avant le Congrès.

Mais tous ces efforts n'auront que peu de résultats si les participants individuels n'ont pas commencé chacun leurs propres réflexions intérieures et leurs propres interprétations des questions devant nous. Quelles sont donc ces questions? Voici la liste qu'un sociologue vous propose:

- 1 Comment devrions-nous, comment pouvons-nous définir «l'héritage de la sociologie»? Est-ce que cet héritage est vraiment présent dans notre travail courant? Est-ce que notre héritage est différent de celui des autres sciences sociales, et dans ce cas, en quoi? S'il est différent, pourquoi est-il différent, et à quel point les bases intellectuelles de cette différence sont-elles fondées, par opposition aux différences organisationnelles?
- 2 Quels sont les plus importants défis de cet héritage qui sont nés au cours des 50 dernières années? Et d'où sont venus les plus importants défis - au sein de la discipline elle-même ou de l'extérieur? des premiers centres de sociologie (Europe occidentale et Amérique du Nord) ou du reste du monde? Est-ce que les défis ont vraiment secoué la profession ou au contraire ont-ils été simplement absorbés? Affectent-ils de la même façon d'autres disciplines voisines? Y a-t-il des défis aux frontières même des disciplines, et dans la mesure où ils existent, comment y réagissons-nous?
- 3 Quelles sont nos perspectives? En regardant vers l'avenir, disons d'ici cinquante ans, pensons-nous vraiment que la sociologie (ou même la science sociale dans son ensemble) sera plus forte d'un point de vue intellectuel et organisationnel qu'elle ne l'est maintenant ou sommes-nous plutôt en phase stagnante voire de déclin? Quelle que soit votre réponse à cette question, est-ce que cette trajectoire est largement hors de notre contrôle collectif ou y a-t-il des manières par lesquelles nous pourrions l'affecter considérablement? Surtout, sommes-nous satisfaits de nos principes épistémologiques de base ou ont-ils besoin d'une quelconque réorganisation drastique?

J'ai intitulé cette lettre, «La sociologie à un carrefour intellectuel». Peut-être n'êtes-vous même pas d'accord avec le titre. Mais je crois que l'image de la sociologie (même si ce terme va continuer à exister), et plus encore de la science sociale, sera radicalement transformée au cours des prochaines cinquante années et que nous allons réévaluer notre héritage, non pas en le rejetant mais en le reformulant dans une perspective plus large et sur de nouvelles bases épistémologiques.

Je n'attends pas de consensus immédiat sur ces questions. Tout au contraire! Nous nous sommes divisés en plusieurs camps: selon nos préférences traditionnelles pour des modes de connaissance plus nomothétiques ou bien plus idiographiques; selon nos différentes situations sociales (région du monde, classe, race, sexe, entre autres) ou selon nos convictions du rôle social de l'intellectuel. Nos instincts politiques ne sont pas non plus sans rapport avec nos choix intellectuels. Ce que je crois c'est qu'il existe assez de *Gemeinschaft* parmi nous pour qu'un débat intellectuel sérieux mené avec courtoisie puisse être possible et même fécond. Je vous demande de venir à Montréal pour participer à ce débat (qui doit bien sûr se poursuivre aussi bien avant qu'après) et de vous y rendre en vous ayant préparé à prendre part à ce débat collectif (au lieu de rester dans un coin à discuter avec vos amis intellectuels et sociaux à propos des dernières nouveautés de votre domaine d'intérêt particulier).

Si un grand nombre d'entre nous agit ainsi, le congrès de Montréal sera un événement intellectuel passionnant en lui-

just before the congress will also speak to this theme. We hope that various national associations and research committees will also conduct their own reflection on the theme, if possible before the congress.

But all of this will do little good if the individual participants have not begun their personal, inward cogitation and interpretation of the issues before us. What are these issues? Here I give you one sociologist's list.

- 1 How should we, how do we, define the "heritage of sociology"? Does this heritage really inform current work? Is our heritage different from that of other social sciences, and if so, in exactly what ways? If it is different, why is it different, and how sound are the intellectual, as opposed to organizational, bases of this difference?
- 2 What are the most significant challenges to this heritage that have been put forth within the last 50 years? And from where have the important challenges come - from within the discipline, or from outside it? from within the earliest centers of sociology (western Europe and North America) or from the rest of the world? Have the challenges really shaken the profession, or are they simply being absorbed? Are the challenges equally affecting neighboring disciplines? Are there challenges to the disciplinary boundaries themselves, and to the degree that there are, how have we been reacting?
- 3 What are our perspectives? Looking ahead say fifty years, do we really expect sociology (or even social science as a whole) to be stronger intellectually and organizationally than it is now, or are we rather stagnating or even declining? Whatever your answer to this question, is this trajectory largely outside our collective control, or are there ways in which we could affect it significantly? Above all, are we satisfied with our basic epistemological premises, or are they in need of some drastic reorganization?

I have entitled this letter, "Sociology at an Intellectual Crossroads." Perhaps you do not even agree with the title. But I believe that the picture of sociology (if such a term even continues to exist) and more fundamentally of social science will be transformed radically in the next fifty years, and that we shall reevaluate our heritage, not rejecting it but reformulating it in a broader context, and on new epistemological premises.

I do not expect any instant consensus in respect of these questions. Quite the contrary! We are divided among ourselves in many serious ways: along traditional preferences for more nomothetic or more idiographic modes of scholarship; in terms of our social location (region of world, class, race, gender among others), and in terms of our belief in the social role of the intellectual. Nor are our political instincts irrelevant to our intellectual choices. What I do think is that enough *Gemeinschaft* exists among us that a serious intellectual debate conducted with civility is possible and can be fruitful. I ask you to come to Montréal to take part in that debate (which must of course go on, as well, before and after), and to come to Montréal having prepared yourself to take part in that collective debate (as opposed to staying in a corner discussing with your intellectual and social friends the latest variation on your special area of interest).

If a large number of us do this, the Montréal congress will be an exciting intellectual event in itself, and may be able to contribute to reinvigorating us with the sense of self-esteem and mission that is a crucial element in intellectual activity. If in addition we can reduce some of the cleavages that are real within the discipline and between it and other social sciences, then we shall have accomplished a great deal.

las diferentes regiones del mundo hablan de forma diferente del mismo tema. El volumen de *Current Sociology* anterior al Congreso tratará también este problema. Esperamos también que diversas asociaciones nacionales y comités de investigación hagan, si fuera posible antes del Congreso, su propia reflexión sobre este tema.

Pero todo esto tendrá poco efecto si los participantes no han empezado todavía a realizar las reflexiones personales e interpretaciones de los problemas a los que nos enfrentamos. ¿Cuáles son estos problemas? He aquí la lista que propone un sociólogo.

- 1 ¿Cómo deberíamos definir, cómo definimos, «herencia de la sociología»? ¿Influye verdaderamente esta herencia en el trabajo actual? ¿Es nuestra herencia diferente de la de otras ciencias sociales? Si es así, ¿de qué manera exactamente? Si es diferente, ¿por qué es diferente? y ¿cómo de razonables son las bases intelectuales, frente a las organizativas, de esta diferencia?
- 2 ¿Cuáles son los desafíos más significativos de esta herencia, en los últimos 50 años? ¿De dónde provienen estos importantes desafíos: de la disciplina en sí o del exterior? ¿De los primeros centros de sociología (Europa Occidental y América del Norte) o del resto del mundo? ¿Los desafíos han agitado verdaderamente la profesión o han sido absorbidos? ¿Están estos desafíos afectando igualmente las disciplinas vecinas? Los desafíos, ¿están dirigidos a las fronteras disciplinarias? Y si es así, ¿cómo hemos estado reaccionando?
- 3 ¿Cuáles son nuestras perspectivas? Dentro de unos cincuenta años, ¿esperamos verdaderamente que la sociología (o incluso las ciencias sociales como un todo) será más fuerte intelectual y organizativamente de lo que es ahora, o estamos más bien estancados o incluso decayendo? Sea cual sea su respuesta, ¿está esta trayectoria en su mayor parte fuera de nuestro control colectivo, o existe alguna manera de poder influir significativamente sobre ella? Sobre todo, ¿estamos satisfechos con nuestras premisas epistemológicas básicas, o necesitan una reorganización drástica?

He titulado esta carta, «La sociología en una encrucijada intelectual». Quizás no esté de acuerdo con el título, pero creo que la imagen de la sociología (si tal término aún existe) y más fundamentalmente de la ciencia social, se transformará radicalmente en los próximos cincuenta años y que reevaluaremos nuestra herencia, no rechazándola sino reformulándola en un contexto más amplio y sobre nuevas premisas epistemológicas.

No espero ningún consenso inmediato con respecto a estas preguntas. ¡Todo lo contrario! Estamos divididos de diferentes maneras: según preferencias tradicionales por un modo de pensamiento más nomotético o más idiográfico; en términos de nuestra posición social (región del mundo, clase, raza, género, entre otros); y en términos de nuestras creencias sobre el papel social del intelectual. Tampoco nuestros instintos políticos son irrelevantes para nuestras elecciones intelectuales. Sin embargo, en mi opinión, hay suficiente "Gemeinschaft" entre nosotros para llevar a cabo civilizadamente un debate intelectual, que además sea provechoso. Le ruego que venga a Montreal para participar en este debate (que ciertamente debe perseguirse, antes y después del congreso), y que venga a Montreal habiéndose preparado para participar en este debate colectivo (en lugar de quedarse en un rincón con sus amigos intelectuales y sociales discutiendo sobre las últimas variaciones en su área de interés particular).

Si un gran número de nosotros lo hace así, el Congreso de Montreal será un acontecimiento intelectualmente excitante en sí y quizás contribuya a reestimar nuestra autoestima y misión que es un elemento crucial en la actividad intelectual. Si además podemos reducir algunas divisiones reales en la disciplina y entre ella y otras ciencias sociales, entonces habremos conseguido mucho.

1 I. Wallerstein et al., *Open the Social Sciences: Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences* (Stanford: Stanford University Press, 1996). There are also editions in Spanish, French, German, Chinese, Korean, Dutch, Italian, Japanese, Portuguese, Turkish and forthcoming in other languages.

1 I. Wallerstein et al., *Open the Social Sciences: Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences* (Stanford: Stanford University Press, 1996). Ediciones en: *Abrir las Ciencias Sociales* (México: Siglo XXI). Existen también ediciones en alemán, chino, coreano, francés, italiano, japonés, neerlandés, portugués, turco, y otras ediciones que se publicarán pronto en otras lenguas.



même, tout en étant capable de contribuer à rehausser le sens de notre propre estime et de notre mission qui sont des éléments essentiels de l'activité intellectuelle. Si, en plus, nous sommes capables de réduire les clivages, qui existent dans la discipline et entre celle-ci et les autres sciences sociales, nous aurons réussi quelque chose d'important.

1 I. Wallerstein et al., *Open the Social Sciences: Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences* (Stanford: Stanford University Press, 1996). En édition française: *Ouvrir les Sciences Sociales* (Paris: Descartes & Cie.). Il existe aussi des éditions en allemand, chinois, coréen, espagnol, italien, japonais, néerlandais, portugais, turque, et de nouvelles éditions sont en train d'être publiées dans beaucoup d'autres langues.

6

Avril 1997

Lettre du Président, No 6 *L'Occident et les autres*

Quand les sciences sociales ont été élaborées au cours du dix-neuvième siècle, il s'agissait à l'origine d'un ensemble de pratiques situées dans quelques pays, cinq notamment: le Royaume Uni, la France, l'Allemagne, l'Italie et les États-Unis. Il allait de soi que les disciplines émergentes - en particulier, l'histoire, l'économie, la science politique et la sociologie - s'occupèrent principalement de la réalité empirique de ces cinq pays et plus généralement de celle de «l'Occident». C'était en fait la problématique intellectuelle de la «modernité» qui était l'objet sous-jacent du questionnement intellectuel dans les sciences sociales: ce qu'elle était, quels étaient les «problèmes» sociaux qu'elle provoquait et comment nous pouvions mieux comprendre son évolution.

En même temps, les scientifiques sociaux étaient conscients que «l'Occident» ne représentait pas l'ensemble du monde. Cependant, au dix-neuvième siècle, ils croyaient aussi que le non-Occident était non-moderne, et par conséquent fondamentalement différent de l'Occident. La question qui s'ensuivait était à la fois pourquoi étudier le non-Occident et comment étudier le non-Occident. D'une certaine manière, la réponse à pourquoi «l'Occident» devait étudier «les autres» servit à définir à quel point ils étaient différents de l'Occident, dans quelle mesure ils étaient non-«modernes» et en conséquence comment «l'Occident» était moderne. La réponse à comment étudier le non-Occident fut double. D'une part, on créa des disciplines spéciales pour étudier le non-Occident: l'anthropologie pour l'étude des soi-disant peuples primitifs, et les études orientales pour l'étude des soi-disant grandes civilisations (la Chine, l'Inde, le monde arabe, etc.). D'autre part, cependant, les scientifiques sociaux, principalement les sociologues, créèrent des concepts qui définissaient les différences essentielles entre l'Occident et les autres en termes de groupes d'antinomies: statut et contrat (Maine), société militaire et société industrielle (Spencer), solidarité mécanique et solidarité organique (Durkheim), légitimation traditionnelle et légitimation juridico-rationnelle (Weber), les «*pattern variables*» de Parsons.

La transformation du monde depuis 1945 a ébranlé les bases sociales de ces constructions intellectuelles du dix-neuvième siècle. La diffusion de la science sociale aux quatre coins de la terre et, surtout, la réaffirmation politique du monde non-occidental, ont soulevé des questions fondamentales au sujet de la distinction entre l'Occident et les autres. Ces phénomènes contredisaient la logique de l'existence de disciplines séparées appliquées à différentes parties du monde. De nos jours, les sociologues et historiens des États-Unis étudient le Sri Lanka et les anthropologues du Sri Lanka étudient les États-Unis. Et on pourrait multiplier les exemples.

Mais plus importantes encore, des questions ont surgi à propos des antinomies et de leur capacité à définir convenablement le moderne. Actuellement, certains pensent que nous avons dépassé la modernité pour rejoindre un nouveau terrain dénommé post-modernité. D'autres pensent au contraire que le «moderne» n'existe pas du tout, en ce sens que les prétendus changements introduits à l'origine par «l'Occident moderne» n'étaient pas tous si différents des modèles existants dans le reste du monde. Par exemple, la montée de l'Asie de l'Est au cours de ces dernières années s'interprète simplement comme le retour de l'Asie de l'Est à une position centrale dans le monde, après un bref (et dit-on, finalement mineur) intervalle de protagonisme européen.

Ce n'est pas qu'il n'existe plus parmi nous des défenseurs passionnés de la validité de la distinction entre l'Occident et les autres. C'est simplement que cette distinction ne peut plus être considérée comme un truisme, mais qu'elle doit être défendue comme position intellectuelle controversée. Bien sûr, en faire une question de l'Occident et les autres revient à utiliser un langage dérivé de la prédominance géopolitique de

April 1997

Letter from the President, No. 6

The West and the Rest

When the social sciences were constructed in the nineteenth century, it was originally a set of practices located in a few countries, primarily five: Great Britain, France, Germany, Italy, and the United States. It was natural that the emerging disciplines - in particular, history, economics, political science, and sociology - were primarily concerned with the empirical reality of these five countries, and more largely of the "West". It was the presumed intellectual problematic of "modernity" that was the underlying object of intellectual enquiry in the social sciences: what it was, what social "problems" it caused, how we might understand better its evolution.

At the same time, social scientists were aware that the "West" was not the totality of the world. However, in the nineteenth century they also believed that the non-West was non-modern, and therefore fundamentally different from the West. The question consequently that was posed was both why to study the non-West and how to study the non-West. In a sense, the basic answer to why the "West" should study the "rest" was in order to delineate how they were different from the West, in what way they were non-"modern," and therefore in what way the "West" was modern. The answer to how to study the non-West was twofold. On the one hand, special disciplines were established to study the non-West: anthropology for the study of so-called primitive peoples, and Oriental studies for the study of the so-called high civilizations (China, India, the Arab world, etc.). In addition, however, social scientists, primarily sociologists, created concepts that defined the essential difference between the West and the rest in terms of sets of antinomies: status and contract (Maier), military and industrial society (Spencer), mechanical and organic solidarity (Durkheim), traditional and rational-legal legitimation (Weber), the pattern variables of Parsons.

The transformation of the world since 1945 undermined the social basis of these nineteenth-century constructs. The spread of social science to all corners of the earth, and more importantly, the political reassertion of the non-Western world, raised fundamental questions about the distinction between the West and the rest. It undid the logic of having separate disciplines to concern themselves with different parts of the world. Today U.S. sociologists and historians study Sri Lanka, and Sri Lankan anthropologists study the United States. We can all multiply the examples.

But even more importantly, questions have been raised about the antinomies, and how well they define the modern. There are some today who believe that we have all moved beyond modernity, to a new terrain called post-modernity. There are others who believe that the "modern" doesn't really exist at all, in the sense that the presumed changes that the "modern West" introduced were not all that different from continuing patterns in the rest of the world. In particular, some point to the rise of East Asia in recent years as simply the return to centrality of East Asia in the world, after a brief (and, it is argued, ultimately minor) interlude of European assertiveness.

It is not that there are not among us still some passionate defenders of the validity of the distinction between the West and the rest. It is simply that this distinction can no longer be stated as a truism, but must be defended as a controversial intellectual position. Of course, to pose it as a question of the "West" and the "rest" is itself to utilize a language derived from the geopolitical dominance of the West. This dominance, which seemed to be so self-evident in the nineteenth and early twentieth centuries, came to be challenged vigorously in this second half of the twentieth century, and may well become a rapidly diminishing reality in the twenty-first century.

But even if, as a result of the declining position of the Western world, Eurocentrism were to die out as an intellectual force, it

Abril 1997

Carta No 6 del Presidente

El Occidente y los otros

Cuando las ciencias sociales se construyeron en el siglo diecinueve, consistían originalmente una serie de prácticas localizadas en unos pocos países, básicamente cinco: Gran Bretaña, Francia, Alemania, Italia y los Estados Unidos. Es lógico que las disciplinas que surgían por entonces - en particular, la historia, la economía, la ciencia política y la sociología - se preocuparan, principalmente, de la realidad empírica de estos cinco países y, más extensamente, del «Occidente». La supuesta problemática intelectual de la «modernidad» fue el objeto fundamental de la investigación intelectual de las ciencias sociales: qué era, qué «problemas» sociales causaba, cómo podríamos entender mejor su evolución.

Al mismo tiempo, los científicos sociales fueron conscientes de que el «Occidente» no era la totalidad del mundo. Sin embargo, en el siglo diecinueve creían que el no-Occidente era no-moderno, y, por eso, fundamentalmente distinto del Occidente. La pregunta que, consecuentemente, se planteó fue el porqué y el cómo estudiar el no-Occidente. En algún sentido, la respuesta básica a porqué el «Occidente» debía estudiar a los «otros» fue para definir sus diferencias con Occidente, saber de qué forma eran no-«modernos», y así saber de qué manera el «Occidente» era moderno. La respuesta a cómo estudiar el no-Occidente fue doble. Por un lado, se establecieron disciplinas especiales para estudiar el no-Occidente: la antropología para estudiar los llamados pueblos primitivos, y los estudios orientales para investigar las llamadas grandes civilizaciones (China, India, el mundo árabe, etc.). Adicionalmente, sin embargo, los científicos sociales, principalmente sociólogos, crearon conceptos que definían la diferencia esencial entre el Occidente y los otros en términos de una serie de antinomias: estatuto y contrato (Maier), sociedad militar e industrial (Spencer), solidaridad mecánica y orgánica (Durkheim), legitimación tradicional y racional-legal (Weber), los patrones variables de Parsons.

La transformación del mundo desde 1945 minó las bases sociales de estas construcciones del siglo diecinueve. La extensión de las ciencias sociales a todos los rincones del mundo, y más importante aún, la reafirmación política del mundo no-Occidental, plantearon preguntas fundamentales sobre la distinción entre el Occidente y los otros. Deshizo la lógica de tener disciplinas separadas dedicadas a diferentes partes del mundo. Hoy sociólogos e historiadores de los Estados Unidos estudian Sri Lanka y antropólogos de Sri Lanka estudian los Estados Unidos. Todos podemos multiplicar los ejemplos.

Pero aún más importante son las preguntas que fueron planteadas sobre las antinomias, y con qué exactitud definen lo moderno. Hoy en día, algunos creen que todos hemos pasado ya más allá de la modernidad, a un nuevo terreno llamado la pos-modernidad. Hay otros que creen que lo «moderno» no existe realmente, en el sentido de que los presuntos cambios que el «Occidente moderno» introdujo no fueron tan diferentes de los patrones existentes en el resto del mundo. En particular, algunos interpretan el ascenso del Lejano Oriente en los últimos años simplemente como el retorno a una posición central en el mundo, después de un breve (y, se argumenta, pequeño) interludio de autoafirmación europea.

No es que no queden entre nosotros defensores apasionados de la validez de la distinción entre el Occidente y el resto del mundo. Ocurre simplemente que esta distinción ya no puede ser considerada un dogma, sino que tiene que ser defendida como una postura intelectual controvertida. Obviamente, al plantear el problema de «Occidente» y los «otros» se utiliza el lenguaje derivado de la dominación geopolítica del Occidente. A esta dominación, que parecía tan evidente por sí misma en los siglos diecinueve y veinte, ha llegado a ser vigorosamente desafiada en esta segunda mitad del siglo veinte, y puede llegar a disminuir rápidamente en el siglo veintiuno.



l'Occident. Cette prédominance, qui semblait si évidente au dix-neuvième siècle et au début du vingtième, a fini par être sérieusement défiée dans la deuxième moitié du vingtième siècle et peut parfaitement devenir une réalité décroissante au cours du vingt et unième siècle.

Mais même si l'eurocentrisme devait disparaître en tant que force intellectuelle à la suite du déclin du monde occidental, il pourrait bien sûr être simplement remplacé par d'autres «centrismes», par exemple, le japonocentrisme ou le sinocentrisme. Nous n'en savons encore rien. Néanmoins, les débats intellectuels ne changeront pas simplement à cause d'un changement de la localisation géographique du centre. Car le problème intellectuel fondamental reste la relation entre l'universel et le particulier dans les sciences sociales.

Il existe un niveau où toute activité cognitive est une recherche d'universaux, d'explications qui interprètent la réalité empirique, ce qui revient à dire qu'on explique la réalité perçue en termes de quelque chose d'autre. Ce quelque chose d'autre doit être un universel auquel on doit aspirer. Mais il existe un autre niveau où toute activité cognitive est particulariste, du moment où cette activité est conduite par des individus ou des groupes qui ont des origines sociales et des attaches sociales, et ceci aussi loin que leurs attaches personnelles leur permettent de dériver. Aucune activité cognitive universalisatrice ne peut jamais atteindre pleinement une position universaliste. Aucune activité cognitive particulariste ne peut jamais s'empêcher de faire des revendications sous la forme de mini-grands récits.

La manière dont nous avons affronté ce dilemme au cours des derniers 150-200 ans a consisté, dans l'ensemble, à prendre partie, à préférer une orientation plutôt qu'une autre, à être nomothétique ou idiographique, à avoir une seule science sociale pour toute l'humanité ou à en avoir deux (une pour l'Occident et une pour les autres). Ce que nous pouvons voir plus clairement aujourd'hui est que nous ne pouvons pas vraiment choisir entre l'universel et le particulier, de la même manière que nous ne pouvons pas non plus choisir entre le structurel et l'historique. Nous sommes réduits à analyser toute chose dans sa contradiction comme étant à la fois une expression de l'universel et une représentation de l'irréductible particulier, les deux ayant une structure qui peut être décrite et donc fixée et une histoire qui fait que la structure est immédiatement différente de ce qu'elle était l'instant avant.

Le problème auquel est confrontée la science sociale aujourd'hui est de développer une méthodologie qui soit en accord avec cette incapacité de choisir et qui assume collectivement la charge de bâtir un universalisme pluraliste. Le fait que ceci semble extrêmement difficile et rempli de grands pièges logiques n'est pas une excuse pour ne pas poursuivre dans cette voie, car je crois que c'est la seule voie qui existe dans la sombre forêt où nous nous trouvons d'un point de vue intellectuel. L'Occident et les autres? L'Orient et l'Occident? Le Nord et le Sud? Oui, bien sûr, et non, bien sûr que non.

might of course merely come to be replaced by other "centrism" - Japanocentrism, or Sinocentrism, for example. We do not yet know. Nonetheless, the intellectual issues would not change simply because the geographical locus of the center changed. For the fundamental intellectual issue is the relationship of the universal and the particular in social science analysis.

There is a sense in which all knowledge activity is a search for universals, for explanations that interpret empirical reality, which has to mean that one is explaining the perceived reality in terms of something else. This something else has to be an aspiring universal. But there is another sense in which all knowledge activity is particularistic, since this activity is conducted by individuals and groups who are socially generated, and socially anchored, however far their particular anchors permit them to roam. No universalizing knowledge activity can ever fully achieve a universalist stance. No particularizing knowledge activity can ever escape making claims that take the form of at least mini-grand narratives.

The way we have dealt with this dilemma for the past 150-200 years has been, on the whole, to choose sides, to prefer the one orientation or the other, to be nomothetic or idiographic, to have one social science for humanity or to have two (one for the West and one for the rest). What perhaps we may be able to see more clearly today is that we cannot really choose between the universal and the particular, any more than we can choose between the structural and the historical. We are condemned to analyzing everything in its contradiction as simultaneously an expression of the universal and representative of the irretrievably particular, as having both a structure which is describable and hence fixed, and having a history such that the structure is always immediately different from what it was the instant before.

The problem before social science today is to evolve a methodology that is consonant with this inability to choose, and to assume collectively the burden of constructing a pluralistic universalism. The fact that this seems incredibly difficult, and full of large logical traps, is no excuse for not proceeding down this path, since I believe this is the only path that exists in the dark forest in which we find ourselves intellectually. The West and the rest? the East and the West? the North and the South? Yes, of course, and no, of course not.

Pero incluso si, como resultado de la posición declinante del mundo occidental, el eurocentrismo desapareciera como fuerza intelectual, podría por supuesto llegar a ser reemplazado por otros «centrismos»: nipocentrismo, chinocentrismo, por ejemplo. Todavía no lo sabemos. Sin embargo, los problemas intelectuales no cambian porque cambie el lugar geográfico del centro, ya que el problema intelectual básico es la relación entre lo universal y lo particular en el análisis de las ciencias sociales.

Existe una percepción en la que toda la actividad intelectual es una búsqueda de lo universal, de explicaciones que interpretan la realidad empírica, lo que viene a decir que uno está explicando la realidad percibida en términos de algo más. Este algo más tiene que ser una aspiración a lo universal. Pero hay otra percepción en la que la actividad intelectual es particularista, porque esta actividad la desarrollan personas y grupos que están socialmente condicionados y socialmente anclados, sin importar hasta dónde sus particulares anclajes les permiten deambular. Una actividad intelectual que universalice, jamás podría conseguir plenamente una postura universalista. Una actividad intelectual que particularice, jamás podría evitar las reclamaciones que adopten la forma de, al menos, una pequeña-gran narración.

La forma en la que hemos tratado este dilema durante los últimos 150-200 años ha sido, en general, elegir posiciones, preferir una orientación a otra, ser nomotéticos o idiográficos, tener una única ciencia social para toda la humanidad o tener dos (una para el Occidente y otra para el resto del mundo). Lo que quizás podamos ver con más claridad hoy es que realmente no podemos elegir entre lo universal y lo particular, igual que no podemos elegir entre lo estructural y lo histórico. Estamos condenados a analizar todo en su contradicción, simultáneamente como una expresión de lo universal y como una representación de lo irremediablemente particular, donde ambas tienen una estructura describable y por tanto fija, y tienen una historia tal que la estructura es siempre inmediatamente diferente de lo que había un momento antes. El problema que hoy se plantean las ciencias sociales es desarrollar una metodología de acuerdo con su incapacidad para elegir y asumir colectivamente el peso de la construcción de un universalismo pluralista. El hecho de que esto parezca increíblemente difícil, y lleno de grandes trampas lógicas, no es excusa para no seguir este camino, porque creo que es el único camino que existe en el oscuro bosque en el que nos encontramos intelectualmente. ¿El Occidente y los «otros»? ¿El Este y el Oeste? ¿El Norte y el Sur? Sí, por supuesto, y no, por supuesto que no.



Octobre 1997

Lettre du Président No 7

Différenciation et reconstruction dans les sciences sociales

La différenciation est l'un des concepts de base de la sociologie. Elle se réfère à un processus - supposé - par lequel des tâches que l'on considérerait comme particulières ou ne relevant que d'une seule personne et/ou d'un groupe sont divisées de telle sorte qu'on les considère comme multiples et relevant de plus d'un acteur. Il s'agit d'un concept morphologique; il peut donc être appliqué à n'importe quel domaine d'activité. C'est le processus qui aboutit à une division du travail.

On a soutenu que l'une des caractéristiques principales du monde moderne était l'étendue de sa différenciation. Quand on se tourne vers l'analyse des structures du savoir, on trouve une situation qui n'est pas très différente de l'analyse de l'économie politique mondiale. Nos assertions sont d'une grande hétérogénéité. Aujourd'hui, le savoir est divisé en une multiplicité de disciplines, et chaque discipline a une liste toujours plus longue de domaines d'intérêt, dénommés spécialisations. Cependant, nos structures du savoir semblent transcender de nombreuses différences spatiales et temporelles, et une caractéristique déterminante des structures modernes du savoir a été la prééminence, en fait la prédominance, de la prétention qu'un savoir universel existerait, une prétention qui n'admet aucune variation théorique possible de ce qui constitue la vérité. Là encore, nous ne trouvons aucun véritable consensus pour décider laquelle de l'homogénéité ou de l'hétérogénéité serait la voie préférable. En effet, l'intensité des dites guerres scientifiques et culturelles contemporaines témoigne clairement de la profondeur de la division de la communauté scientifique au sujet de cette évaluation.

Considérons maintenant l'Association Internationale de Sociologie. Elle même est le résultat d'un processus de différenciation long de plusieurs siècles. Quand Machiavel, Spinoza ou même Montesquieu écrivirent leurs oeuvres, ils ne s'appelèrent pas sociologues; en effet, un tel concept de «sociologie» n'existait pas. De plus, il n'existait même pas encore de distinction claire entre des catégories aussi vastes que celles de «philosophe» et de «scientifique». Cette dernière distinction, fondamentale au système universitaire que nous avons construit ces deux derniers siècles, fut à l'origine une invention basée sur l'antonomie cartésienne de l'homme et de la nature, qui ne s'est vraiment cristallisée qu'à la fin du dix-huitième siècle. La catégorie conceptuelle supplémentaire des sciences sociales, en tant que troisième domaine de recherche placé entre la science et la philosophie, ou en jargon universitaire, entre la faculté des sciences naturelles et celle qui dans certaines langues est nommée faculté des sciences humaines, n'apparaît qu'au cours du dix-neuvième siècle. Et les différents départements universitaires distinguant diverses sciences sociales ne sont nés qu'entre 1880 et 1945; en outre, cette institutionnalisation ne fut achevée dans de nombreux pays que dans les années 1950 et 1960.

Dans les années 1950 encore, les réunions nationales de sociologues, comme celles de l'AIS, demeuraient des événements intellectuellement unifiés regroupant un petit nombre de scientifiques. Pour avancer dans sa mission, l'AIS créa d'abord un comité de recherche global et ensuite plusieurs comités aux noms spécifiques. Aujourd'hui nous avons cinquante comités de recherche de ce genre et de nombreux autres candidats à la porte. Ce phénomène se reproduit dans la plupart de nos associations nationales, du moins dans les plus grandes. Maintes raisons laissent à penser que la pression pour créer de telles structures spécialisées continuera et même s'intensifiera. Et je ne serais pas du tout surpris de voir se diviser à leur tour les structures des comités de recherche ou groupes spécialisés. Ceci est-il la preuve d'une division salubre du travail ou plutôt d'une croissance cancéreuse? Nous savons par la biologie que la limite entre ces deux modèles est ténue et les chercheurs en médecine pour

Letter from the President No. 7

Differentiation and Reconstruction in the Social Sciences

Differentiation is one of the basic concepts in the sociological armory. It refers to a presumed process whereby tasks that were at one point seen as singular or to be done by a single person and/or group are divided such that they are seen as multiple and done by more than one actor. It is a morphological concept and thus can be applied to any field of activity. It is the process that results in a division of labor.

It has been argued that one of the marked features of the modern world has been the extent of its differentiation. When we turn to the analysis of the structures of knowledge, we find a situation that is not too different from the analysis of the political economy of the world-system. We have assertions of greater heterogeneity. Today, knowledge is divided into a multiplicity of disciplines, and each discipline has an ever-lengthening list of fields of interest, so-called specializations. Yet our knowledge structures seem to transcend many differences of space and time, and a defining characteristic of modern structures of knowledge has been the prominence, in fact the dominance, of the claim to the existence of universal knowledge, a claim that admits of no possible theoretical variation in what constitutes truth. Here too, we find no real consensus about whether homogeneity or heterogeneity is the preferred outcome. Indeed, the intensity of the contemporary so-called science wars and culture wars are clear testimony to the depth of division within the scholarly world on this valuation.

Let us look at the International Sociological Association. It itself is the product of a several-century long process of differentiation. When Machiavelli or Spinoza or even Montesquieu wrote their books, they did not call themselves sociologists; indeed, there was no such concept as "sociologist." More, there was not even yet a clear distinction between such broader categories as "philosopher" and "scientist." This latter distinction, fundamental to the university system we have created in the last 200 years, was initially an invention based on the Cartesian antinomy of humans and nature, one that became fully crystallized only in the late eighteenth century. The additional conceptual category of social science, as a third scholarly domain in-between science and philosophy, or in university jargon between the faculty of natural sciences and what in some languages is called the faculty of humanities, emerged only in the nineteenth century. And separate university departments that distinguished among various social sciences came into existence only between the 1880's and 1945, an institutionalization that was fully consummated in many parts of the world only in the 1950's and 1960's.

As late as the 1950's, national meetings of sociologists, as well as the meetings of the ISA, were still intellectually unified events of a small number of scholars. To further its work, the ISA created first a single all-encompassing Research Committee, then several committees with specific names. Today we have 50 such Research Committees, and many other applicants knocking at the doors. The story is replicated within most of our national associations, at least the larger ones. There is every reason to believe that the pressure for creating these specialized structures will continue and may even accelerate. And I should not at all be surprised to see these research committee structures, or specialized groupings, themselves fractionate in turn. Is this evidence of healthy division of labor or of cancerous growth? We know from biology that the line between the two models is thin, and the medical researchers for their part are not yet able to explain exactly what turns one into the other. Can we?

There is a further problem. If, as we subdivided, the subgroupings were all, so to speak, isolationist, keeping to themselves, we might have an atmosphere that could be accused of being intellectually stunting, but it would at least be organization-

Carta No 7 del Presidente

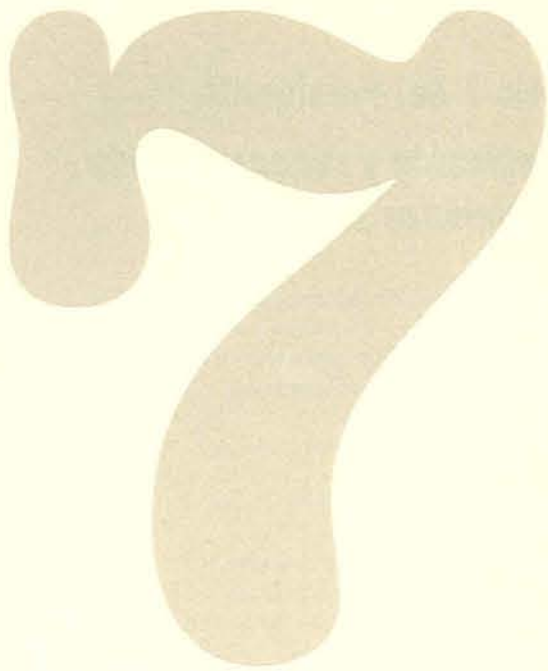
Diferenciación y reconstrucción en las ciencias sociales

La diferenciación es uno de los conceptos básicos en el arsenal sociológico. Se refiere a un proceso asumido en el que tareas que en un momento determinado fueron vistas como singulares o llevadas a cabo por una sola persona y/o un grupo, se dividen de tal forma que se ven como múltiples y realizadas por más de un actor. Es un concepto morfológico y por lo tanto puede aplicarse a cualquier campo de actividad. Es un proceso que desemboca en una división del trabajo.

Se ha discutido que una de las características más destacadas del mundo moderno ha sido la extensión de su diferenciación. Cuando retornamos al análisis de las estructuras del saber, encontramos una situación que no es demasiado diferente del análisis de la economía política del sistema-mundo. Hay afirmaciones de mayor heterogeneidad. Hoy, el saber se divide en una multiplicidad de disciplinas, y cada disciplina tiene una larga lista de campos de interés, llamados especialidades. Sin embargo, nuestras estructuras del saber parecen superar muchas diferencias de espacio y tiempo, y una de las características para definir las estructuras modernas del saber ha sido la prominencia, de hecho la dominación, de la afirmación de la existencia de un saber universal, una afirmación que no admite ninguna posible variación teórica en la que se constituya verdad. Aquí tampoco encontramos un consenso real sobre si homogeneidad o heterogeneidad es el resultado preferido. En efecto, la intensidad de las llamadas guerras científicas y guerras culturales contemporáneas es un claro testimonio de la profundidad de la división dentro del mundo académico sobre esta valoración.

Veamos la Asociación Internacional de Sociología. Ella misma es el producto de un largo proceso de diferenciación, de varios siglos. Cuando Maquiavelo o Spinoza o incluso Montesquieu escribieron sus libros, no se llamaron a sí mismos sociólogos; en efecto, no existía el concepto de «sociólogo». Además, ni siquiera existía aún la distinción clara entre tan amplias categorías como «filósofo» y «científico». Esta última distinción, fundamental para el sistema universitario que hemos creado en los últimos doscientos años, fue inicialmente una invención basada en la antinomia cartesiana entre seres humanos y naturaleza, que se cristalizó totalmente a finales del siglo dieciocho. La categoría conceptual adicional de ciencia social, como un tercer campo académico entre ciencia y filosofía, o lo que en jerga universitaria se diría entre la facultad de ciencias naturales y lo que en algunas lenguas se llama la facultad de humanidades, surgió tan sólo en el siglo diecinueve. Los departamentos universitarios separados que hacían diferenciación entre varias ciencias sociales aparecieron tan sólo entre 1880 y 1945, y su institucionalización fue instaurada completamente en muchas partes del mundo tan sólo en las décadas de los 50 y 60.

Incluso hasta en los años 50, tanto las reuniones nacionales de sociólogos como las reuniones de la AIS, aún eran acontecimientos intelectualmente unificados a los que asistía un pequeño número de académicos. Para avanzar en su trabajo, la AIS creó primero un solo Comité de Investigación que abarcaba todo, y luego varios comités con nombres específicos. Hoy tenemos 50 Comités de Investigación y muchos otros solicitantes llamando a la puerta. La historia se repite para la mayoría de nuestras asociaciones nacionales, por lo menos para las más grandes. Hay razones para creer que la presión para establecer estas estructuras especializadas continuará e incluso podría acelerarse. Y no me sorprendería ver que estas estructuras de comités de investigación, o grupos especializados, se fraccionaran a su vez. ¿Es esto la prueba de una sana división del trabajo o de un crecimiento canceroso? Sabemos de la biología que la línea entre los dos modelos es muy fina, y que los investigadores médicos por su parte todavía no son capaces de explicar exactamente qué es lo que convierte a uno en otro. ¿Podemos nosotros?.



leur part ne sont pas encore capables d'expliquer ce qui transforme un modèle en l'autre. Pouvons-nous le faire?

Il existe un problème supplémentaire. Si, après la subdivision, les sous-groupes créés étaient tous pour ainsi dire isolationnistes, repliés sur eux-mêmes, le milieu ainsi engendré pourrait être accusé d'intellectuellement atrophiant, mais au moins il serait viable d'un point de vue organisationnel. Mais cela n'est pas du tout le cas. Plus nous divisons, plus chaque sous-comité semble devenir impérialiste. Autrefois les économistes, les sociologues et les historiens étaient chacun de leur côté. Ils considéraient appartenir à des disciplines séparées et complètement différentes, avec des objets d'étude clairement définis et distincts et même des modes distincts d'étude. Mais de nos jours, les économistes cherchent à expliquer comment fonctionnent les familles, les sociologues expliquent les transformations historiques et les historiens expliquent les stratégies des entreprises. Je vous propose un simple test. Prenez les titres des articles répertoriés dans les programmes d'une demi-douzaine de congrès internationaux de sciences sociales de différentes organisations. Mélangez les titres et demandez à un groupe de scientifiques sociaux d'identifier à quel congrès ces articles furent proposés. Je ne l'ai pas fait, mais j'estime qu'un score de cinquante pour cent de bonnes réponses serait très élevé. Nous avons donc pour ainsi dire un incroyable chevauchement qui est parfois présenté comme l'expansion de «l'interdisciplinarité». S'agit-il d'un exemple d'efficacité ou plutôt d'inefficacité?

Quelle est la source de cette homogénéité parmi l'hétérogénéité? Une réponse structurelle simple est la taille. Le nombre actuel de chercheurs dans le monde a énormément augmenté au cours des cinq cents dernières années, et de façon arithmétique au cours des cinquante dernières années. Le phénomène a pris tour à tour deux expressions au niveau de l'organisation. Premièrement, chaque chercheur est obligé de prouver son originalité; en conséquence, il doit se trouver une niche, un emplacement réservé, une approche particulière, bref quelque chose de spécifique. Et il ne semble justement pas qu'il y en ait suffisamment pour tout le monde. Le braconnage est alors devenu une stratégie de survie très répandue. Cependant, personne ne reconnaît jamais qu'il braconne parce que ce serait la preuve d'un manque d'originalité. Par conséquent, chacun soutient que sa variante particulière est substantiellement différente de la variante de chacun des autres. Deuxièmement, étant donné que le nombre des chercheurs augmente, la taille de leur réunion augmente également et tend à devenir moins gérable et moins propice à l'échange intellectuel. D'où le désir de constituer des groupes qui soient de taille plus réduite. On peut y parvenir de deux manières. La première est la sélection d'une élite. La deuxième est la subdivision démocratique. Toutes les deux ont déjà été pratiquées. Les comités de recherche de l' AIS ont essayé d'être un exemple de la seconde; mais à mesure que leur taille respective augmente, ils pourraient découvrir en leur sein de nouvelles pressions pour la sélection d'une élite, conduisant à la création de plus petits groupes d'élite à l'extérieur des comités de recherche.

Vous remarquerez que je n'ai pas expliqué jusqu'ici la subdivision par l'accumulation générale des connaissances. Il s'agit d'une explication commune. On affirme que les connaissances sont devenues trop vastes pour qu'un seul individu puisse les maîtriser (contrairement à autrefois, semble-t-il) et qu'elles demandent donc une spécialisation. L'accumulation des connaissances s'est bien sûr développée. Je souhaite, toutefois, afficher un certain scepticisme à propos de la prétendue importance de cet accroissement. C'est une explication trop facile et intéressée, et contradictoire en plus. Si le savoir existant relatif au domaine «X» est tellement vaste qu'il demande une spécialisation dans «X¹» et «X²», qui est en mesure de le savoir puisque personne n'est apparemment capable de maîtriser tout le domaine «X»? Ou si une personne exceptionnellement douée pouvait le savoir, affirmerions-nous alors que les sous-divisions devraient être celles décrétées valables par cette personne exceptionnellement douée? Il est clair que cela ne fonctionne pas ainsi. Les personnes se divisent en spécialisations et alors, et seulement alors, affirment très souvent, sans aucune preuve réelle, que cela était nécessaire en raison de l'augmentation du savoir général.

ally quite viable. But this is not at all the case. The more divided we become, the more imperialist each sub-unit seems to become. Once upon a time, economists were in one corner, sociologists another, and historians a third. They saw themselves as constituting separate, quite different, disciplines, with clearly defined and distinctive objects of study, and indeed of modes of studying them. But today economists seek to explain how families function, sociologists explain historical transformations, and historians explain entrepreneurial strategies. I offer a simple test. Take the titles of papers listed in the programs of a half-dozen international social science congresses of different organizations. Shuffle the titles, and ask a group of social scientists to identify at which congress these papers were offered. I haven't done this, but my guess is that a 50% correct response would be very high. So we have incredible so-called overlap, which is sometimes dressed up as the spread of "interdisciplinarity." Is this an instance of efficiency or of inefficiency?

What is the source of this homogeneity amidst heterogeneity? One simple, structural answer is size. The number of researchers in the world today has grown enormously in the last 500 years; and geometrically in the last 50 years. This has in turn two organizational expressions. First, each individual researcher is still required to prove his or her originality. Each must therefore find a niche, or an approach, or a reserved corner, or something. And there just do not seem to be enough of these to go around. So poaching has become a widespread strategy of survival. However, one can never admit that one is poaching, because that would prove lack of originality. So everyone insists that his or her particular variant is significantly different from everyone else's variant. Secondly, as the number of researchers grows, the size of their meetings grows and tends to become less manageable and less conducive to intellectual exchange. Hence, there is a search for groups that are smaller in size. One can achieve this in turn in two ways. One is by elite selection. And the second is by democratic subdivision. Both have been occurring. The ISA Research Committees have sought to be an instance of the latter, but as they grow in size, they may discover within them new pressures for elite selection, leading to the creation of elite smaller groups outside the Research Committees.

You will note that, thus far, I have not explained subdivision by the overall accumulation of knowledge. This is a common explanation. It is said that knowledge has become too large for any single person to handle (presumably unlike in earlier times), and hence requires specialization. The expansion of cumulated knowledge has of course occurred. I wish however to register a certain skepticism that the increase is as great as many assert. It is too facile and self-serving an explanation, and is self-contradictory. If the existing knowledge in field "x" is so great that it requires specialization into "x¹" and "x²", who is able to know this, since no one presumably can handle all of "x"? Or if some exceptionally-endowed person can know this, are we saying that the subdivisions are to be those decreed validly by this exceptionally-endowed person? Clearly, this is not how it works. People divide into the specializations and then, only then, tend to assert, without any real evidence, that it was necessary because of the growth of knowledge overall.

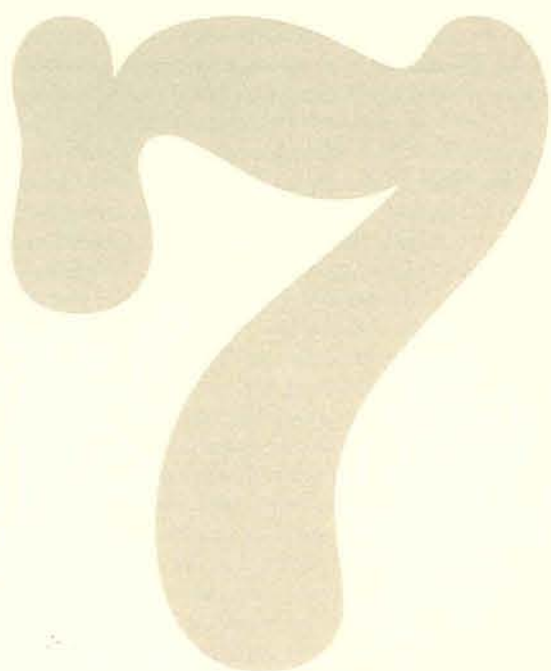
Given the thin intellectual justification for much of our so-called specialization, there have been multiple responses. One is the defensive one: the attempt to erect cumbersome theoretical and methodological justifications for the autonomy of the specialty (whether it be sociology as a whole or some sub-field). A second is to go in the opposite direction and undertake a search for "transversal" themes. Yes, say some, there may well be different zones of enquiry (say health, education, religion, etc.), but there are common ways of analyzing these fields (say rational choice or conflict theory). The transversal themes seek to be universalizing, hence homogenizing. But in organizational terms, far from reducing the variety of names of sub-fields, they tend instead largely to expand the number of specialized units and the overlap. The third response is the call for something more than transversal themes, to call for synthesis. The proponents of synthesis often denigrate the reality and/or the importance of the specializations, and not only within the disciplines, but amongst the social sciences, and even within the world of

Existe otro problema. Si al subdividirnos los subgrupos fueran, digamos, todos aislacionistas y unidos, podríamos encontrarnos atmósfera que podría ser acusada de estar intelectualmente atrofiada, pero por lo menos sería bastante viable desde el punto de vista organizativo. Pero este no es el caso. Cuanto más divididos nos hacemos, más imperialistas parecen hacerse las subunidades. Érase una vez unos economistas en un rincón, sociólogos en otro, e historiadores en el tercero. Consideraban que constituían disciplinas separadas, bastante diferentes, con objetos de estudios claramente definidos y distintos y, además, con distintas formas de estudiarlos. Pero hoy los economistas quieren explicar cómo funcionan las familias, los sociólogos explican las transformaciones históricas, y los historiadores explican las estrategias empresariales. Les propongo un sencillo test. Seleccionen los títulos de ponencias de los programas de una media docena de congresos internacionales de ciencias sociales de distintas organizaciones. Mezclen los títulos y pidan a un grupo de científicos sociales que identifiquen en qué congreso se presentaron esas ponencias. No lo he hecho, pero pienso que un 50% de respuestas correctas sería un porcentaje muy alto. Por ello tenemos un increíble superposición, así llamada, que de vez en cuando se disfraza como una difusión de «interdisciplinabilidad». ¿Es esto un ejemplo de eficacia o de ineficacia?

¿Cuál es el origen de esta homogeneidad dentro de la heterogeneidad? Una respuesta estructural simple es el tamaño. El número de investigadores en el mundo actual ha crecido enormemente en los últimos 500 años, y en progresión geométrica en los últimos 50. Ésto, en cambio, tiene dos aspectos organizativos. Primero, cada investigador individual se ve aún obligado a demostrar su originalidad. Cada uno tiene que encontrar un nicho, o un enfoque, o un rincón reservado, o algo. Y no parece que haya bastantes donde escoger. Por ello, la pesca furtiva se ha convertido en una estrategia muy popular para sobrevivir. Sin embargo nadie puede admitir que está pescando porque eso demostraría su falta de originalidad. Entonces todos insisten en que su variante particular tiene un significado diferente de las variantes de los otros. Segundo, a medida que el número de investigadores crece, el tamaño de sus reuniones crece y tiende a ser menos manejable y menos propicio para el intercambio intelectual. Por ello, se buscan grupos de tamaño más pequeño. Ésto se puede obtener de dos maneras: por la selección de élites o por la subdivisión democrática. Ambas se practican. Los Comités de Investigación de la AIS han tratado de ser el ejemplo de la segunda, pero como crecen en tamaño, pueden aparecer al interior de ellos mismos nuevas presiones para la selección de élites, que llevarían a la creación de grupos de élite más pequeños al exterior de los Comités de Investigación.

Notarán que hasta ahora no he explicado la subdivisión por la acumulación general del saber. Esta explicación es muy habitual. Se dice que el saber se ha hecho demasiado grande para ser manejado por una sola persona (presumiblemente a diferencia de épocas anteriores), y por ello requiere la especialización. Por supuesto, la expansión del saber acumulado se ha producido. Me gustaría sin embargo manifestar cierto escepticismo con respecto a que el incremento sea tan grande como muchos afirman. Es una explicación demasiado fácil y autocomplaciente, y es autocontradictoria. Si el saber existente en el campo «x» es tan grande que requiere especialización en «x¹» y «x²», ¿Quién podría saberlo, si se supone que nadie puede manejar el total de «x»? O, si una persona excepcionalmente dotada lo supiera, ¿estamos diciendo entonces que las subdivisiones tienen que ser aquellas decretadas como válidas por esta persona excepcionalmente dotada? Obviamente así no es cómo funciona. La gente se divide en especialidades y entonces, sólo entonces, tiene la tendencia a afirmar, sin ninguna prueba real, que era necesario debido al incremento del saber en general.

Dada la estrecha justificación intelectual para muchas así llamadas especializaciones, han aparecido múltiples respuestas. Una, es la defensiva: intentar construir voluminosas justificaciones teóricas y metodológicas para la autonomía de la especialidad (sea sociología como un todo o como un subcampo). La segunda es ir en la dirección opuesta y emprender la búsqueda de temas «transversales». De acuerdo, dirían algunos,



Étant donné la faible justification intellectuelle de la plupart de nos dénommées spécialisations, il existe des propositions multiples. L'une est défensive: la tentative d'ériger d'encombrantes justifications théoriques et méthodologiques pour l'autonomie de la spécialité (qu'il s'agisse de la sociologie dans son ensemble ou d'un sous domaine). Une deuxième va dans le sens inverse et entreprend une recherche de thèmes «transversaux». Oui, disent certains, il se peut qu'il y ait des domaines différents de recherche (disons la santé, l'éducation, la religion, etc.) mais il existe des méthodes communes pour analyser ces domaines (comme le choix rationnel ou la théorie des conflits). Les thèmes transversaux cherchent à être universalisants et par là: homogénéisateurs. Mais en termes d'organisation, loin de réduire la diversité des noms des sous-domaines, ils contribuent fortement à augmenter le nombre des unités spécialisées et à favoriser le chevauchement. La troisième proposition consiste à rechercher quelque chose en plus des thèmes transversaux, à réclamer la synthèse. Les défenseurs de la synthèse méprisent souvent la réalité et/ou l'importance des spécialisations, et cela non seulement à l'intérieur des disciplines mais aussi au sein des sciences sociales et même au sein du monde du savoir dans son ensemble. Cependant, comme dans le cas des thèmes transversaux, quelle que soit l'intention intellectuelle, la conséquence au niveau de l'organisation est souvent tout simplement la création d'une spécialisation de plus. F. Scott Fitzgerald se moquait déjà dans les années 1920, dans *Gatsby le Magnifique*, du plus limité de tous les spécialistes, «l'homme de culture générale».

Devons-nous alors abandonner? Nous n'osons pas, aussi bien pour des raisons d'organisation que pour des raisons intellectuelles. En ce qui concerne l'organisation, la voie de la subdivision est en train de devenir hors de contrôle. L'enjeu principal n'est cependant pas organisationnel mais intellectuel. Sommes-nous sur la bonne voie organisationnelle en termes de conséquences intellectuelles probables ou possibles? La question est aussi ancienne que le concept d'éducation. Personne ne doute que chacun d'entre nous n'étudie qu'une petite parcelle de l'univers intellectuel. Et personne ne doute que chacun d'entre nous considère utile de lire et/ou de parler avec ceux qui étudient la même parcelle ou des parcelles proches. Cependant, il faut d'emblée remarquer deux choses. D'abord, les parcelles se ressemblent entre elles en tant que lieu où un effort de recherche est réalisé. Il n'est pas plus ou moins difficile d'étudier le macro ou le micro. La distinction macro-micro n'a aucun impact quelconque sur la quantité de temps et d'énergie, et préalablement de formation, qu'il faut pour étudier correctement une parcelle en particulier. Ensuite, il n'y a pas de schéma simple qui définisse comment nous pourrions délimiter une parcelle de l'univers intellectuel. Ou plutôt, ces schémas sont innombrables et aucun n'est parvenu à une claire hégémonie intellectuelle sur les autres.

Mais troisièmement, et c'est peut-être le plus important, ces schémas ferment autant de questions intellectuelles qu'ils n'en ouvrent. Ceci ne signifie pas qu'il existe de bons et de mauvais schémas. Dans un sens, toute activité scientifique est un processus d'établissement de schémas, si bien que la fermeture d'alternatives est en quelque sorte l'objectif de tout savoir. Nous cherchons à démontrer que les choses fonctionnent comme ceci et non comme cela. Nous cherchons à démontrer que cette voie-ci d'acquisition du savoir est meilleure que cette voie-là d'acquisition du savoir. Nous cherchons à démontrer que ce type-ci de savoir est meilleur que ce type-là de savoir. Nous agissons tous ainsi. Et quand les autres perçoivent notre succès relatif et passager, ils affirment que nous avons développé un paradigme.

Je pense pour ma part qu'il existe de multiples paradigmes possibles mais que certains sont plus valables, plus utiles que d'autres. Mais la validité et l'utilité de paradigmes donnés ne sont pas éternelles et par conséquent les paradigmes dominants ne peuvent pas se reposer sur leurs lauriers. Ils devraient constamment prendre au sérieux les défis intellectuels et passer du temps à réexaminer les principes de base, à la lumière de critiques sérieuses. Le mot clef bien sûr est sérieux et la plupart des défenseurs du statu quo affirmeront que les critiques ne sont

knowledge as a whole. But, as in the case of the transversal themes, whatever the intellectual intent, the organizational consequence is often merely the creation of one more specialization. F. Scott Fitzgerald quipped, already in the 1920's in *The Great Gatsby*, about that narrowest of all specialists, the well-rounded man.

Shall we then just throw up our hands? We dare not, both for organizational and for intellectual reasons. Organizationally, the drive for subdivision is getting out of hand. The fundamental issue is however not organizational but intellectual. Are we on the right organizational path in terms of the possible, or probable, intellectual consequences? The question is as old as the concept of education. No one doubts that each of us studies only a corner of the intellectual universe. And no one doubts that each of us finds utility in reading and/or talking to others who are studying the same corner, or near-by corners. However, two things are to be noted immediately. First, corners resemble each other as loci of research effort. It is not more or less difficult to study the macro or the micro. The macro-micro distinction has no impact whatsoever on the amount of time and energy, and prior training, it requires to study well one's particular corner. Secondly, there is no simple schema which defines how we may delimit a corner of the intellectual universe. Or rather, there are innumerable such schemas, and none has attained clear intellectual hegemony over the others.

But thirdly, and perhaps most important, these schemas close out intellectual issues just as much as they open them up. It is not that some schemas are nefarious and others virtuous. In a sense, all scholarly activity is a process of establishing schemas, and thereby closing out alternatives is in some sense the objective of all knowledge. We seek to demonstrate that things work like this and not like that. We seek to demonstrate that this way of attaining knowledge is better than that way of attaining knowledge. We seek to demonstrate that this kind of knowledge is better than that kind of knowledge. We all do this. And when others perceive our relative and momentary success, they say we have developed a paradigm.

I myself believe that there are multiple possible paradigms, but that some are more valid, that is more useful, than others. But the validity and utility of given paradigms are not eternal, and therefore dominant paradigms can never rest on past laurels. They should always take intellectual challenges seriously, and they need to spend time re-examining basic premises, in the light of serious criticisms. Of course, the key word is serious, and most defenders of the status quo will assert that the critics are not serious. But in many cases, it is evident that the assertion that the critics are not serious is itself not serious. We know this, simply by looking at the past history of scholarship. Accepted wisdom has so frequently been subsequently overthrown and regarded as wildly fallacious that it scarcely needs to be illustrated. And yet, if we look at the writings in the moments just before a set of accepted truths became a set of rejected falsities, we shall almost always find the defenders of the faith passionate in the intellectual defense of these truths that were in fact on the verge of collapse - indeed more than passionate, violent and deeply intolerant. This history should give us pause.

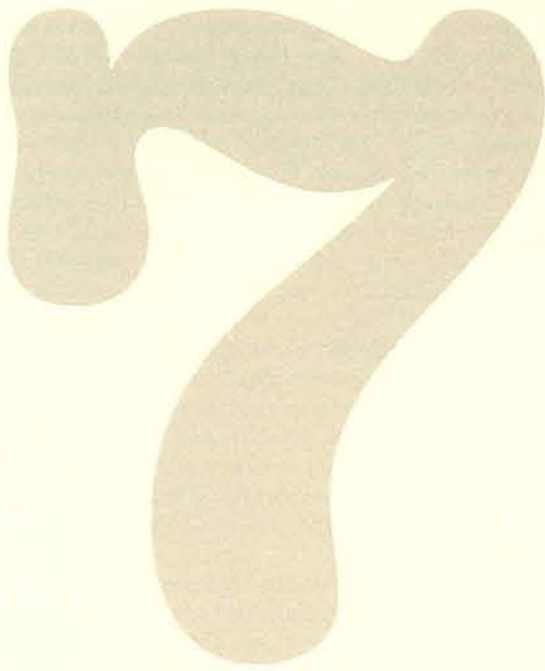
The question then before us is whether or not there is anything special about the current moment with regard to the persistent issue of competing paradigms as they are reflected in the structures of knowledge. I believe there is. I believe we can only see what is special if we move not only beyond our subfields, but beyond sociology, and indeed beyond social science. I believe we are living a moment in which the Cartesian schema which has undergirded our entire university system, and therefore our entire edifice of specialization, is being challenged seriously, for the first time since the late eighteenth century. I believe that this challenge will in fact lead to considerable institutional restructuring in the next fifty years. And I believe that it is relatively urgent for all of us to take a look at the basic epistemological questions that are under debate - that is, to look up from each of our specialized concerns to this common concern of all scholars. To be sure, we normally don't want to spend time on such epistemological questions, regarding them as the purview of simply one more group of specialists. But that is only

pueden existir diferentes áreas de investigación (digamos, salud, educación, religión, etc.), pero existen formas comunes para analizar estos campos (digamos, elección racional o teoría del conflicto). Los temas transversales quieren universalizar, y por lo tanto homogeneizar. Pero desde el punto de vista de la organización, lejos de reducir la variedad de nombres de subcampos, tienden a aumentar el número de las unidades especializadas y a favorecer la superposición. La tercera respuesta es la llamada a algo más que los temas transversales, es una llamada a la síntesis. Los que proponen la síntesis denigran frecuentemente la realidad y/o la importancia de las especializaciones, y no sólo dentro de las disciplinas, sino también entre las ciencias sociales, e incluso entre el mundo del saber en su totalidad. Pero, como en el caso de los temas transversales, sea cual sea el intento intelectual, la consecuencia organizativa es a menudo meramente la creación de una especialización más. F. Scott Fitzgerald ironizó, ya en los años 20 en *The Great Gatsby*, sobre el más minucioso de todos los especialistas, el seductor.

¿Debemos entonces desesperarnos? No nos atrevemos, tanto por razones de organización como por razones intelectuales. En cuanto a la organización, el impulso hacia la subdivisión se nos escapa de las manos. El asunto fundamental es, sin embargo, intelectual, no organizativo. Desde el punto de vista de organización ¿Estamos en el camino correcto, en términos de las posibles, o probables, consecuencias intelectuales? La pregunta es tan antigua como lo es el concepto de educación. Nadie duda que cada uno de nosotros estudia sólo un rincón del universo intelectual. Y nadie duda que cada uno de nosotros encuentra provechoso la lectura y/o la conversación con otros que están estudiando el mismo rincón, o rincones cercanos. Sin embargo, hay que señalar dos cosas de inmediato. Primero, los rincones se parecen unos a otros como lugares de esfuerzo investigador. No es ni más ni menos difícil estudiar lo macro que lo micro. La distinción macro-micro no tiene ningún impacto sobre la cantidad de tiempo y energía, y formación previa, que se necesita para estudiar bien el rincón particular de cada uno. Segundo, no hay un esquema sencillo que defina cómo podemos delimitar un rincón del universo intelectual. O más bien, hay innumerables esquemas sobre ello, pero ninguno ha conseguido una clara hegemonía intelectual sobre los otros.

Tercero, y quizás más importante aún, estos esquemas excluyen problemas intelectuales tanto como los incorporan. No es que algunos esquemas sean infames y otros virtuosos. En un sentido, toda actividad académica es un proceso para establecer esquemas, y por lo tanto, excluir las alternativas es, de algún modo, el objetivo de todo el saber. Intentamos demostrar que las cosas funcionan «así y no así». Intentamos demostrar que esta manera de obtener el saber es mejor que el otro. Intentamos demostrar que este tipo de conocimiento es mejor que el otro. Todos lo hacemos. Y cuando otros perciben nuestro éxito relativo y momentáneo, dicen que hemos desarrollado un paradigma.

Personalmente creo que hay múltiples paradigmas posibles, pero que algunos son más válidos, más útiles, que otros. Pero la validez y la utilidad de esos paradigmas no son eternos, y por estos los paradigmas dominantes jamás pueden «dormirse en los laureles». Deberían siempre tomar en serio los desafíos intelectuales, y necesitan dedicar tiempo a reexaminar las premisas básicas, a la luz de una crítica seria. Obviamente, la palabra clave es «seria», y la mayoría de los defensores del status quo afirmarían que los críticos no son serios. Pero en muchos casos, es evidente que la afirmación de que los críticos no son serios no es seria. Lo sabemos sencillamente al observar la historia del mundo académico. La sabiduría aceptada ha sido tan frecuentemente rechazada y considerada tan enormemente falaz, al cabo de un tiempo, que casi no merece la pena ilustrarla. Y sin embargo, si observamos los escritos justo en el momento antes de que las verdades aceptadas se convirtieran en falsedades rechazadas, casi siempre encontraremos defensores de la fe apasionados en la defensa intelectual de estas verdades que en realidad se hallaban al borde del colapso - en efecto más que apasionados, violentos y profundamente intolerantes. Esta historia debería hacernos pensar.

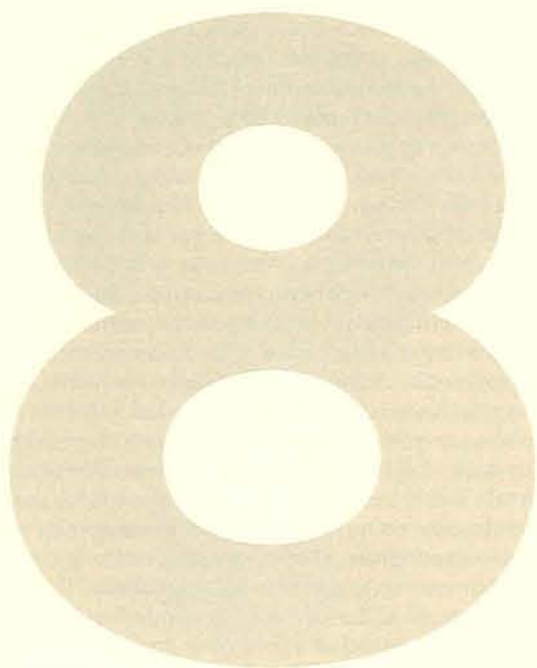


pas sérieux. Mais en général, affirmer que les critiques ne sont pas sérieux n'est pas sérieux en soi non plus. Nous savons cela rien qu'en regardant l'histoire récente du monde scientifique. La sagesse reconnue a été si souvent renversée et considérée ensuite comme complètement fallacieuse qu'il est à peine nécessaire de l'illustrer. Et cependant, si nous examinons les écrits juste avant qu'un ensemble de vérités acceptées soit devenu un ensemble d'erreurs rejetées, nous trouverions presque toujours des défenseurs de la foi passionnés par la défense intellectuelle de ces vérités qui étaient en fait sur le point de s'effondrer, et même plus que passionnés, violents et profondément intolérants. Cette histoire devrait nous accorder un répit.

Donc, la question qui se pose à nous est s'il existe ou non aujourd'hui quelque chose de spécial en ce qui concerne le problème persistant des paradigmes concurrents tels qu'ils sont reflétés dans les structures du savoir. Je pense que oui. Je pense que nous ne pouvons voir ce qui est spécial que si nous nous déplaçons non seulement au-delà de nos sous-domaines mais aussi au-delà de la sociologie et même des sciences sociales. Je pense que nous vivons une période dans laquelle le schéma cartésien qui a sous-tendu tout notre système universitaire, et par là tout notre édifice de spécialisation, est sérieusement remis en question pour la première fois depuis la fin du dix-huitième siècle. Je pense que cette remise en question conduira en fait à une importante restructuration institutionnelle dans les cinquante prochaines années. Et je pense qu'il est relativement urgent pour nous tous de poser notre regard sur les questions épistémologiques de base qui sont aujourd'hui débattues, autrement dit de lever les yeux de nos préoccupations spécialisées pour examiner cet intérêt commun à tous les scientifiques. Il est vrai, nous ne voulons normalement pas perdre notre temps dans des questions épistémologiques que nous considérons être du ressort d'un simple groupe de spécialistes de plus. Mais cela n'est vrai que lorsqu'il y a peu de débat et que nous opérons, pour ainsi dire, normalement. Mais aujourd'hui, le débat au sujet de ces prémisses non débattus est devenu intense et important, et en ce sens, nous ne nous trouvons pas dans une période normale.

true when there is not much argument, and we operate, so to speak, normally. But the argument today about undebated premises has become acute and important, and in that sense we are not in normal times.

El problema al que nos enfrentamos pues, es si existe o no algo especial en el momento actual con respecto al persistente problema de los paradigmas concurrentes tal como han sido reflejados en las estructuras del saber. Opino que sí. Creo que únicamente podremos ver lo que es especial cuando salgamos no sólo de nuestros subcampos, sino de la sociología, e incluso, de las ciencias sociales. Opino que estamos viviendo un momento en el que el esquema cartesiano sobre el que se ha apoyado la totalidad de nuestro sistema universitario, y por lo tanto, la totalidad de nuestra estructura de especialización se ve, por primera vez desde finales del siglo dieciocho, seriamente desafiada. Creo que este desafío llevará de hecho a una importante reestructuración institucional en los próximos cincuenta años. Y creo que es relativamente urgente para todos nosotros analizar los problemas epistemológicos básicos que vienen debatiéndose – es decir, desde cada una de las orientaciones especializadas hacia una orientación común para todos los académicos. Normalmente no queremos perder el tiempo en estas cuestiones epistemológicas, al considerarlas como la competencia de simplemente un grupo más de especialistas. Pero esto sólo es verdad cuando no hay debate, y cuando funcionamos, por así decirlo, con normalidad. Pero hoy la discusión sobre las premisas no debatidas ha llegado a ser aguda e importante, y en este sentido ya no estamos en tiempos normales.



Février 1998

Lettre du Président No 8

La sociologie et le savoir utile

Il y a cinquante ans, Robert Lynd nous demandait, «Le savoir, pour quoi faire?». Il y a un siècle environ, Max Weber nous priait de nous efforcer de créer un savoir à valeur neutre (*wertfrei*). Les implications de ces deux exhortations paraissent contraires. Les tentatives des deux auteurs étaient peut-être moins entièrement opposées que ce qu'il peut sembler ou ce que certains ont prétendu.

Max Weber écrivait dans un contexte où l'un de ses principaux soucis était l'appropriation et l'utilisation du savoir des sciences sociales par les nationalistes allemands afin de poursuivre des objectifs politiques particuliers. Une des implications de l'appel au savoir à valeur neutre était d'insister sur la nécessité pour les scientifiques de se démarquer des pressions sociales exercées par les puissants de leur pays qui les poussaient à orienter leurs travaux et à engager leurs écrits dans des directions particulières.

Robert Lynd écrivait dans un contexte où il croyait que bon nombre de scientifiques sociaux, sous le couvert d'une recherche à valeur neutre, poursuivaient des programmes et décrivaient le monde d'une manière qui était en fait dictée par les puissances de leur pays afin d'asseoir le status quo. En posant la question, «le savoir, pour quoi faire?», il espérait persuader les scientifiques sociaux de réfléchir aux utilisations faites de leur savoir, aux tendances inhérentes à leurs prémisses et aux alternatives dont ils disposaient.

Enfin, nous sommes tous conscients des nombreuses manières avec lesquelles ceux qui financent l'éducation et la recherche (en premier lieu les gouvernements, mais aussi les fondations privées et les entreprises) orientent notre enseignement et notre travail scientifique en créant des priorités et/ou en insistant pour que l'éducation et la recherche aient un sens pratique, c'est-à-dire, qu'elles soient applicables aux activités du monde du travail et de la législation, de sorte que cet «aspect pratique» est défini par l'agence distribuant les fonds. Nous sommes aussi conscients de la pression en parallèle des mouvements sociaux pour que le monde des sciences sociales réfléchisse à leurs préoccupations et à leurs priorités et que notre travail leur soit utile, selon leur définition de l'utilité.

Il est évident que nous sommes plongés dans une marmite en constante ébullition et qu'il n'y a aucun moyen simple d'en sortir et aucune solution simple à nos dilemmes. Il y a eu deux types de réponses classiques de la part des scientifiques. Certains ont choisi un engagement ouvert (à un quelconque champ du spectre politique) et l'ont défendu ainsi qu'il était requis par leurs valeurs sociales. D'autres ont déclaré se retirer du combat et ont tenté de poursuivre un chemin qu'ils disaient exclusivement scientifique, sans craindre ni favoriser les combattants politiques, et également sans se préoccuper dans l'immédiat des utilisations que d'autres pouvaient faire des résultats de leurs recherches une fois publiés.

Aujourd'hui, de plus en plus, beaucoup se sentent mal à l'aise avec l'une de ces deux réponses classiques. Ils pensent, d'une part, que leur rôle n'est pas d'être les porte-parole des programmes politiques toujours changeants des puissants du monde ou des mouvements sociaux opposés aux puissants. Mais, d'autre part, ils doutent qu'il soit réellement possible de se retirer de la mêlée et s'y maintenir au-dessus, qu'il puisse exister un quelconque savoir réellement à valeur neutre, que le savoir soit toujours pour quelque chose, ou au moins servant toujours à quelque chose, et que ce quelque chose soit à la fin quelque chose de politique (c'est-à-dire, quelque chose qui provoque des conflits dans le monde en dehors du monde du savoir).

Ce dilemme n'est pas sans rapport avec un autre dilemme très discuté aujourd'hui - ce que nous entendons par «vérité». Y a-t-il une réalité objective extérieure qui puisse être (finalement)

February 1998

Letter of the President, No. 8

Sociology and Useful Knowledge

Robert Lynd asked us fifty years ago, "Knowledge for What?" Max Weber adjured us, about a century ago, to strive to create value-free (*wertfrei*) knowledge. The implications of the two exhortations seem to be opposite. The intent of the two authors may have been less totally opposite than it may seem, or that many have claimed.

Max Weber was writing in a context in which one of his major concerns was the appropriation and utilization of social science knowledge by German nationalists to pursue particular political objectives. One implication of calling for value-free knowledge was to insist on the necessity of scholars to disentangle themselves from the social pressures of powerful forces within their country which were pushing them to conduct their work and engage their writings in particular directions.

Robert Lynd was writing in a context in which he believed that many social scientists, under the cover of value-neutral research, were pursuing agendas and describing the world in ways that were in reality dictated by the powerful of their countries, seeking to reinforce the status quo. By posing the question, "knowledge for what?", he intended to persuade social scientists to reflect on the uses made of their knowledge, the biases inherent in their premises, and the alternatives available to them.

Finally, we are all conscious of the many ways in which those who finance education and research (first of all governments, but also private foundations and corporations) channel our teaching and our scholarly work by creating priorities and/or insisting that education and research be practical, that is, applicable to activities in the world of work and legislation, as this "practicality" is defined by the funding agency. We are also conscious of the parallel insistence of social movements that the world of social science reflect their concerns and their priorities, and that our work be useful to them, as they define usefulness.

It is obvious that we are in the midst of a cauldron which is incessantly boiling, and that there is no simple egress from this cauldron, no simple solution to our dilemmas. There have been two classic responses of individual scholars. Some have opted for open commitment (to whatever side of the political spectrum), and have defended this commitment as one required by their social values. Others have claimed to withdraw from the combat and sought to pursue a path that they said was exclusively "scientific," without fear or favor to political combatants, and also without any immediate concern about the uses to which others might put the findings they made and published.

Today, increasingly, there are many who find themselves very uncomfortable with either of these classic responses. They believe that, on the one hand, their role is not to be the mouthpieces of the ever-evolving political agendas of either the powerful of the world or the social movements in opposition to the powerful. But they also doubt that it is really possible to withdraw from the fray and stand above it, that there can be any truly value-free knowledge, that knowledge is always for something, or at least is always used for something, and that this something is in the end something political (that is, something about which there is conflict in the world outside the world of knowledge).

This dilemma is not unconnected with another dilemma, much in discussion today - what we mean by "truth." Is there an objective reality out there that can (ultimately) be known, if only we use the appropriate methods and put in the necessary (cumulative) effort? Or is all so-called truth merely a mask for some ideological position which has defined in advance what it will permit to be called truth? And in this case, is not everyone the author of his/her own truth, equally valid with that defined by everyone else? In which case, is there anything we can call science, or social science, or even scholarship?

Febrero de 1998

Carta No 8 del Presidente

La sociología y el conocimiento útil

Robert Lynd nos preguntó hace cincuenta años, «¿El saber, para qué?» Max Weber nos pidió, hace aproximadamente un siglo, esforzarnos para crear un saber libre de valores (*wertfrei*). Las implicaciones de esas dos peticiones parecen ser opuestas. El intento de los dos autores puede haber sido menos totalmente opuesto de lo que puede parecer, o de lo que muchos han pretendido.

Max Weber escribía en un contexto en el cual una de sus mayores preocupaciones era la apropiación y la utilización del saber de las ciencias sociales por los nacionalistas alemanes para conseguir objetivos políticos determinados. Una de las implicaciones de la llamada a un saber sin valores fue la insistencia en la necesidad de que el mundo académico se librara de las presiones sociales de los poderosos dentro de su país quienes les empujaban para que realizaran su trabajo y dirigieran sus escritos en direcciones concretas.

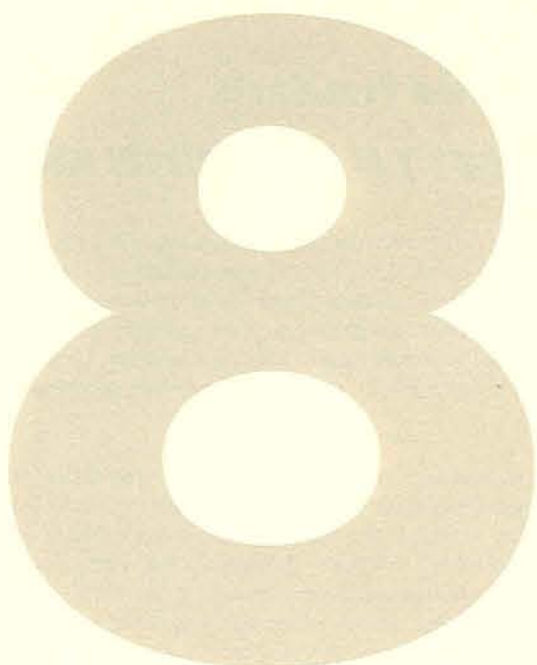
Robert Lynd escribía en un contexto en el cual él creía que muchos científicos sociales, bajo el lema de la investigación libre de valores, realizaban su trabajo y describían el mundo de una manera dictada, en realidad, por los poderosos de sus países, quienes buscaban el refuerzo del status quo. Haciendo la pregunta, «¿El saber para qué?», intentaba persuadir a los científicos sociales para que reconsideraran el uso que se hacía de su saber, los prejuicios inherentes en sus premisas, y las alternativas disponibles.

Finalmente, todos somos conscientes de la muchas formas en las que los que financian la educación y la investigación (sobre todo gobiernos, pero también fundaciones privadas y corporaciones) canalizan nuestra enseñanza y nuestro trabajo académico al establecer prioridades y/o al insistir en que la educación y la investigación sean prácticas, en otras palabras, aplicables a actividades en el mundo del trabajo y en el mundo legislativo, tal y como esta «práctica» es definida por las agencias financiadoras. Somos también conscientes de la insistencia paralela de los movimientos sociales para que el mundo de las ciencias sociales refleje sus preocupaciones y sus prioridades, y para que nuestro trabajo sea útil para ellos, tal y como ellos definen «utilidad».

Es obvio que nos encontramos en medio de una caldera que está constantemente hirviendo y que no hay salida fácil de esta caldera ni solución simple a nuestros dilemas. Ha habido dos respuestas clásicas del mundo académico. Algunos han optado por un compromiso abierto (con cualquier lado del espectro político), y han defendido este compromiso como lo exigen sus valores sociales. Otros han pretendido retirarse del combate e intentado seguir un camino que decían era exclusivamente «científico», sin temer ni favorecer los combatientes políticos, y sin preocupación inmediata alguna de la utilización que los demás podrían hacer de sus trabajos realizados y publicados.

Hoy, cada vez más, hay muchos que se sienten incómodos con cualquiera de estas clásicas respuestas. Creen que, por un lado, su papel no es ser portavoz de proyectos políticos que siempre cambian, ni de los poderosos del mundo ni de los movimientos sociales en oposición a los poderosos. Pero también dudan de que sea realmente posible retirarse del combate y permanecer por encima de él, de que exista un saber verdaderamente libre de valores, de que el saber sea siempre para algo, o al menos siempre usado para algo, y de que este algo sea finalmente algo político (en otras palabras, algo sobre lo que existe un conflicto en el mundo exterior al mundo del saber).

Este dilema no está desconectado de otro dilema, muy discutido hoy: ¿qué queremos decir con «verdad»? ¿Hay una realidad objetiva ahí fuera que puede (al final) ser conocida, si usáramos los métodos apropiados e hiciéramos el esfuerzo necesario (cumulativo)? ¿O es la dicha verdad sólo una más-



connue, à la condition d'utiliser les méthodes appropriées et d'y consacrer l'effort nécessaire (cumulé)? Ou bien toute prétendue vérité n'est-elle pas simplement le masque d'une position idéologique qui a défini à l'avance ce qu'elle permettrait d'être appelé vérité? Et dans ce cas, chacun n'est-il pas l'auteur de sa propre vérité, tout aussi valable que celle définie par un autre? En tel cas, y a-t-il quelque chose que nous pouvons appeler science, science sociale ou même communauté scientifique?

Là encore, nous avons connu un conflit classique entre les «positivistes/universalistes» et les «social-constructivistes/relativistes», un conflit qui semble plus aigu aujourd'hui que jamais. Et cependant, malgré l'intensité et la force de ce débat, j'ai l'impression que la majorité des scientifiques sociaux du monde aujourd'hui ne souhaite pas voir la question résolue pour eux en termes d'un choix forcé entre ces deux alternatives. Ce groupe reconnaît les bases et les origines sociales des revendications de vérité mais reconnaît aussi les implications solipsistiques d'un relativisme total. Ils recherchent une voie qui leur permettrait d'intégrer ce que William McNeill a appelé «mythehistoire», ce que d'autres désignent comme la centralité des métaphores, de façon à pouvoir s'en sortir avec une connaissance qu'ils pourraient considérer utile (au sens de Lynd) quoique insoumise aux besoins transitoires des idéologues (préoccupation de Weber).

Est-ce possible? Y a-t-il une vérité socialement localisée qui soit utile et qui ait en même temps des bases de crédibilité au-delà des affirmations de l'auteur? Autrement dit, peut-il y avoir une vérité qui soit validée et contrôlée collectivement mais qui soit au-delà des demandes impérieuses des participants habituels aux batailles politiques immédiates? Et s'il en est ainsi, comment peut-on y parvenir?

Here again, we have had a classic conflict between the "universalist/positivists" and the "relativists/social constructionists," a conflict which seems to be more acute today than before. And yet, despite the acuteness and the loudness of this debate, I have the sense that the majority of social scientists in the world today do not wish to have the question defined for them as an either/or choice. This group recognizes the social bases and social origins of truth claims, but also recognizes the solipsistic implications of a total relativism. They are searching for a path that will allow them to incorporate what William McNeill has called "mythistory," what others talk about as the centrality of metaphors, in ways that will enable to emerge with knowledge that they can consider useful (in Lynd's sense) yet unsubordinated to the passing claims of ideologues (Weber's concern).

Is this possible? Is there socially-located truth that is useful, and has at the same time some basis of credibility beyond the assertions of the author? That is, can there be truth that is collectively validated and controlled but beyond the imperative claims of the current participants in the immediate political battles? And if so, how may we arrive at it?

¿Es esto posible? ¿Existe una verdad socialmente localizada que sea útil, y tenga al mismo tiempo alguna base de credibilidad más allá de las afirmaciones del autor? En otras palabras, ¿puede existir una verdad que sea colectivamente validada y controlada pero no al alcance de las demandas imperativas de los participantes en las batallas políticas inmediatas? Y, si es así, ¿cómo podemos llegar a ella?

Otra vez, nos hemos encontrado con un conflicto clásico de los «universalistas/positivistas» y los «relativistas/construccionistas sociales», un conflicto que parece ser más agudo hoy que antes. Y aún con todo, a pesar de la agudeza y del ruido de este debate, tengo la sensación de que la mayoría de los científicos sociales en el mundo de hoy no desea ver este problema definido como la elección entre lo uno o lo otro. Este grupo reconoce las bases sociales y los orígenes sociales que la verdad reclama, pero también reconoce las implicaciones solipsísticas de un relativismo total. Buscan un camino que les deje incorporar lo que William McNeill ha llamado «*mythistory*» (mitohistoria), de la que otros hablan como la centralidad de las metáforas, que permita aparecer el saber que consideran útil (en el sentido de Lynd) pero no subordinado a las demandas pasajeras de los ideólogos (preocupación de Weber).

¿Es esto posible? ¿Existe una verdad socialmente localizada que sea útil, y tenga al mismo tiempo alguna base de credibilidad más allá de las afirmaciones del autor? En otras palabras, ¿puede existir una verdad que sea colectivamente validada y controlada pero no al alcance de las demandas imperativas de los participantes en las batallas políticas inmediatas? Y, si es así, ¿cómo podemos llegar a ella?

